

Le comité de quartier « Autour du Pont-Neuf »
présente :



Poitiers. Du faubourg
Saint- Saturnin au
faubourg du Pont-Neuf :
5000 ans d'Histoire

Sous la direction de
Yvette Mazeran et Isabelle Soulard

Editions Encre'eco
Poitiers
2017



**Le comité de quartier « Autour du Pont-Neuf »
vous présente**

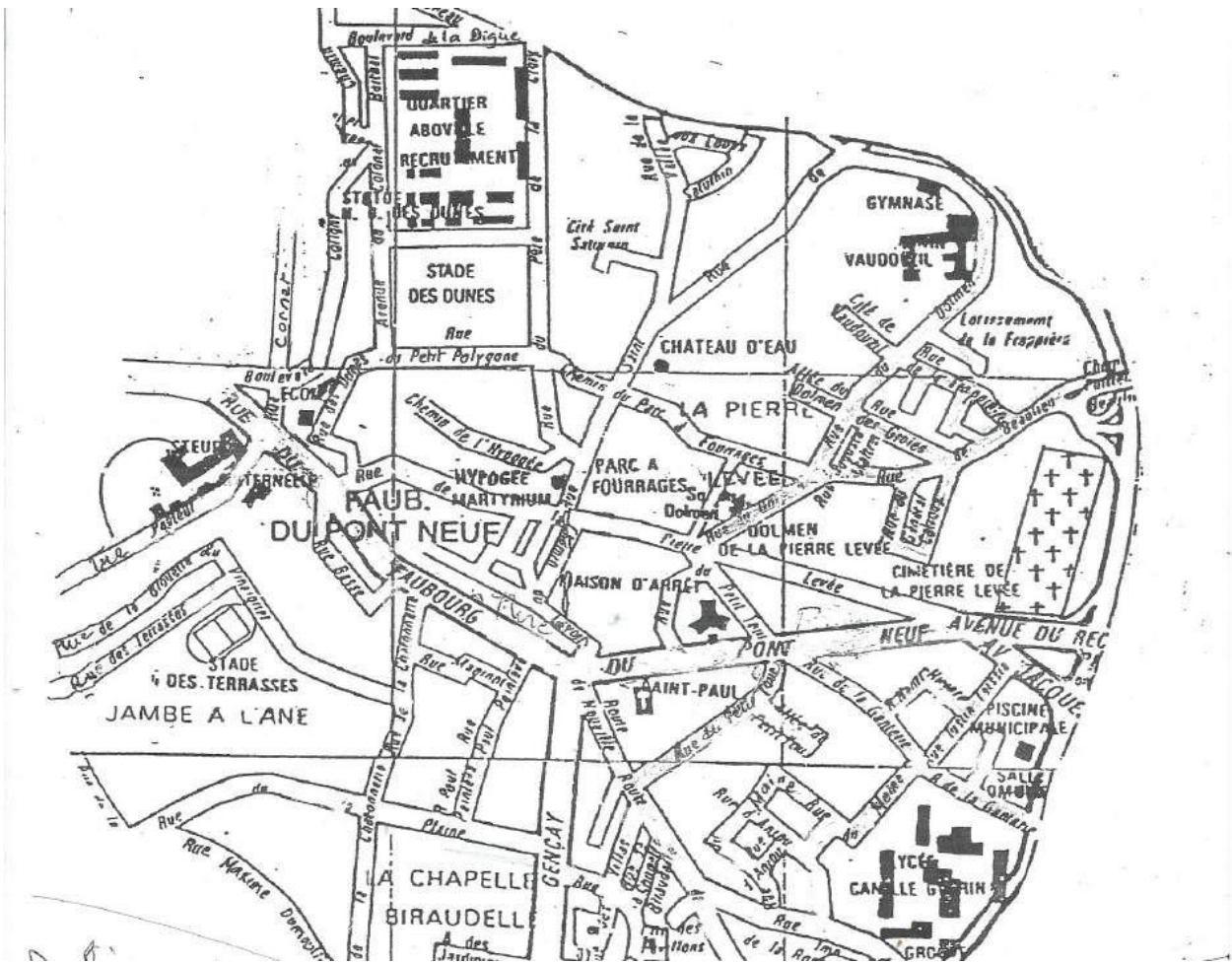
**POITIERS. DU FAUBOURG
SAINT- SATURNIN
AU FAUBOURG DU PONT-NEUF
5000 ANS D'HISTOIRE**

**Sous la direction de
Yvette Mazeran et Isabelle Soulard**

**Editions Encre-Eco
Poitiers
2017**



Photo Isabelle Soulard



LES AUTEURS

Cet ouvrage est le fruit d'un travail collectif qui a réuni, à l'initiative d'Yvette MAZERAN, première présidente du comité de quartier « Autour du Pont-Neuf », les membres de notre comité, les habitants du quartier, ceux qui y ont grandi avant de gagner d'autres horizons, ainsi que des historiens ayant des attaches dans le Pont-Neuf.

Chacun a été libre de s'exprimer et les écrits n'engagent que ceux qui les ont rédigés.

Nous tenons à remercier ici tous ceux qui nous ont confié leur témoignage ainsi que les documents qui illustrent ce livre mais aussi la jeune Kadiatou TOURE, élève en terminale au lycée du Dolmen qui nous a aidé lors d'un stage de fin d'étude, Marie-Thérèse MICHAUD pour son aide pour le secrétariat, Claudine GERON et Emilie SOULARD qui nous ont aidé pour la mise en page, notamment pour les illustrations, André AMBLES et Mauricette ROUSSEAU pour leur relecture et Laurent de la boutique ENCRE-ECO, route de Gençay, qui a imprimé cet ouvrage.

Ont participé à ce livre :

Guy ANDRAULT, Monique BERAUD, Danièle BERNARD, Françoise BERTE, Albertine BONNET+, Michel BONNET, Jacqueline BOURRY, Evelyne BRENIER née PENAUD, Jean-Claude BUCH, Christiane CAILLEAU, M. CHAGNE, Jean-Pierre CHARBONNIER, Henri CHARRIAU+, Pierre-Marie CHAUVIERE, Nicole DAYROZE née GATELLIER, Josette DOUSSET, Jean-Marie DUBOURG, Françoise DUEZ, Marthe DURANCEAU, Mme FERRON, Marie-Thérèse FLEURY née GOUPY, Claudine GERON, Jean GERON, Jean GIRAUD, Jean HIERNARD, Dominique LACOUX, P. Jérôme de LA ROULIERE, Jacques LAURIN dit Jack HENRI, Reine MAZERAN+, Yvette MAZERAN, Marie-Thérèse MICHAUD, Thierry MIREBEAU, Francine MOINARD née GUILMAIN, Antoine OLIVEAU, Philippe MARCHADIER, Jean ROY, Marie-Lou ROY, Maurice RENAUD, l'équipe du CONFORT MODERNE, Alain RUDELLE, Jacques SANTROT, Agnès SANZILLON, Dominique SIMON-HIERNARD, Gérard SOL, Michèle SOUCHAUD, Michel SOULARD+, Isabelle SOULARD, Michel TOUCHARD.

Sources iconographiques

Photos anciennes : collections particulières dont Nicole DAYROSE, Elodie RENARD, Marie-Thérèse FLEURY, Françoise BERTE, Jacques LAURIN, Guy ANDRAULT, Françoise HAHN-MEFENDES.

Photos actuelles : Jacques DUPUY, Laurent dit LOUPINGE ALLINGE, Dominique SIMON-HIERNARD, Claudine GERON, Claire GUILLEUX et Nicole BAHUAU.

Cartes postales anciennes : collections particulières des membres du Comité de Quartier, LOUPINGE ALLINGE, Alain PHILIPPONNEAU et collection Gérard SIMMAT.

Gravures, tableau, photos du Camp de Limoges anciennes : Médiathèque François-Mitterrand de Poitiers, Musées de la Ville de Poitiers (le « Nautré », cliché Ch. Vignaud), Société des Antiquaires de l'Ouest, Archives Départementales de la Vienne.



Le faubourg du Pont-Neuf, par Maurice Couvrat, photographe (1888-1942). Collection Gérard Simmat



Collection Comité de Quartier

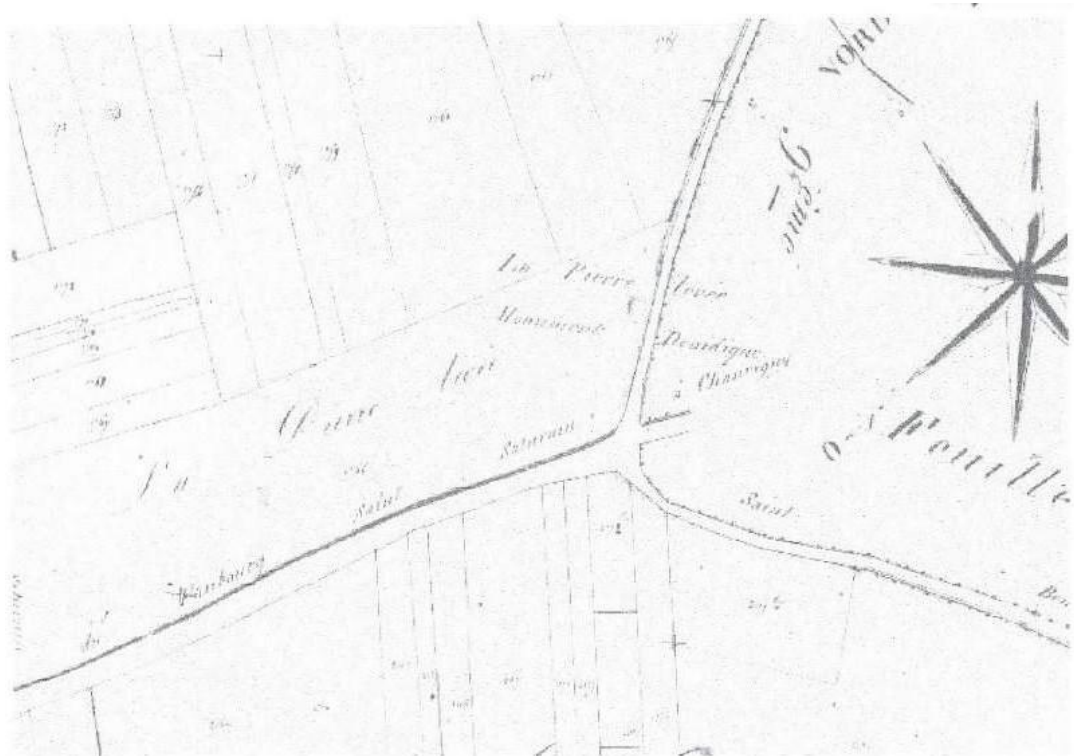
PONT-NEUF D'ANTAN

Dans ce faubourg, autrefois,
Les toits étaient de guingois,
La rue bruissait de galopades,
Les gamins faisaient des glissades,
Se tendaient des embuscades.
Cachés derrière des palissades,
Les adolescents par des aubades,
Faisaient la cour aux belles filles,
Qui devisaient en maniant l'aiguille.
Ce quartier était un petit village,
Où les gens de tous les âges,
Se parlaient par les fenêtres,
Ou sur le pas de leur porte.
C'était une manière d'être,
Et, bof, bof peu importe,
Ce que le vent emportait.
C'était la vie, la vraie vie.
Les anciens discutent à l'envi
De ce doux temps si parfait.
Mais, hélas, tout a disparu
De cette période enchantée.
Voilà que sont apparus
Des véhicules tout déjantés
Qui font un bruit insupportable
Et rendent l'air irrespirable.
Mais ouf, arrivés enfin au pont
Nous retrouvons une ambiance
Qui restitue, mais oui, l'espace
D'une minute, la transparence,
La beauté d'antan
Le Clain tout bouillonnant
A disparu presque entièrement
Caché qu'il est par le brouillard
Puis, celui-ci s'élève lentement
Change d'un coup l'atmosphère
Qui semble cacher un mystère.

Danièle Bernard



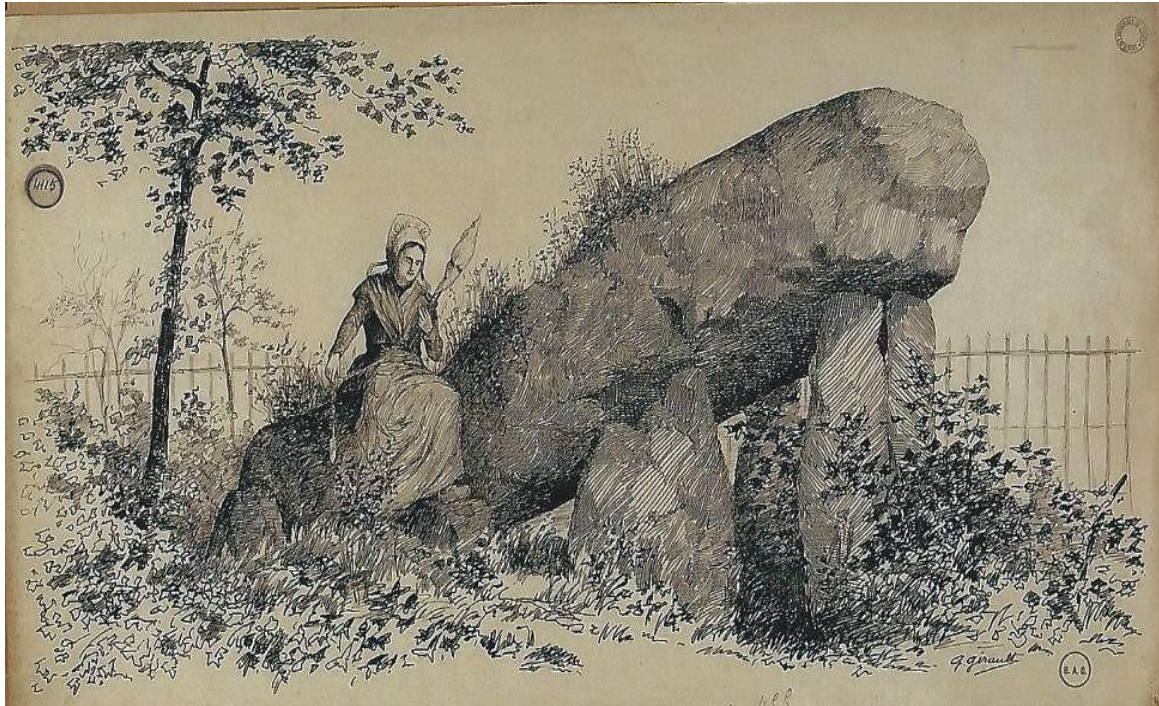
Photo Claudine Géron



Document Comité de Quartier

**A L'ORIGINE,
UNE PIERRE
LEVEE**

Le dolmen dit « la Pierre levée » atteste d'une présence humaine, peut-être temporaire, mais néanmoins réelle, dans ce qui deviendra bien plus tard notre quartier du Pont-Neuf, durant le Néolithique « l'âge de la pierre nouvelle » ou âge de la pierre polie ou le Chalcolithique, périodes de la Préhistoire qui voit les hommes se sédentariser et passer du nomadisme à une économie non plus de cueillette et de chasse, mais d'agriculture et d'élevage.



Poitiers, Dolmen de la Pierre-Levée. Dessin à la plume par C. Girault (1889).
Fonds S.A.O., Médiathèque François-Mitterrand, Poitiers

NOTRE FAUBOURG
A L'EPOQUE
GALLO-ROMAINE



Photo Isabelle Soulard



L'équipe de l'entreprise familiale Gatellier en 1905, Archives privées (extr. : M. Delcourt-Vlaeminck, C. Pion, D. Simon-Hiernard, *Le R.P. Camille de La Croix, un Tournaisien archéologue en Poitou*, Cat. d'exposition, Musée d'Archéologie de Tournai, 2016).

IL Y A 2000 ANS... DANS UN QUARTIER SUBURBAIN DE LIMONUM

Si le quartier du Pont-Neuf est connu pour la vaste nécropole gallo-romaine fréquentée jusqu'au haut Moyen Age, il fut l'objet de découvertes plus discrètes que l'archiviste Alfred Richard communiqua à la Société des Antiquaires de l'Ouest en 1912. C'est l'entrepreneur Auguste Gâtelier, fidèle compagnon du Père de La Croix, mort en 1911, qui fut à l'origine des vestiges mis au jour sur un chantier qu'il réalisait à l'intersection de la route de Nouaillé et de la route de Limoges, durant l'hiver 1911-1912.

Un temple de Mercure bordant la voie romaine ?

Il découvrit une vaste étendue de couches de destruction d'époque romaine, ainsi qu'un puits de 18m de profondeur comblé de matériaux divers. A proximité, avait existé un petit monument antique orienté Ouest-Est mesurant 6,50m sur 8,00m, dont la construction révélait de nombreux emplois antiques. Les débris d'une dalle gravée recto-verso d'une inscription pourraient, selon Alfred Richard, désigner un petit temple, élevé par un certain Cattius en accomplissement d'un vœu. L'inscription la plus complète est dédiée à Auguste et Mercure, l'autre se réfère à l'empereur Tibère. Malheureusement aucun relevé des vestiges ne semble exister. Seule la mention de nombreux débris d'amphores, de sigillées décorées ou estampillées, de poteries grises guillochées, et de céramique « à l'éponge » permet de conclure à l'occupation du site durant toute l'époque romaine. Ce que confirment les monnaies pictonne et romaines (as de Nîmes, Adrien, Marc-Aurèle, Constantin) recueillies sur le site.

Les murs de 80 cm d'épaisseur témoignaient de réfections réalisées à l'aide de emplois de matériaux de construction, parmi lesquels des carreaux d'hypocauste. Une colonne et les fragments d'une mosaïque polychrome de belle facture (conservés au musée avec l'inscription) furent également signalés. L'étendue des vestiges dans cette zone suburbaine laissa penser qu'on pouvait être en présence d'un sanctuaire, et de ses dépendances, implanté, à l'instar du temple de Mercure à La Roche, à l'entrée de la ville. Dans un terrain voisin, cinq ou six structures décrites comme « des sortes de fourneaux » avaient été creusés dans le rocher, postérieurement à l'époque romaine selon l'auteur, et destinés à la fonte, à en juger par les cendres de charbon et les résidus cuivreux observés au fond des fosses qui atteignaient 0,80 m à 1,20 m de diamètre (Il pourrait s'agir d'un atelier de fondeurs de cloches).

Un faubourg riche d'histoire

Mieux connu, le faubourg Saint-Saturnin a retenu depuis longtemps l'attention des historiens et des archéologues, alertés très tôt par la présence de l'imposant dolmen de La Pierre-Levée.



Collection Comité de Quartier



Dialogue d'archéologues autour du menhir contemporain du dolmen conservé dans le jardin de l'hypogée (Archivesprivées)

« Par une belle journée de septembre 1849, la diligence de Poitiers à Bourges montait au pas, entre les deux files de maisons du faubourg Saint-Saturnin, la longue côte qui s'élève par une pente assez rapide au niveau de ce large plateau qui sépare le Clain de la Vienne. Déjà, par une des portières de cette incommode boîte, nous commençons à apercevoir La Pierre-Levée, informe et mystérieux monument des premières peuplades de la Gaule : à demi soulevée sur le haut de la berge du Clain, cette rustique tribune semble inviter le voyageur à gravir sa rampe pour jouir tout à l'aise de la vue pittoresque de la vallée ouverte à ses pieds... »

Lorsque Alphonse Le Touzé de Longuemar, géologue et archéologue, livre cette évocation du quartier dans ses *Chroniques et légendes populaires du Poitou*, il ignore tout de l'histoire lointaine du faubourg Saint-Saturnin, que Poitevins et touristes abordent pour aller admirer le plus ancien monument de Poitiers, témoin émouvant d'une communauté humaine vivant à l'époque néolithique. Une trentaine d'années plus tard, la Société des Antiquaires de l'Ouest s'était portée in-extremis acquéreur du dolmen, menacé par le plan d'expropriation dressé en vue d'aménager un nouveau parc d'artillerie. Le vénérable mégalithe, vieux de 5000 ans au moins, fixera pour longtemps la vocation funéraire de ces lieux longtemps tenus à l'écart de l'évolution urbaine. Dès l'époque romaine en effet, le dolmen (tombe collective, déjà dépourvue de son tumulus) servit de bornage au cimetière créé à partir du II^e siècle de notre ère sur les hauteurs des Dunes.

A cette époque, la capitale pictonne atteignait son apogée comme en témoignent les vestiges remarquables de sa parure monumentale, les sculptures et les inscriptions (exposées au musée) qui honorent d'importants notables de *Lemonum* : Sedatius Severianus, très haut personnage de rang sénatorial qui fit une carrière internationale impressionnante, patron de plusieurs corporations d'Ostie, gouverneur de Dacie, puis de Cappadoce entre autre, Claudia Varenilla, fille de consul, qui épousa le gouverneur d'Aquitaine Censorinus Paullus, ou encore l'haruspice Sabinus venu de Campanie exercer son art divinatoire auprès des grands décideurs de ce monde. La ville n'était alors pas encore dotée de l'enceinte qui la protégera à la fin du III^e siècle ; ce sont les tombes rejetées hors de l'agglomération qui en signalent les limites.

Dominique Simon-Hiernard
Conservatrice du Patrimoine
Musées de la Ville de Poitiers



Urne cinéraire en verre utilisée dans la nécropole des Dunes aux IIe ou IIIe siècle.

Cliché Musées de la Ville de Poitiers, Christian Vignault (extr. De : D. Simon-Hiernard, *Verres d'époque romaine ; Collection des Musées de la Ville de Poitiers, Poitiers, 2000*)

Mobilier archéologique découvert dans la nécropole gallo-romaine (dessins aquarellés du Commandant Rothmann, 1878, cliché Musées de la Ville de Poitiers, Ch. Vignaud)



UNE VASTE NECROPOLE GALLO-ROMAINE

Une nécropole pictonne aux abords de la voie de Bourges

La nécropole des Dunes, implantée extra-muros sur la rive droite du Clain, prit le relais du premier cimetière des Pictons, identifié en 1770 par l'historien Dom Fonteneau, témoin de la transformation des terres des Gilliers en promenade publique par le Comte de Blossac. Révélées à l'occasion de l'aménagement par les autorités militaires d'un parc à fourrage pour la caserne des Dunes, la nécropole fut découverte en 1878, par le chef de génie Rothmann secondé par le capitaine Chevreau, avant d'être fouillée méthodiquement par l'archéologue belge Camille de La Croix. Conformément à l'antique *Loi des XII Tables* instaurée par Cicéron, les tombes bordaient la voie romaine de Bourges qui avait succédé au vieux chemin gaulois menant au dolmen, dont les archéologues ont retrouvé trace en 2008. Au XVIIIe siècle, l'introduction de la vigne sur le plateau bien exposé des Dunes commença à perturber le champ des morts tombé dans l'oubli.

Un chef de génie archéologue au Parc-à-Fourrage

C'est au chef de génie Rothmann que fut confiée l'organisation des travaux de terrassement pour établir un parc à fourrage sur un terrain de 3 ha (dont 2 furent donnés par la Ville de Poitiers) situé dans le secteur de La Pierre-Levée. L'homme ne se doutait pas que les premiers coups de pioche, dans ce coin de campagne bucolique, allaient mettre au jour les sépultures des habitants de la ville romaine que rappelaient discrètement les vestiges de l'amphithéâtre échappés de la destruction. Le commandant explora les terrains militaires (propriétés de l'Etat donc), encouragé par le Ministère de l'Instruction Publique, tandis que le Père de La Croix devenu son précieux conseiller scientifique, étendait les fouilles, soutenu par la Société des Antiquaires de l'Ouest, aux terrains privés que le cadastre napoléonien dénommait étrangement *Chirons-Martyrs*.

L'un et l'autre s'accordèrent sur la méthode d'enregistrement des sépultures, comme en témoignent les publications et les dessins de Rothmann (offerts au musée de la Société des Antiquaires de l'Ouest en contrepartie du mobilier - verres, céramiques, fibules, monnaies, statuettes - confié, au grand scandale des Poitevins, au Musée des Antiquités Nationales de Saint-Germain-en-Laye) ainsi que les milliers de notes et croquis légués par le Père Jésuite à la SAO (Fonds Camille de La Croix, SAO, Archives départementales de la Vienne). Les fouilles menées à plusieurs reprises entre 1878 et 2008 expliquent que cette nécropole reste la mieux connue de l'antique *Lemonum*.

La plupart des tombes dégagées par Rothmann étaient orientées nord-sud, et associaient inhumations (59) et crémations (81).

Elles étaient souvent dotées d'offrandes destinées aux morts, sacrifiées parfois aux flammes du bûcher. Certaines sépultures caractéristiques du IIe siècle conservaient un conduit à libations permettant aux vivants de communiquer avec les morts. La pratique de l'incinération s'accompagnait généralement du dépôt des cendres dans une urne de

verre ou en terre cuite. Quelle qu'ait été la pratique funéraire adoptée, l'obole à Charon (le naucher du Styx, fleuve des Enfers) y fut souvent attestée, mêlée aux restes de crémation, ou placée dans la main, la bouche, ou sur les yeux du défunt. La découverte de sarcophages dans le secteur du Parc-à-Fourrage fut exceptionnelle, contrairement aux cercueils de bois d'usage courant. Le secteur le plus à l'Ouest révéla à Rothmann les traces ténues de mausolées réservés aux classes privilégiées et installés bien en vue en bordure de voie, auxquels feront écho les fouilles de 2008.

La Médaille d'argent de la SAO pour Camille de La Croix

Comme le commandant Rothmann devenu archéologue, Camille de La Croix, questeur de la Société des Antiquaires de l'Ouest, venait de se reconverter au métier d'archéologue lorsqu'il entreprit d'explorer le cimetière gallo-romain des Dunes. Passionné d'histoire, il avait en effet depuis peu troqué sa baguette de chef d'orchestre et l'enseignement musical contre la pioche et la pelle, encouragé par la médaille de vermeil reçue de la Société Française d'Archéologie en récompense de la découverte des thermes Saint-Germain de Poitiers.

Sûr que la nécropole s'étendait sur toute la longueur de la voie selon la tradition romaine, l'archéologue sonda les champs à l'entour mettant au jour 248 sépultures contemporaines de l'ensemble fouillé par l'autorité militaire. En quelques semaines, assisté de l'équipe de terrassiers d'Auguste Gatellier (qu'il avait formé à l'archéologie), il dégagea les sépultures une à une, multipliant coupes et plans côtés, dessinant l'organisation de chaque structure et de leur mobilier, prenant soin de le restaurer avant d'en faire l'étude. Comme sur les terrains militaires, il mit au jour une grande diversité de crémations (72) et d'inhumations (176) datées majoritairement des II^e et III^e siècles correspondant à l'expansion de la cité pictonne : tombes-bûchers, dépôts de crémation en urne ou en pleine terre, coffres de calcaire soigneusement taillés pour protéger de fragiles réceptacles de verre issus d'officines locales ou importés, coffrages de tuiles, munis parfois de conduits à libation, sarcophages rectangulaires avec cercueils de plomb destinés aux classes aisées de la société pictonne, cercueils de bois. Ces découvertes font partie de l'important patrimoine archéologique que la Société des Antiquaires de l'Ouest céda à la Ville de Poitiers en 1947, à charge pour elle d'en garantir la conservation et l'accès au public. Le père Camille de la Croix venait d'ouvrir la voie à un vaste champ de recherches prometteuses.

La nécropole gallo-romaine des Dunes revisitée

Comme l'ont montré les fouilles d'Eveha entreprises en 2008, à l'emplacement du Parc-à-Fourrage, le site continua d'être fréquenté au III^e siècle. L'intervention permit de préciser l'évolution topo-chronologique du site, d'analyser les pratiques funéraires et d'aborder pour la première fois l'étude anthropologique. Anne-Sophie Vigot observa que des sujets rassemblés autour d'un grand mausolée appartenait en fait au même groupe socio-familial. Mais l'apport majeur de l'étude reste la fouille du secteur bâti de la nécropole, guère éloigné de celui de l'hypogée qui rendit célèbre Camille de La Croix. Edifiés avec soin et jalonnant les proches bords de la voie, édicules et mausolées avaient pris place dans le paysage signalant de manière ostentatoire aux



Plan des tombes de l'hypogée dressé par le Père de La Croix en 1879,
Archives C. de La Croix (S.A.O.), Archives départementales de la Vienne.

passants la présence de notables défunts. Quelques pierres de soubassement ont été conservées dans le projet immobilier, tandis qu'un sarcophage en cours de taille a été déposé au fond du parc de l'hypogée, avec quelques coffres de pierre.

D'une nécropole à l'autre

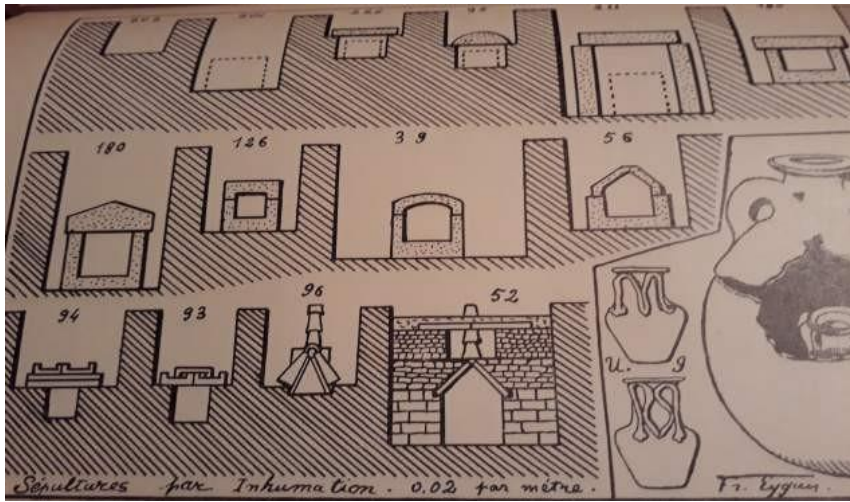
Il est possible que l'hypogée, aménagé par Mellebaude durant le Haut Moyen Age, ait réutilisé un caveau funéraire romain. L'exploitation de la vigne ainsi que le pillage d'une centaine de tombes (constaté en 1878) ont sérieusement perturbé le site qu'il faut imaginer dans l'Antiquité, peuplé de stèles et d'épithaphes, qui seront utilisées en remploi dans l'enceinte édifiée vers la fin du IIIe siècle. La disparition de bon nombre de couvercles de sarcophages des niveaux supérieurs pourrait être liée à la mise en culture de ces terres.

On sait aussi par les archives, que l'Administration des Ponts-et-Chaussées exploita ici, pour confectionner la nouvelle route de Limoges en 1832, un énorme « chiron » (tas de pierres) dit « *Chiron-Martyr* » de plusieurs mètres de haut. Il n'est pas exclu que cet amoncellement ait été constitué des bris de sarcophages gênant la plantation des pieds de vigne, et effaçant ainsi les traces d'une nécropole contemporaine de l'hypogée. On comprendrait mieux le choix de l'abbé Mellebaude, renonçant à être inhumé dans le grand cimetière chrétien établi autour de la basilique du saint évêque Hilaire. On serait tenté d'imaginer l'hypogée, non plus entouré d'un petit groupe de tombes, mais plutôt édifié au cœur d'une véritable nécropole mérovingienne dont les niveaux les plus récents auraient disparu avec l'introduction de la vigne sur le plateau des Dunes au XVIIe ou XVIIIe siècle.

Dominique Simon-Hiernard

Photo Jacques Dupuy





Collection SAO, P. Camille de La Croix, Photos Comité de Quartier

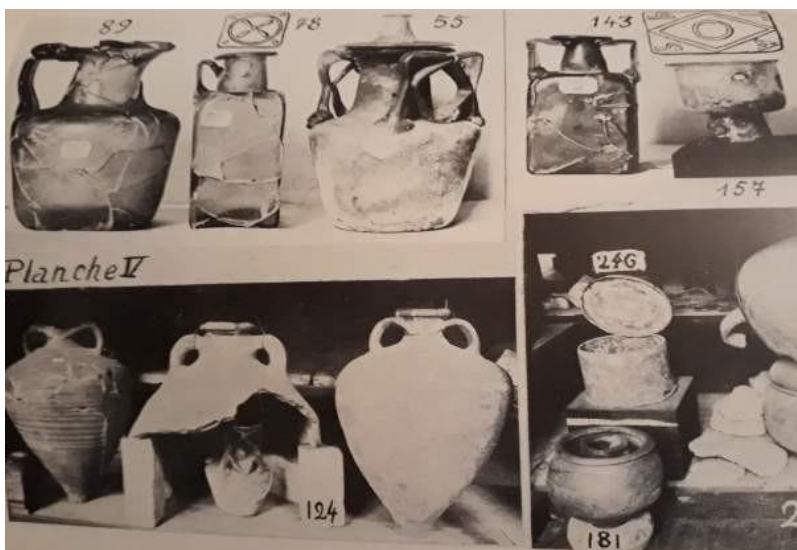




Photo Jacques Dupuy



Escalier d'accès à l'hypogée des Dunes



Photo ROBUCHON

**FIG. 1. — MONUMENT ÉLEVÉ A LA MÉMOIRE
DU R. P. CAMILLE DE LA CROIX, S. J.
ARCHÉOLOGUE DE LA SOCIÉTÉ DES ANTIQUAIRES DE L'OUEST
EXÉCUTÉ PAR LE SCULPTEUR A. OCTOBRE**

Mémorial du Père de La Croix élevé en 1912 dans le parc de l'hypogée. Le buste est une commande de la S.A.O. à l'artiste poitevin (ancien Prix de Rome) Aimé Octobre. Photo Jules Robuchon, coll. privée. Cliché Jérôme Hiernard.

L'HYPOGÉE DES DUNES

L'hypogée, haut-lieu de la naissance des arts chrétiens

Quoi qu'il en soit, c'est un remarquable mais fragile édifice, classé Monument Historique depuis 1886, que le Père de La Croix offrit à la S.A.O. en 1905, en échange de la prise en charge de la protection du site et de ses aménagements intérieurs par les Monuments Historiques. L'archéologue avait pris la précaution d'acquérir à ses frais les terrains environnant l'hypogée pour l'isoler dans un écrin de verdure qu'il concevra, inspiré par les Alyscamps d'Arles, comme un jardin archéologique. Le parc sera classé en 1952. Le buste de bronze de l'inventeur de l'hypogée, réalisé par le sculpteur Aimé Octobre, surmonte le monument honorifique du savant belge, inauguré en 1912 sous la présidence de la Société des Antiquaires de l'Ouest et du représentant du roi des Belges. Les inscriptions et les sculptures rassemblées dans l'édifice constituent un patrimoine universel que la communauté scientifique internationale a identifié, depuis longtemps, comme un haut lieu de la naissance des arts chrétiens sans équivalent en Occident.

L'hypogée se présente comme un petit édifice à demi enterré, orienté à l'Est, que la présence d'un autel désigne comme un oratoire. Camille de La Croix, le découvrant en décembre 1878, voulut y voir, influencé par la dénomination cadastrale et le bas-relief des larrons, un martyrium construit pour accueillir les reliques des premiers chrétiens martyrisés sur le sol poitevin. On sait depuis les débats savants du XIXe siècle, qu'il n'en est rien, même si l'abri de style antique, dressé par les Monuments Historiques en 1908, affiche en lettres capitales : hypogée martyrium. A la fois oratoire et tombeau, l'hypogée doit en réalité être assimilé à une chapelle funéraire (*cella memoria*).

Une chapelle funéraire unique en son genre

On accède à la petite crypte orientée à l'Est par quelques marches ornées de symboles chrétiens (rinseau de lierre, poissons, serpents entrelacés) qui paraissent être des remplois de chancels utilisés d'ordinaire comme barrières de chœur d'église. Ces décors sont caractéristiques de l'art mérovingien. Une longue inscription gravée en latin, à l'entrée, sur un chambranle de porte, rappelle que c'est un abbé du nom de Mellebaude qui fut à l'origine de l'aménagement du lieu, où il prévoyait aussi de se faire enterrer. Il y déclame sa foi en Dieu. L'élévation de l'édifice qui était entièrement peint n'existe plus.

Un patrimoine universel d'une inestimable richesse

A l'intérieur, le petit oratoire est séparé en deux espaces par une marche ornée de rosaces décorées de verre et d'une inscription



Photo Jacques Dupuy

Photo Dominique Simon-Hiernard



Fibules et collier de perles du VIIe siècle retrouvés à l'intérieur d'un sarcophage mérovingien.

Dessin C. de la Croix (extr. de : *Monographie de l'hypogée martyrion de Poitiers*, Paris, 1883).

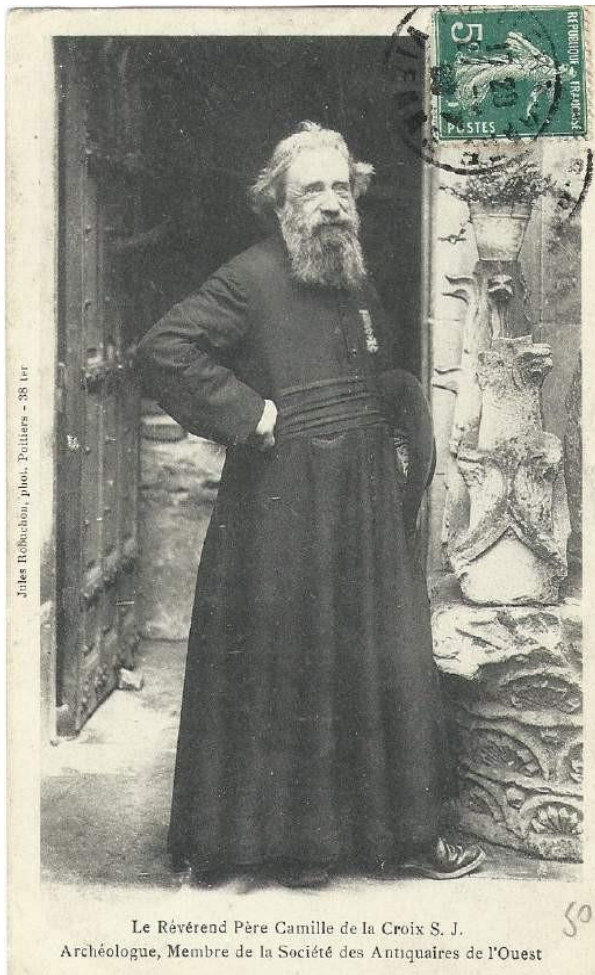
rythmée par le monogramme du Christ. Il est probable qu'il s'agisse d'un emploi emprunté à un autre édifice chrétien. Au fond, à proximité de l'autel, peint à l'origine d'une belle croix pattée, un arcosolium (ou enfeu) abrite les restes d'un sarcophage mutilé, sculpté de saints personnages, les apôtres peut-être. Le Père de La Croix y releva des inscriptions peintes, aujourd'hui effacées, rappelant la dédicace de l'hypogée le 30 juillet et le dépôt de reliques les 3 et 19 décembre d'une année inconnue, faisant suite à des saccages et à la restauration du lieu sacré.

Tout autour de l'autel, attirés par la proximité des reliques, des sarcophages d'enfants et d'adultes ont trouvé place jusqu'au VIII^e siècle. Certains étaient clos par des couvercles retaillés dans des dalles ornées de figures d'évangélistes et d'archanges provenant apparemment d'un autre édifice chrétien. Sur une statue-colonne mutilée apparaît encore un saint oriental, peu représenté en Gaule, Syméon le Stylite. Mais la découverte majeure - que Malraux avait choisie pour son *Musée Imaginaire* - est une rarissime Crucifixion du Christ dont ne subsiste plus que la base ornée du Bon et du Mauvais Larron (larrons que le Père de La Croix prit, par erreur, pour des martyrs).

Cette sculpture revêt pour l'Occident un intérêt exceptionnel : Poitiers conserve à ce jour l'une des plus anciennes représentations monumentales du Christ crucifié répertoriées en Occident.

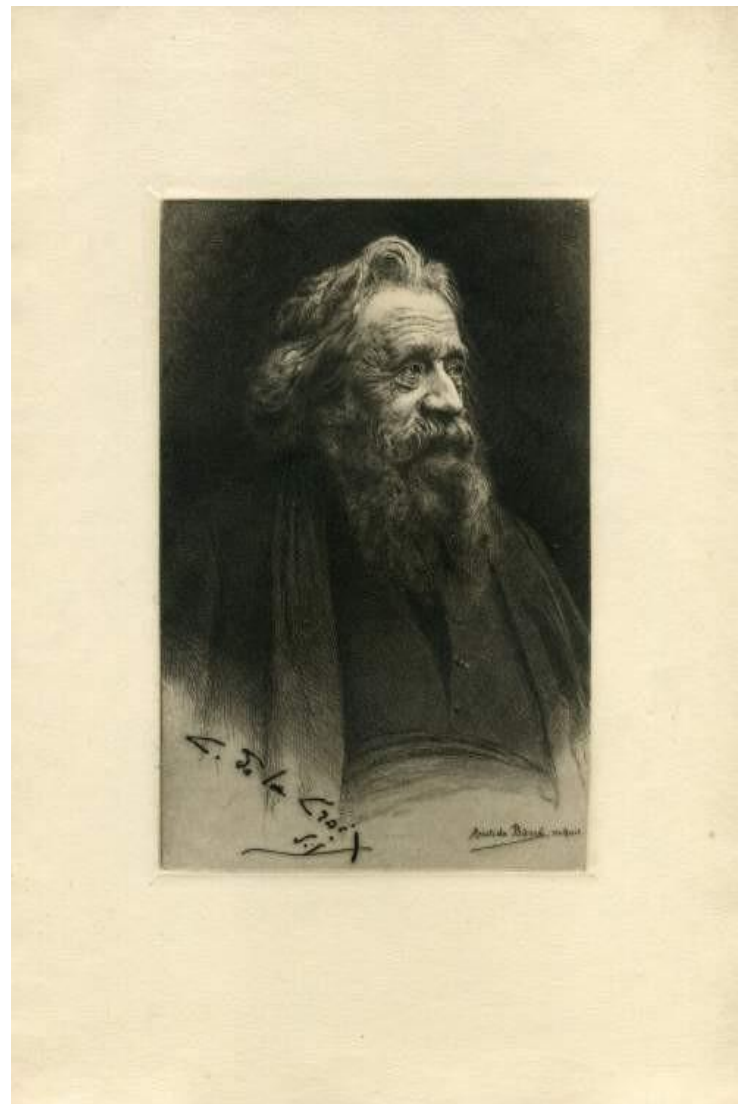
La présence de cette œuvre majeure à Poitiers n'est sans doute pas étrangère au culte de la Croix introduit par la reine Radegonde, qui avait obtenu en 569, de l'empereur de Byzance Justin II, un fragment de la Vraie Croix. La relique était destinée au premier monastère féminin de Gaule qu'elle avait créé à Poitiers extra-muros en 557, dans le quartier épiscopal. Il n'est pas impossible que l'hypogée aménagé par Mellebaude ait un lien avec l'oratoire édifié, à l'origine, au sein de l'abbaye Sainte-Croix pour honorer et protéger la précieuse relique. Les fouilles menées en 1959 par François Eygun avaient d'ailleurs permis de mettre au jour sous l'abbatiale romane (vestiges conservés rue Jean-Jaurès), une abside pavée d'une mosaïque où se déchiffraient les premiers mots de l'*Hymne à la Croix* rédigé par le poète italien et ami de Radegonde, Fortunat (futur évêque de Poitiers) que Grégoire de Tours évoque dans ses textes.

Dominique Simon-Hiernard
Conservatrice du Patrimoine
Musées de la Ville de Poitiers



Le Père Camille de La Croix devant le Musée de l'Echevinage de la S.A.O., carte postale du photographe Jules Robuchon, 1896. Coll. Isabelle Soulard

Portrait du Père de La Croix par Aristide Barré, (extr. de : *Monument érigé par la Société des Antiquaires de l'Ouest à la mémoire du R.P. de la Croix, sous le haut patronage de S.M. Le Roi des Belges, Poitiers, 1912*)



LE PERE CAMILLE DE LA CROIX, ARCHEOLOGUE

Le faubourg du Pont-Neuf garde la mémoire de celui que la Société Française d'Archéologie nomma, après la découverte du site gallo-romain de Sanxay, « le grand archéologue belge qui fut le premier fouilleur de France ». En 1912, un monument commémoratif, édifié grâce à une souscription internationale lancée par la Société des Antiquaires de l'Ouest, lui fut consacré dans le parc de l'hypogée. Un buste de bronze exécuté par l'artiste poitevin Aimé Octobre rappelle cette personnalité hors norme. Un hommage solennel, placé sous le haut patronage de sa Majesté le Roi des Belges, fut rendu lors de l'inauguration officielle le 22 juin 1912. On vit défiler ce jour-là plus de 2000 personnes venues se recueillir devant le mémorial du Père de La Croix. Celui-ci se dresse face à l'hypogée de renommée internationale qu'il mit au jour en 1878.

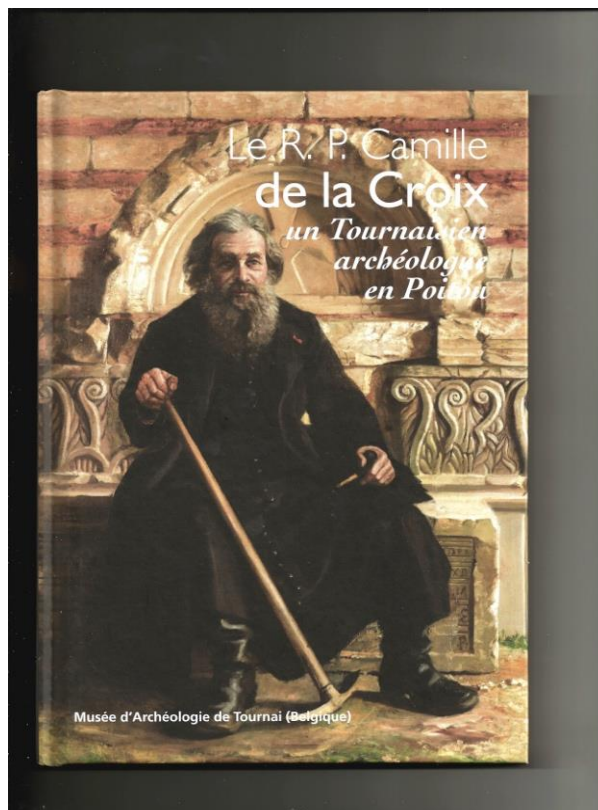
Camille de La Croix, issu de la haute noblesse belge par son père et sa mère française, est né le 23 juillet 1831 (non le 14 comme le signale le mémorial) près de Tournai en Belgique, au château de Rinval, à Mont-Saint-Aubert. Il est décédé à 80 ans après avoir fouillé la cellule de Radegonde retrouvée dans l'enceinte de l'abbaye royale fondée vers 555.

En 1854, il était entré chez les Jésuites d'Issenheim où sa rencontre avec le Père Tournessac, musicien et architecte, fut décisive. Il se consacra à la musique avant de se passionner pour l'archéologie. Ordonné prêtre en 1864, il assura la direction des études musicales du collège Saint-Joseph de Poitiers. Il y exerça son talent jusqu'en 1877, date à laquelle le diocèse lui confia la réalisation d'une chape destinée au Pape Pie IX. Le Père de La Croix se plongea dans l'histoire poitevine, et proposa d'orner le vêtement liturgique des figures des apôtres Pierre et Paul, de l'évêque Hilaire, de la reine Radegonde, de Saint Martin de Tours, de Saint Martial de Limoges. Sur les pas d'Hilaire, il entreprit en 1877 ses premières fouilles à Saint-Hilaire-de-la-Celle, où il crut repérer un oratoire. Il découvrit la même année les vastes thermes publics du quartier Saint-Germain. Sa passion ne le quittera plus et jusqu'à sa mort, il n'aura de cesse de fouiller le sol du Poitou, de la Touraine, de la Normandie. Le site gallo-romain de Sanxay lui doit ainsi sa renaissance. Malgré sa notoriété, lorsque l'armée décida en 1878 de construire, à Poitiers sur les hauteurs des Dunes, un parc à fourrage qui révéla des vestiges funéraires, le Père de La Croix ne fut pas convié, le chantier étant chasse gardée de l'armée. Mais le Jésuite obtint l'autorisation d'explorer les terrains environnants. Parallèlement aux fouilles du Commandant Rothmann, il poursuivit les siennes. C'est ainsi qu'en 1878, il découvrit au sein de la nécropole le célèbre hypogée des Dunes, aménagé par l'Abbé Mellebaude durant le Haut Moyen Age. Pour sauvegarder ce site rare, classé "Monument Historique", l'archéologue fit l'acquisition des parcelles destinées à aménager le parc actuel, offrant à la Société des Antiquaires de l'Ouest de son vivant, le site archéologique (il est propriété de la Ville de Poitiers depuis sa Cession par la S.A.O. en 1947). Membre éminent de la Société (qui conserve ses archives), il joua un rôle déterminant dans la création des musées de Poitiers. C'est lui aussi qui explora « le temple Saint-Jean » pour en révéler sa véritable destination de baptistère des premiers temps chrétiens en Gaule.

Isabelle Soulard

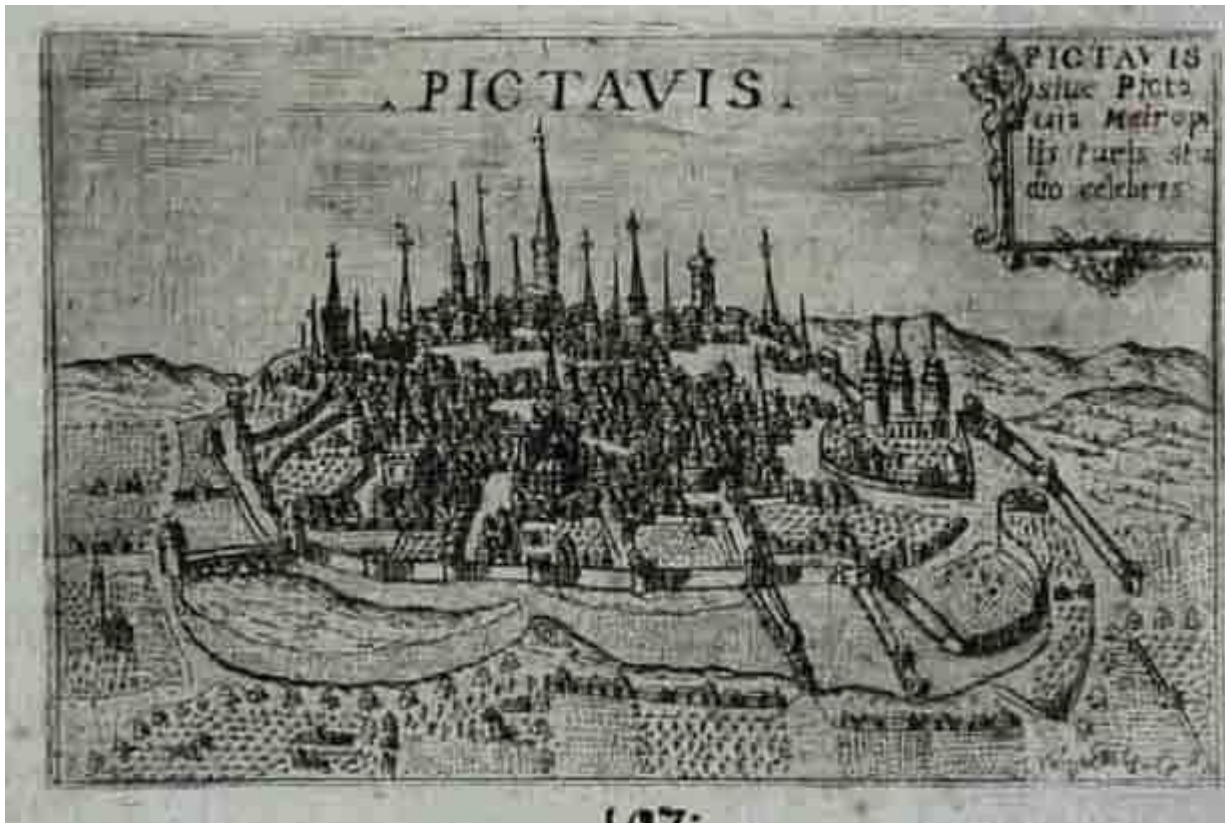


Vue de la ville de Poitiers depuis le dolmen de la Pierre-Levée.
 Gravure de Joris Hoefnagel (extr. de : Braun et Hogenberg, *Civitas orbis terrarum*,
 Cologne, 1596. Fonds d'estampes de la médiathèque François-Mitterrand, Poitiers



Catalogue de l'exposition organisée en 2016 par les Musées de Tournai-B et Poitiers :
 le R.P. Camille de la Croix, un Tournaisien archéologue en Poitou (dir. M. Delcours-Vlaminck)

**LE FAUBOURG
SAINT-SATURNIN
DU MOYEN AGE
A LA REVOLUTION**



Collection Comité de Quartier



Collection Isabelle Soulard

UN FAUBOURG MEDIEVAL

Le faubourg Saint-Saturnin se développe sur la rive orientale du Clain autour de l'an mil et son extension se poursuit jusqu'aux troubles de la Guerre de Cent ans. Il relève alors de l'abbaye de Montierneuf.

Un bornage établi en 1451 en donne les limites.

L'abbaye Saint-Cyprien, à l'abri dans sa clôture, en constitue la limite méridionale. Au-delà s'étend le bourg Saint-Cyprien, distinct de celui de Saint-Saturnin, même si, au niveau paroissial, ses habitants relèvent de l'église Saint-Saturnin, ce qui est logique puisque notre église dépend de ladite abbaye. Sur les hauteurs, se trouve le Clos de la Jambe à l'Âne.

Au nord, le faubourg de Montbernage relève quant à lui de l'abbaye Sainte-Radegonde et, sur ses hauteurs, comprend la Pillardière et le Clos de Pimpaneau.

A l'ouest, le Clain constitue une limite naturelle tandis qu'à l'est, notre faubourg s'étire le long des routes Poitiers-Bourges et Poitiers-Nouaillé, alors siège d'une importante abbaye.

Le peuplement, à partir du Xe siècle, de la rive orientale du Clain entraîne la création d'une nouvelle paroisse, avec la construction d'une première église qui est placée sous le patronage de saint Saturnin. Et tout naturellement, le faubourg naissant prend le nom de ce saint patron.

Notre quartier est alors relié à Poitiers intra-muros par le pont Joubert, situé au bout de la rue Cornet. Cette rue est très passante au Moyen Age et elle le demeure jusqu'à la Révolution puisqu'elle est le passage obligé pour tout voyageur, tout camelot, tout colporteur ou tout soldat qui vient d'emprunter la route Bourges-Poitiers. Hommes et charrois s'y pressent donc.

Le pont Joubert, *pontem Engelberti* ou pont Enjoubert doit très probablement son nom à Ingelbert, prévôt du comte-duc Guy-Geoffroy-Guillaume, fils de Guillaume V le Grand et d'Agnès de Bourgogne, à la tête du duché d'Aquitaine de 1058 à 1086 et fondateur de l'abbaye Saint-Jean de Montierneuf. Ce pont apparaît pour la première fois dans une charte (acte) rédigée à la demande de l'évêque de Poitiers Isembert en 1083, preuve que notre pont existe au moins depuis le XIe siècle.

Plus en amont, au sud de l'abbaye Saint-Cyprien, se trouve un autre pont : le pont Saint-Cyprien, édifié à l'emplacement d'un gué gallo-romain et cité pour la première fois, lui aussi, au XIe siècle, dans le cartulaire (recueil des chartes) du prieuré Saint-Nicolas de Poitiers.

Voie de passage, notre quartier accueille, en sus des marchands et de la soldatesque, de nombreux pèlerins mais aussi beaucoup de miséreux, résidant ou non dans le faubourg.

Détail d'une gravure
d'Alfred de Curzon



Collection Philippe Marchadier

Crécelle



Photo Isabelle Soulard

Une aumônerie y est donc implantée : l'aumônerie Saint-Mathurin, située tout près de l'église Saint-Saturnin.

De même, toujours sur la rive droite du Clain mais au-delà du pont Joubert, une autre aumônerie a vu le jour. Il s'agit de l'aumônerie Sainte-Néomaye, du nom d'une petite sainte du Poitou, près de laquelle existe un petit cimetière.

La vie économique de notre faubourg est intense, notamment aux plus belles heures du Moyen Age, avant les heurs et malheurs liés à la guerre de Cent Ans.

C'est tout d'abord un espace semi-rural où vivent et travaillent des gens de métier mais aussi des jardiniers, des vigneron, des exploitants agricoles car les champs sont nombreux et constituent ce qu'aujourd'hui nous appellerions la ceinture verte de Poitiers.

Le faubourg Saint-Saturnin est également réputé pour ses tanneurs qui travaillent les peaux d'animaux élevés en Poitou mais également des peaux d'importation. Toutefois, le conflit franco-anglais porte un coup d'arrêt à cet artisanat, la tannerie se déplaçant à la faveur de la guerre vers l'étang de Montierneuf plus sécurisé.

Des moulins occupent le cours du Clain : en amont, le moulin de l'abbaye Saint-Cyprien, implanté face à celui de Tison appartenant lui aussi à une abbaye poitevine, l'abbaye de la Trinité, et, au regard de l'église Sainte-Radegonde, le moulin Cornet qui fait face à celui du Château et qui, comme celui-ci, est la propriété du chapitre cathédrale. Mais avec la guerre de Cent ans, tout change. Le moulin Cornet disparaît lorsque Poitiers, pour se protéger des Anglais, est contrainte de renforcer ses défenses. L'écluse du pont Joubert est alors surélevée et le moulin Cornet, comme celui du Château, est remplacé par « l'hôtel des moulins », sorte de complexe meunier situé prudemment à l'intérieur des remparts, un peu en aval du pont Joubert, entre la Grand' Rue et le Pré l'Abbesse, et qui réunit en un même lieu un moulin à blé, un moulin à draps, un moulin à tan et un moulin à papier.

Le faubourg Saint-Saturnin accueille enfin la foire d'octobre, l'une des deux grandes foires de Poitiers, qui se tient non loin du dolmen de la Pierre Levée, en un lieu facile d'accès pour les marchands et les chalands car situé le long de la route Poitiers-Bourges. A l'origine, cette foire réputée se tient sur deux jours, le lundi après la saint Denis (le jour de la fête de la saint Denis étant le 9 octobre) et le lundi de la semaine suivante.

Malheureusement pour les habitants de notre faubourg, les affres de la guerre de Cent Ans obligent les Poitevins à se replier à l'intérieur de leurs remparts. Et, en 1347, le roi de France Philippe VI les autorise à transférer la foire aux Halles, bien à l'abri derrière les murailles de la cité. C'est ainsi que notre faubourg se retrouve dépossédé de la foire de la saint Denis qui se tient pour la première fois aux Halles en 1353.



Collection Isabelle Soulard

Le déroulé est du coup modifié. Désormais, la foire d'octobre se déroule sur trois jours consécutifs, les lundi, mardi et mercredi après la saint Denis. Mais ce n'est plus chez nous, hors les murs, mais bel et bien au cœur de la cité de Poitiers.

La guerre de Cent Ans n'est pas le premier assaut que doivent subir les habitants du faubourg Saint-Saturnin. Tout au long du Moyen Age, ils subissent les invasions, les destructions et les pillages.

Lorsque les Normands, plus connus sous le sinistre nom de Vikings, dévastent Poitiers en 857, pillent les faubourgs en 863 et de nouveau en 866, il est presque certain que le faubourg Saint-Saturnin n'existe pas encore et que de ce fait, à part peut-être une ou deux cabanes, il n'y a rien à détruire ni à piller.

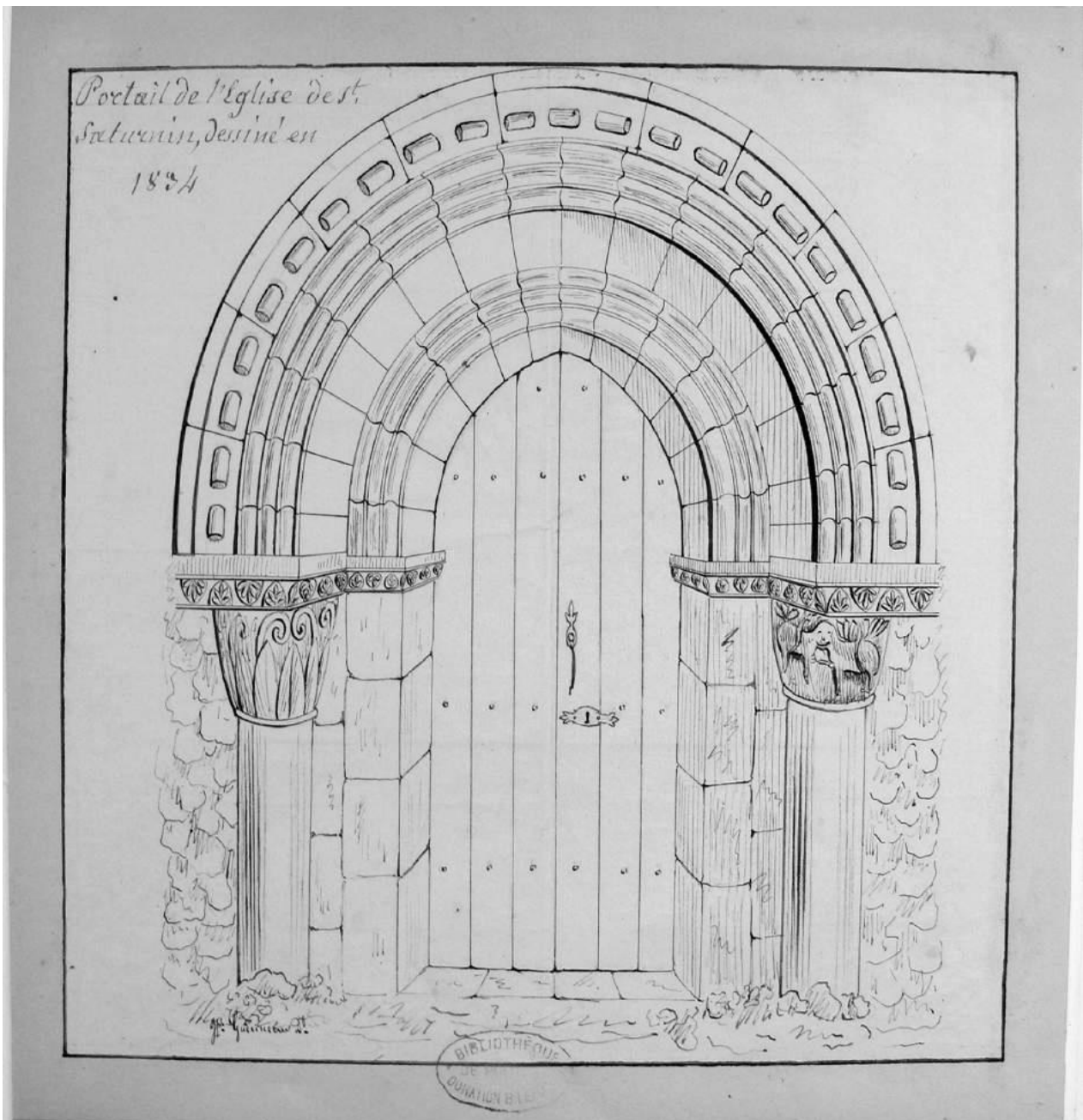
En revanche, lors de la guerre de Cent Ans, notre faubourg souffre de la destruction de l'abbaye Saint-Cyprien en 1331 et surtout de la violence des hommes du comte de Derby.

Nommé lieutenant en Aquitaine en 1345 par le roi Edouard III, Henri de Lancastre, comte de Derby, arrive devant Poitiers le 3 octobre 1346. Dès le lendemain, il pénètre avec ses hommes dans la ville en empruntant la chaussée d'un moulin situé face à l'église Sainte-Radegonde. Sans doute s'agit-il de la chaussée des moulins Cornet et du Château édifiés en ce lieu. Selon la « Chronique de Jean le Bel », chroniqueur (journaliste-historien) du XIVe siècle, le menu peuple, non rançonnable, est passé au fil de l'épée. Les faubourgs ne sont bien évidemment pas épargnés. Meurtres, destructions et pillages durent plus d'une semaine.

En 1356, les Anglais sont de nouveau aux portes de Poitiers mais ils renoncent à attaquer la ville et la bataille les opposant au roi de France et à son armée a lieu à Nouaillé-Maupertuis. Ils remportent le combat, laissant de nombreux morts français et anglais sur le champ de bataille. Dans les jours qui suivent, on les enterre dans la paroisse Saint-Saturnin.

Mais, malgré ces terribles aléas de l'Histoire, le faubourg Saint-Saturnin renaît de ses cendres et, à la Renaissance, il est de nouveau un lieu où il fait bon naître, vivre, travailler et s'amuser.

Isabelle Soulard



Portail roman de l'église Saint-Saturnin avant sa destruction.

Dessin par Hivonnait en 1834. Fonds d'estampes de la Médiathèque François-Mitterrand, Poitiers.

L'EGLISE SAINT-SATURNIN

Au musée Sainte-Croix de Poitiers se trouve le « Nautré », comme disent les vieux Poitevins, qui évoquent en ces termes le tableau représentant « Le siège de Poitiers par l'amiral Gaspard de Coligny en 1569 ». Sur cette œuvre réalisée par François Nautré en 1619, une petite église entourée d'un enclos se voit au premier plan. C'est l'église Saint-Saturnin.

Construite très probablement au Xe siècle, l'église Saint-Saturnin apparaît pour la première fois dans les textes au XIe siècle. En 1097, un acte la mentionne sous le nom de *Ecclesia Sancti Saturni extra Pictavim*, faisant allusion à sa situation hors les murs de Poitiers. En effet, cet édifice a été édifié sur la rive droite du Clain, au point de départ de l'ancienne voie romaine Poitiers-Bourges et tout près de la nécropole gallo-romaine évoquée ci-dessus. En 1326, elle est dite *S. Saturnini Pictavensis* puis en 1399, « Saint-Sornin », mais dans les années suivantes elle retrouve son patronyme Saint-Saturnin.

A l'origine, elle dépend – on dit dans ce cas qu'elle relève – de l'abbaye Saint-Cyprien, *Sanctus Cyprianus extra muros*, toute proche et dont vous trouverez l'histoire ci-après. Au XIIe siècle, la vie n'est pas un long fleuve tranquille pour notre petite église. Sa possession fait l'objet d'une querelle entre l'abbé de Saint-Cyprien et l'évêque de Poitiers. Ce dernier finit par renoncer à s'emparer de notre église mais il faut que le pape Calixte II en personne intervienne ! Et, comme on n'est jamais trop prudent, une charte de 1149, émanant de Geoffroy, archevêque de Bordeaux, atteste que Gilbert de la Porrée, évêque de Poitiers, reconnaît les droits de l'abbaye Saint-Cyprien sur l'église Saint-Saturnin. De nombreux curés vont se succéder. En 1451, le prêtre Jean Baudry rédige son testament. Il est à la fois le curé de « Saint-Saturnin de Poitiers » et chapelain de Notre-Dame des Gésines. Après la fondation de nombreux services religieux et le don de son calice à Saint-Saturnin, il divise en trois parts le restant de ses biens, l'une pour l'église Saint-Saturnin, la deuxième pour ses proches parents indigents et la troisième pour doter de pauvres filles à marier.

En raison de sa situation, à l'entrée de Poitiers mais hors les murs, notre église joue un rôle important dans les cérémonies qui ont court lors de l'intronisation d'un nouvel évêque. Celui-ci doit en effet pénétrer dans l'église Saint-Saturnin vêtu de ses habits ordinaires, se recueillir, revêtir une aube et une mitre d'une blancheur immaculée puis ressortir sur le parvis sous les yeux de la foule assemblée. Là, une monture blanche l'attend, ainsi que Hugues de Lusignan, l'un des plus puissants seigneurs du Poitou, tous prénommés Hugues de père en fils, et chargés de guider le nouveau prélat, monté sur son cheval, vers l'église Notre-Dame-la-Grande. Une nouvelle halte a lieu devant cet édifice. L'évêque pénètre dans l'église pour un temps de prière et pour y suivre la messe. Puis le cortège, au milieu d'une foule immense, redescend vers la cathédrale.



L'église et l'enclos paroissial Saint-Saturnin (= Saint-Sornin).

Détail du *Siège de Poitiers par l'amiral Coligny*, François Nautré, 1619.
Cliché Musées de la Ville de Poitiers, Christian Vignaud.

Notre église Saint-Saturnin est enserrée dans un enclos qui, d'après le Nautré, jouxte l'édifice au sud mais s'élargit à l'est, au nord et à l'ouest permettant à un double cimetière (le petit et le grand) d'accueillir les défunts de la paroisse. Le registre paroissial indique, l'année 1674, qu'une croix hosannière complète la présence religieuse en notre faubourg.

Tout près se trouve l'aumônerie Saint-Mathurin.

Dans le *Pouillé* de Beauchet-Filleau, il est précisé que l'aumônerie de Saint-Mathurin, « près le pont Joubert, annexe de l'aumônerie de Saint-Pierre, se desservait dans l'église Saint-Saturnin, est unie à l'hôpital général de Poitiers » par arrêt du conseil du 31 janvier 1695 et par lettres patentes registrées au parlement de Paris, le 9 juillet 1696.

Isabelle Soulard

29 NOVEMBRE



SAINT SATURNIN, ÉVÊQUE DE TOULOUSE ET MARTYR

Collection Isabelle Soulard

MAIS QUI ETAIT SAINT-SATURNIN ?

Saturnin était le premier évêque de Toulouse, aujourd'hui plus connu dans la ville rose sous le vocable de saint Sernin. Il a d'ailleurs donné son nom à une église : la Basilique Saint-Sernin qui serait rien moins que la plus grande église romane conservée en occident !

Envoyé en Gaule par le pape Fabien, Saturnin évangélise le Languedoc, la Gascogne et les contrées limitrophes de l'actuelle Espagne. Il se rend à Toulouse et y bâtit une petite église, dans un lieu proche du Capitole romain, puis gagne Pampelune et descend jusqu'à Tolède où il accomplit plusieurs miracles.

Mais, en 250, il apprend horrifié que les Toulousains viennent de massacrer son disciple Papoul. Aussitôt, il décide de regagner Toulouse pour encourager les fidèles à persévérer dans leur foi chrétienne. Las ! Des prêtres païens se saisissent de lui et lui demandent de procéder au sacrifice d'un taureau en l'honneur d'un empereur romain. Chrétien convaincu, Saturnin refuse. Le châtiment ne se fait pas attendre. Les prêtres l'attachent par les pieds au taureau qu'ils rendent furieux. L'animal s'élance à travers les rues de la cité. La tête de Saturnin se brise et son corps est mis en pièce.

Des femmes, converties au christianisme, osent recueillir le corps démantelé et l'ensevelir. Plus tard, sa dépouille est retrouvée par Hilaire, connu par les Poitevins sous le nom de saint Hilaire.

Il est probable que ce soit l'évêque de Poitiers qui ait suggéré le patronage de Saturnin pour l'antique chapelle édifiée bien avant l'église Saint-Saturnin représentée sur le tableau appelé du nom de son auteur le *Nautré*.

Alain Rudelle



Photo Claudine Géron

Redécouverte d'un chapiteau de l'église Saint-Saturnin par Antoine Oliveau

Photo Claudine Géron. Sculpture identifiée grâce au dessin d'Hivonnait (1832) révélé dans l'exposition *Il était une fois un quartier... du Pont-Neuf au plateau des Dunes*, Musée Sainte-Croix, 1998.



Collection Comité de Quartier

LE RETOUR DU CHAPITEAU DE SAINT-SATURNIN

Le 28 novembre 2010, à l'occasion de la fête de la Saint-Saturnin, Madame Hitier, présidente de l'association « Autour du Pont-Neuf » m'a donné la parole devant un public très chaleureux, composé de fidèles de l'association et d'amis qui ont eu la curiosité et la sympathie de se joindre à nous. Nous avons mis, une nouvelle fois, nos pas dans ceux de l'histoire du quartier du Pont-Neuf afin d'élucider la présence, pendant presque mille ans à mon avis, de la fameuse pierre du chapiteau qui fédère maintenant les habitants de notre quartier et que nous protégeons fidèlement.

Avec la collaboration indispensable de Monsieur Chauvin, qui illustra mes propos de diapositives, j'ai raconté comment, en juin 2006, j'ai découvert dans sa cordonnerie, sur un dessin réalisé en 1834 par monsieur Guérineau, la pierre qui m'était si familière. J'ai avoué à mon auditoire qu'elle avait partagé mes nuits pendant des années (nis : comme pied de lit).

Reconnue comme appartenant à l'église Saint-Saturnin et authentifiée par madame Simon-Hiernard, elle a commencé à acquérir de la renommée parmi nous. Elle a fait l'objet d'un « dévoilement » dans mon garage en septembre 2006, après une agréable flânerie qui nous conduisit de l'Hypogée des Dunes au lieu-dit La Croix où la pierre du chapiteau fut mise à l'honneur. La presse en parla.

Le hasard me fit rencontrer, dans un livre qui me fut offert, une photographie du chapiteau datant des années 1920 ou 1930, placé sur un tailloir, près du balcon de la pharmacie de monsieur Arambourou, l'un de mes prédécesseurs, au n°55 actuel de la rue du Faubourg du Pont-Neuf.

Mes vérifications d'« arpenteur » confortèrent une hypothèse, où se mêlent peut-être la vérité de l'histoire et celle du cœur.

Je soutiens que ce chapiteau occupait sur le balcon de la pharmacie Arambourou à peu près la même place que celle qu'il avait occupé sur le fronton de l'église Saint-Saturnin qui, selon moi, est la première église de la ville de Poitiers, au sens de première communauté de chrétiens.

Antoine Oliveau



Collection Comité de Quartier : dessin de François Roger de Gaignières



Collection Philippe Marchadier

L'ABBAYE SAINT-CYPRIEN

La fondation de cette abbaye en 828 sur la rive droite du Clain en fait l'une des plus anciennes du Poitou. Elle s'installe sur des terrains dont les fouilles archéologiques ont révélé en sous-sol une importante *villa* romaine.

Des débuts difficiles

L'abbaye est fondée par Pépin 1er, roi d'Aquitaine, fils de Louis le Pieux et petit-fils de Charlemagne. En 817, il impose la règle bénédictine à tous les monastères et favorise leur création. A Poitiers, le premier abbé, Martin 1er, vient de l'abbaye de Saint-Savin au bord de la Gartempe pour fonder la nouvelle communauté monastique.

La situation de l'abbaye, implantée au bord du Clain hors les murs de la ville, en faisait sans doute une proie facile lors des incursions vikings : a-t-elle subi des pillages ? A-t-elle été évacuée ? Les textes restent muets. Les Normands dévastent la ville en 857, pillent les faubourgs en 863, reviennent une nouvelle fois en 866 et brûlent les bâtiments construits par les moines.

L'abbaye réapparaît vers 930, véritable refondation qui inaugure une période faste. Là encore, les moines de Saint-Savin soutiennent cette renaissance : peut-être avaient-ils accueilli leurs frères durant les périodes troublées ?

Une abbaye prospère avant l'an mil

En 935, l'évêque de Poitiers, Frotier II, fait reconstruire les bâtiments du monastère. Des reliques de saint Cyprien sont introduites dans la nouvelle abbatiale. Cyprien, frère de Savin, originaire de Lombardie était vénéré comme martyr exécuté pour sa foi. A Poitiers, le choix du vocable, en l'honneur de saint Cyprien, indique à nouveau le lien avec l'autre grand monastère du Poitou Saint-Savin-sur-Gartempe.

Dès 941, la communauté monastique envoie l'abbé Martin et douze moines réformer l'abbaye de Jumièges en Normandie à la demande du duc Guillaume Longue Epée. Cela montre la vitalité de notre abbaye poitevine. Celle-ci reçoit des dotations qui lui permettent de constituer un riche temporel : terres, bois, marais salants. Les comtes de Poitiers la favorisent particulièrement. Guillaume VI y prend l'habit religieux, y meurt en 993 et se fait enterrer dans l'abbatiale.

Le rayonnement de Saint-Cyprien

Le savant abbé de Saint-Cyprien, Raynaud, élu en 1069, se place comme un acteur de la réforme dite grégorienne, mouvement de restauration spirituelle et de défense des droits de l'Eglise face au pouvoir temporel. Il devient légat du pape en 1081.

L'abbaye, forte d'une centaine de moines, garde son indépendance face à la puissance de Cluny à qui sera affiliée la fondation poitevine du « moustier neuf » (Saint-Jean-de-Montierneuf) en 1076. Son école conserve une grande réputation au cours du XIe



Abbaye Saint-Cyprien. Détail du *Siège de Poitiers par l'Amiral Coligny*, François Nautré, 1619. Cliché Musées de la Ville de Poitiers, cliché Christian Vignaud.



Le pavillon abbatial

siècle, attirant des élèves venant de loin.

Une centaine d'églises du diocèse relèvent de l'abbaye Saint-Cyprien, comme la paroisse de Saint-Saturnin dans le faubourg tout proche. Sa richesse participe largement à la contribution de l'Eglise de Poitiers au paiement de la rançon de Richard-Cœur-de-Lion à l'empereur d'Allemagne, lors de la troisième croisade.

Les évêques Pierre II et Guillaume Tempier choisissent de s'y faire enterrer au XIIIe siècle, confirmant le lien entretenu avec l'abbaye durant leur épiscopat.

Heurs et malheurs

Comme toutes les abbayes de la région, Saint-Cyprien eut à souffrir de la guerre de Cent-Ans. Les Anglais détruisent le monastère une première fois en 1331. Puis en 1346, le comte de Derby, à la tête des troupes anglaises, profite de la situation face à la ville pour s'y retrancher... et s'emparer de Poitiers qu'il pille pendant huit à dix jours. De peur que cela recommence, les habitants préfèrent détruire volontairement ce qui reste des bâtiments conventuels. La voûte de l'église restée intacte est abattue par les Anglais à leur retour. En 1418, l'abbaye est rasée. Il faut reconstruire...

Au début du XVIe siècle, il ne reste que 25 religieux. Néanmoins, ils entreprennent des travaux sans pouvoir encore vivre sur place alors que les violences reprennent avec les guerres de religion.

En 1562, les huguenots s'emparent de l'abbaye et l'incendient... Pendant le siège de 1569, les moines quittent les lieux. Les destructions sont telles que la municipalité décide de raser entièrement ce qui reste de Saint-Cyprien.

Renaissance de l'abbaye grâce à la congrégation de Saint-Maur

Vient le temps de la Contre-Réforme catholique : Poitiers connaît, au XVIIe siècle, la « pieuse invasion » avec l'introduction de nouvelles communautés religieuses mais aussi le rétablissement des monastères anciens comme celui de Saint-Cyprien. L'évêque d'alors, Mgr de la Roche-Posay fait appel en 1642 aux moines de la Congrégation de Saint-Maur pour relever l'abbaye. Ceux-ci reconstruisent intégralement les bâtiments claustraux. Seul l'ossuaire médiéval, bien visible sur une gravure datant de la fin du siècle, a été conservé dans le cloître.

De la grande abbatiale classique, il ne reste rien non plus aujourd'hui car elle a été ruinée par les guerres de la Fronde puis démolie après la révolution française comme l'ensemble conventuel.

Le seul bâtiment du XVIIe siècle subsistant est la Magnanerie, beau pavillon abbatial dont le nom évoque l'élevage des vers à soie qu'on y fit à partir de 1838.



Portrait du comte l'Emery d'Echoisy, grand prieur d'Aquitaine, fondateur en 1738, de l'hospice des Incurables (rue Pasteur)



Cité étudiante internationale
et résidence pour personnes âgées
Marguerite Le Tillier



Photos Isabelle Soulard

La fin de l'abbaye, le XIXe siècle

En 1792, il ne reste que dix bénédictins à la disparition de l'abbaye dont les bâtiments sont vendus comme biens nationaux et adjugés au citoyen Favre. Une pépinière départementale est installée dans les jardins...

En 1869, les Dominicains achètent une partie de l'enclos pour y édifier un nouveau couvent destiné à devenir le collège théologique de la province d'Occitanie mais ils sont expulsés en 1880 en application de la législation sur les congrégations. Ils reviennent quelques années plus tard puis sont à nouveau dispersés en 1901. Leur couvent devient caserne et loge une partie des soldats du 125e Régiment d'Infanterie.

D'hier à aujourd'hui

En 1909, les Hospices de Poitiers achètent la caserne qui devient l'Hôpital Pasteur en 1922.

Au XVIIIe siècle déjà, le comte l'Emery d'Echoisy, chevalier de Malte, prieur d'Aquitaine, avait fondé l'Hospice des Incurables confié aux religieuses de la Sagesse. Le souvenir du fondateur de leur congrégation, le père Grignon de Montfort, est évoqué par une stèle érigée dans l'ancien jardin de « la Goretterie » où il venait prêcher, aujourd'hui dans l'enceinte de la cité universitaire Michel Foucault. Les « sœurs grises » resteront jusqu'en 1979 au service des personnes âgées, aliénées, et les derniers malades déménageront en 2011.

Les bâtiments du XVIIIe siècle de l'ancien Hospice des Incurables ont été achetés par le CROUS pour accueillir des étudiants.

La destination hospitalière, en particulier gériatrique, perdue avec deux EHPAD. Et une autre partie a été vendue pour construire les immeubles du « Clos Saint-Cyprien ».

Monique Béraud



Reproduction d'un décor mural : Le Droit, Les Lettres, La Médecine, Les Sciences.
Commande artistique à Pierre Girieux par l'Université de Poitiers, en 1930.
Collection Isabelle Soulard

RABELAIS ET NOTRE FAUBOURG, UNE HISTOIRE DE... LITTÉRATURE

Un château d'eau « rabelaisien »

Rabelais naît aux environs de Chinon, à la Devinière, en 1494. Son père, avocat, le destine à la prêtrise et, souhaitant le voir recevoir une éducation rigoureuse, il lui fait intégrer l'abbaye de Seully, puis celle de La Baumette, près d'Angers. Après un passage chez les Franciscains du Puy-Saint-Martin à Fontenay-le-Comte, alors capitale intellectuelle du Poitou où le jeune homme s'ouvre à l'humanisme, Rabelais rejoint les bénédictins de Maillezais, puis séjourne à l'abbaye de Ligugé près de Poitiers.

Est-il alors étudiant dans notre université ? s'interroge notre ami Alain Rudelle dans l'une de ses chroniques. Malheureusement, les registres d'inscription ont disparu. Néanmoins, tout porte à le croire. Dans l'un de ses ouvrages, il évoque en effet Robert Irland, professeur de droit d'origine écossaise à l'université de Poitiers, en plaçant les propos suivant dans la bouche de Panurge, un de ses personnages : « Car il advint un jour à Poictiers, chés l'Ecossoys docteur Décrétalipotens, d'en lire un chapitre : le diable m'emporte si à la lecture d'icelluy, je ne feuz tant constipé du ventre que par plus de quatre, voyre, cinq jours, je ne fientay qu'une petite crotte... »

Toujours est-il que François Rabelais connaît bien le monde étudiantin de notre ville. Et le dolmen de la Pierre Levée a forcément reçu sa visite. N'écrit-il pas en effet : « Et en mémoire de ce, n'est aujourd'huy passé aulcun en la matricule de ladicte Université de Poictiers, sinon qu'il ait bu en la fontaine cabaline de Croustelles, passé à Passelourdain et monté sur la Pierre Levée » ?

Les étudiants avaient pris l'habitude de se retrouver sur notre dolmen pour y manger et y boire. Il faut dire qu'à l'époque le quartier était planté de vignes comme en témoignent la toponymie, le « vaudouzil », ou encore la statuaire : la tête de Bacchus est sculptée sur une maison – certes plus récente – de la rue de la Pierre Levée.

Les concepteurs de la décoration du château d'eau de la rue Saint-Saturnin en ont d'ailleurs tenu compte, car en plus de la représentation d'une bête avec un corps de brochet, une queue de paon, des pattes de blaireau, une tête de fouine, représentant la célèbre confrérie du Bitard, ils ont peint des grappes de raisins. Et, sur l'édifice, on peut lire cette phrase extraite de Pantagruel : « d'un grand rocher qu'on nomme Passelourdain, le mist sur quatre piliers au milieu d'un champs, bien à son ayse, afin que lesdits escoliers, quand ilz ne scauroyent aultre chose faire, passassent temps à monter sur ladicte pierre et là, banqueter à force flacons, jambons et pasteuz, et escrire leurs noms dessus avec que un cousteau, et, de présent, l'appelle-t-on la Pierre Levée ».



Photo Claudine Géron

La chaise de Gargantua

Derrière le pont Joubert, sortant de la falaise calcaire, s'avance un promontoire, sorte de bec pointu qui semble déchirer le paysage rectiligne. Vu depuis l'escalier des Dunes, on dirait le profil de quelque géant.

De là à évoquer Rabelais et son célèbre Gargantua, il n'y a qu'un pas que nous ne franchirons pas. Ce visage, à peine esquissé, n'est pas celui du géant le plus célèbre de la littérature française.

Non, ce promontoire n'a rien d'humain. En revanche, il semble un séant fort convenable pour notre géant. Oui, c'est exactement cela nous dit la légende : ce rocher au sommet plat, à l'herbe grasse et confortable, permettait à Gargantua de prendre quelque repos, bien assis sur ce siège improvisé, les pieds solidement posés dans le lit du Clain et rafraîchis par un courant plus vif qu'aujourd'hui.

Depuis, ce rocher porte le nom de « chaise de Gargantua ».

Isabelle Soulard



Collection Médiathèque Ville de Poitiers

LA PIERRE LEVEE, ENTRE LEGENDE ET HISTOIRE

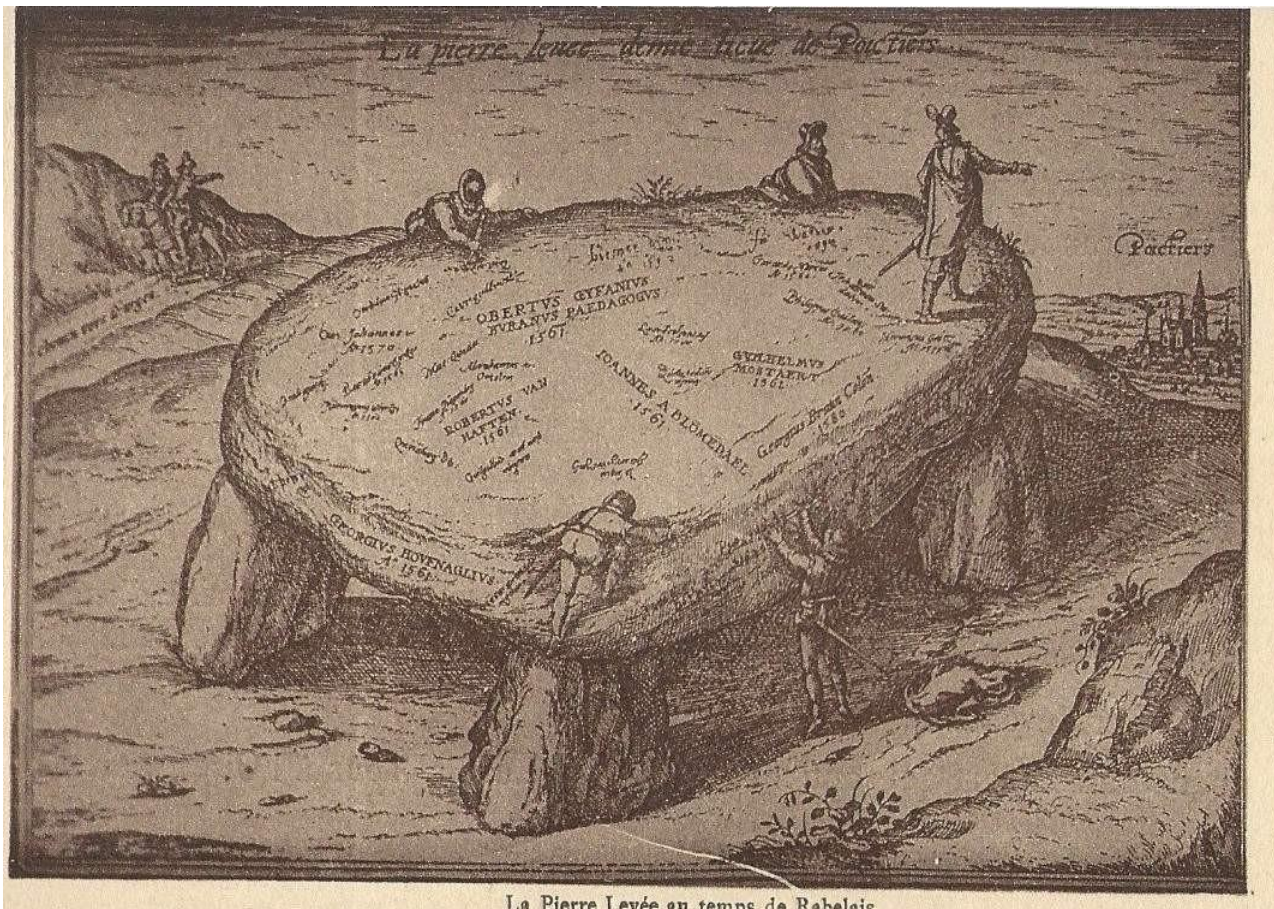
Il n'existe pas, à Poitiers, de monument plus ancien que la *Pierre levée*. Il n'existe peut-être pas de vestige plus chargé de légendes que ce dolmen effondré – une tombe collective comme il n'en manque pas dans l'Ouest de l'Europe – à peine visible aujourd'hui parmi les constructions qui le cernent depuis le XIX^e siècle. Les hommes du Moyen Âge puis de la Renaissance ont voulu expliquer sa présence par l'activité de sainte Radegonde, qui aurait transporté les pierres dans sa *dorne*, ou par celle des géants dont la race aurait précédé celle des hommes. Une foire renommée (en octobre pour la Saint-Luc) se tenait dans les champs des alentours depuis une date inconnue jusqu'en 1347, date à laquelle elle fut transférée dans les Halles d'Herbert Berland (à l'emplacement de l'actuel parc de stationnement de la rue Carnot).

Les étudiants de l'université créée en 1471 avaient aussitôt agrégé ce mégalithe à leurs rites. Mais sa renommée universelle lui vint en fait de Rabelais qui, en quelques lignes célèbres, en attribua la paternité au géant Pantagruel, « envoyé à Poitiers pour étudier » : il aurait emprunté ses blocs de pierre au rocher de Passelourdin, autre lieu de la sociabilité estudiantine (aujourd'hui sur la commune de Saint-Benoît). La gigantesque table servait de fête aux *escholiers* qui y banquetaient et gravaient leurs noms sur cette « matricule » de pierre.

De faict [Pantagruel] vint à Poitiers pour estudier, et proffita beaucoup ; auquel lieu voyant que les escholiers estoyent aulcunes foys de loisir et ne sçavoient à quoy passer temps, il en eut compassion ; et, un jour, print d'un grand rochier qu'on nomme Passelourdin une grosse roche ayant environ de douze toizes en quarré et d'espaisseur quatorze pans, et la mist sur quatre pilliers au milieu d'un champ, bien à son ayse, affin que lesdictz escoliers, quand ilz ne sçauroyent aultre chose faire, passassent le temps à monter sur ladicte pierre et là banqueter à force flacons, jambons et pasteuz, et escrire leurs noms dessus avec un cousteau, et, de présent, l'appelle-t-on la Pierre levée. Et, en mémoire de ce, n'est aujourd'huy passé aulcun en la matricule de ladicte université de Poitiers, sinon qu'il ait beu en la fontaine Caballine de Croustelles, passé à Passelourdin et monté sur la Pierre levée.

Une gravure célèbre illustre de façon saisissante cette pratique, mettant en scène plusieurs étudiants en train de procéder à des graffiti sur la *Pierre levée*. Elle a été publiée vers 1593 à Cologne, par le chanoine Georg Braun, dans le « théâtre cinquième des principales villes du monde » (*Urbium praecipuarum mundi theatrum quintum*).

L'auteur en était un peintre-graveur anversoïse du nom de Georges (*Joris*) Hoefnagel. On distingue autour du dolmen cinq personnages dont celui qui est debout sur la table montre du doigt la ville de Poitiers dans le lointain. Une série de noms (dont celui du graveur) accompagnés de dates recouvrent la pierre. On a longtemps cru que le document renvoyait à une réalité concrète, mais les noms en question n'ont jamais été retrouvés ; on en a conclu qu'ils avaient été effacés par le temps.



La Pierre Levée au temps de Rabelais

Collection Isabelle Soulard

[Il y a] presque 40 ans, en 1980, un très bel article dû à la plume d'un historien de l'art anversois, Adolphe Monballieu, est venu donner un sens définitif à cette gravure. Il avait retrouvé, dans les archives de la ville d'Anvers, un sauf-conduit, daté de 1562, par lequel quatre marchands diamantaires anversois de confession réformée chargeaient un personnage inconnu de venir chercher leurs fils à Bourges, où ils étaient étudiants, demeurant chez un professeur, *Obertus Gifanius*, afin de les rapatrier en Brabant et de les mettre à l'abri des troubles du moment (guerre et peste). Or la gravure d'Hoefnagel porte cinq noms en lettres majuscules qui correspondent à ces personnages, Obertus Gyfanius, Robertus van Haefden, Joannes a Bloemendael, Guillelmus Mostaert et Georgius Houfnaglius, et tous sont accompagnés de la date 1561, année pendant laquelle ils sont passés par l'université poitevine.

27 autres noms figurent sur la gravure, en caractères cursifs et certains ne sont que des gribouillis. Dix d'entre eux sont associés à des dates échelonnées entre 1560 et 1590. Onze sont identifiables à l'éditeur Georg Braun et à des géographes et graveurs ayant rapport avec les Pays-Bas du Sud ou du Nord, les plus célèbres étant Abraham Ortelius et Gérard Mercator.

Il ne fait pas de doute que Georges Hoefnagel, ayant quitté Anvers en 1577 pour se rendre à Munich, Francfort et Vienne, et se mettre au service de divers princes, dont l'empereur Rodolphe II, a voulu, alors qu'il était devenu un artiste de renom, commémorer, en gravant la fameuse scène dans les années 1590, ses années de jeunesse et d'études effectuées trente ans auparavant sur les bords du Clain. Tous les noms autres que ceux de nos cinq Anversois de 1561 ont été ajoutés « pour faire vrai », quoi qu'en aient dit tous ceux qui veulent y voir la preuve du passage d'Ortelius ou Mercator dans nos murs. Et les cinq noms en question n'ont jamais été réellement gravés sur le fabuleux monument.

Plus tard, en 1699, un autre artiste, Louis Boudan, au service de Roger de Gaignières, se livrera au même exercice en réalisant une aquarelle, mais en utilisant pour ses graffiti des noms français.

Radegonde, Pantagruel, Rabelais, Hoefnagel, Boudan et Gaignières : les arts, la légende, l'histoire, la littérature se sont donné rendez-vous pour célébrer ce caillou immémorial, dressé il y a plusieurs millénaires, au néolithique, sur ces terres où les légendes poussèrent naguère comme les blés.

Jean Hiernard

Pour plus de détails : J. Hiernard, « Un "lieu de mémoire" revisité : la Pierre levée de Poitiers. À propos d'un article récent », *Revue historique du Centre-Ouest* (Soc. Antiq. Ouest), III, 2004, p. 309- 325, 6 fig.

La fontaine du Pont-Joubert en 1942



Photo Isabelle Soulard



Notre fontaine aujourd'hui

LA FONTAINE DU PONT-JOUBERT

Demeurons au bord du Clain, non loin de la « Chaise de Gargantua ». Un petit jardin au bord de l'eau attire notre regard. Rendu à la vie publique il y a peu, après des travaux d'aménagement réalisés par les services des Espaces Verts de la mairie de Poitiers, il abrite une fontaine du XVI^e siècle.

Dans notre quartier Saint-Saturnin, les fontaines et les puits étaient nombreux, comme dans d'autres faubourgs et quartiers de la ville. Certains puits ont laissé leur nom à une rue : la rue du Puits de la Caille. Les inventaires après-décès, les coûts de travaux réalisés par les municipalités d'antan en conservent la trace, mais la seule fontaine à avoir résisté au temps est la fontaine du pont Joubert.

De quand date-t-elle ? Impossible de le dire avec exactitude. Peut-être de la fin du Moyen Age ? Ou du tout début de la Renaissance ? Une chose est sûre : en 1579, Gaucher, dit Scévole de Sainte-Marthe (maire de Poitiers en 1579-1580) la fait restaurer et y fait graver ses armoiries sur le fronton. Près d'un siècle plus tard, en 1663, c'est autour de René Citoys (maire cette année-là) d'ordonner des réparations et d'y faire sculpter son blason. En 1996, Jacques Santrot fait à son tour restaurer le petit édifice mais point de blason : les temps ont changé !

Un fontainier est chargé de l'entretenir et l'on vient de loin, via la rue Cornet ou le pont Joubert, pour s'approvisionner en eau, cette fontaine étant la principale source à laquelle s'approvisionnent les porteurs d'eaux qui, baquets au bout d'une perche reposant sur leurs épaules, approvisionnent les habitants de la ville et de son faubourg Saint-Saturnin. D'autres, ayant mieux réussi, chargent des seaux sur les bas flancs d'un âne ou remplissent une cuve perchée sur une charrette.

Le fontainier ne chôme pas. Le trafic est incessant. Hommes, bêtes et carrioles franchissent le pont, montent la Grand'Rue, s'égaient dans les rues étroites, puis redescendent telle une noria. Jusque dans les années 1880, l'eau de la fontaine du Pont-Joubert continue d'approvisionner la ville de Poitiers, mêlant ses eaux à celles de la Celle, avant d'être définitivement abandonnée au profit des eaux de Fleury.

Isabelle Soulard



Collection Médiathèque Ville de Poitiers



Le rocher de Coligny

1569 : LE SIEGE DE POITIERS PAR COLIGNY

Nous sommes en juillet 1569 ; les Guerres de Religion battent leur plein sur le sol français. Les troupes huguenotes viennent de subir un cuisant échec à Jarnac et l'Amiral Gaspard de Coligny qui les commande, décide de mettre le siège devant Poitiers. Des escarmouches se produisent, mais rapidement les catholiques doivent se replier à l'intérieur de la cité poitevine...

Durant tout le mois d'août, des combats incessants ont lieu. Les pièces de canons huguenots ouvrent le feu contre le portail du Pont Joubert, deux arches du pont sont détruites ; le 9 août, une batterie de 22 canons, situés sur les Dunes, ouvre le feu en direction des fortifications du pré l'Abbesse et une brèche est ouverte dans la défense; les assiégeants jettent un pont de bois sur le Clain qui s'avère trop faible pour supporter les troupes. La ville est momentanément sauvée. Chez les défenseurs germe alors l'idée d'inonder le pré l'Abbesse : l'inondation arrête l'ennemi.

Le 1er septembre, l'attaque se tourne vers le pont de Rochereuil mais l'assaut est repoussé. Par trois fois, les Huguenots tentent de percer les défenses de la ville : par trois fois ils sont repoussés. Mais les défenseurs sont épuisés et Poitiers ne va pas tarder à capituler.

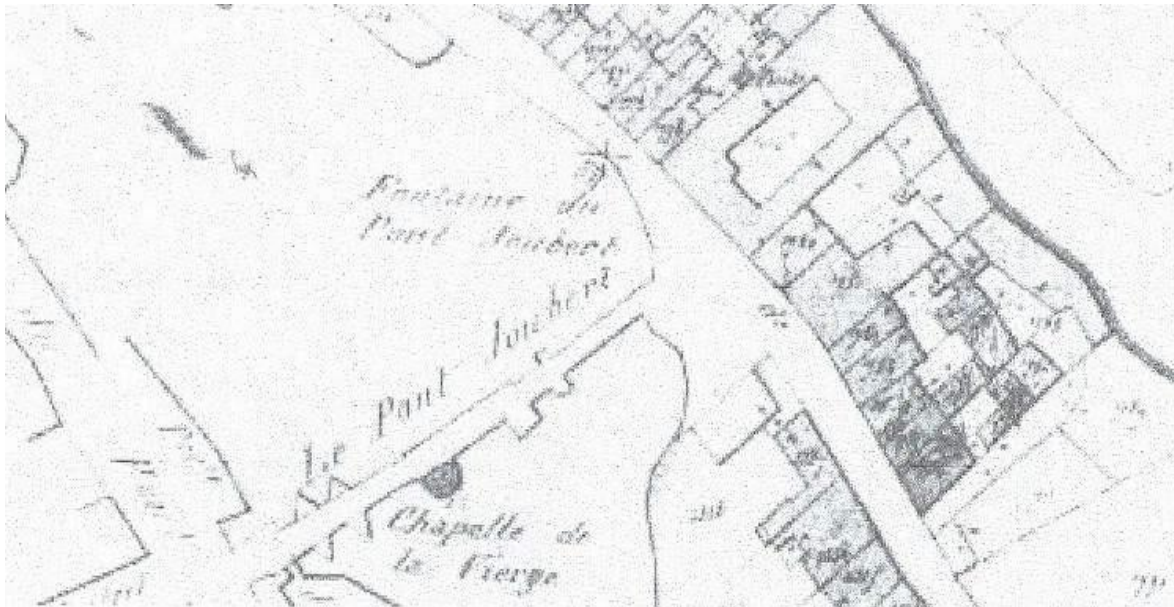
Heureusement, le duc d'Anjou, futur Henri III, arrive à la rescousse et les assiégeants lèvent le siège. Poitiers est sauvée et demeure catholique.

Alain Rudelle



Collection Gérard Simmat

Collection Comité
de Quartier



LA CHAPELLE VOTIVE DU PONT JOUBERT

Le pont Joubert, nous l'avons vu ci-dessus, est l'un des plus anciens ponts de Poitiers. Certains le font remonter au XI^e siècle, plus précisément aux années 1060.

Bien-sûr, son aspect a été modifié au fil des siècles. Les tours édifiées à l'entrée et à la sortie du pont ainsi que la tour fortifiée et dotée d'un pont levis au centre de l'édifice, que l'on distingue parfaitement sur le tableau de Nautré, et qui avaient été construites par le comte-duc Guillaume IX au début du XII^e siècle, ont disparu, rasées en 1829 afin de fluidifier la circulation des charrois.

De même, la petite chapelle votive, édifiée en mémoire de la résistance victorieuse des habitants de Poitiers face aux hommes de Coligny en 1569 a, elle aussi, été détruite.

Dédiée à la Vierge Marie, en remerciement de sa protection lors du siège de la ville par les troupes protestantes, elle devient lieu de pèlerinage et de procession lors des fêtes de l'Assomption chaque 15 août.

Le roi Louis XIII s'y recueille lors de son séjour à Poitiers en 1622.

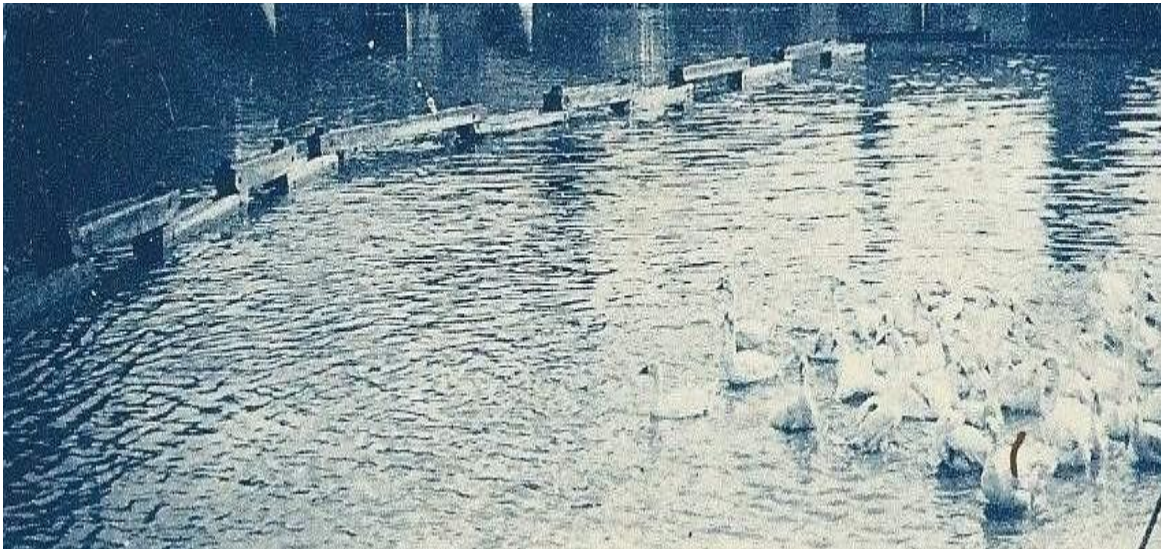
Au début du XVIII^e siècle, elle est rénovée et agrandie grâce au père Grignon de Montfort qui vit un temps à Montbernage.

Mais, les années passent. Le pont doit subir quelques travaux de réfection. Au tournant du XX^e siècle, l'heure n'est plus à la sauvegarde mais à la modernisation. Au mois de juin 1900, notre petite chapelle est démantelée et transférée près du chevet de l'église Sainte-Radegonde, avant de disparaître définitivement après-guerre.

Isabelle Soulard



Deux abreuvoirs



Collection Isabelle Soulard

UN FAUBOURG SEMI-RURAL AU XVIII^e SIECLE

Les registres paroissiaux, conservés aux Archives Départementales de la Vienne, nous offrent une photographie de la population de notre faubourg dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.

De nombreux artisans et commerçants y sont installés. Les métiers de bouche sont bien représentés : Pierre Roux est boulanger comme François Couillaud, qualifié de «notre boulanger» dans un acte de 1763. François Puisais est cocassier de même que Jean Boucherit. Leurs poules fournissent donc les habitants du faubourg en bons œufs frais ; mais gageons que leur production alimente aussi les autres quartiers de la ville de Poitiers. Quant à Jacques Doussain, il est maître huilier.

Et puis, il y a ces métiers indispensables à la vie d'un faubourg : le maréchal ferrant en la personne de Jean Chaboisseau en 1763, puis de Jacques Dupain en 1778 et de René Chaboisseau en 1779 ; le charpentier est alors René Barrault, le charbonnier Jacques Doucet et Pierre Pacault « notre charron ». Beaucoup de vignes grimpent à l'assaut de nos coteaux et impliquent la présence d'un tonnelier : c'est le métier d'Antoine Pitois. La falaise toute proche explique la présence de plusieurs tailleurs de pierre comme Pierre Bonnin, Jacques Décombes.

Autre profession essentielle au bien vivre : le cabaretier. Ils sont trois dans les années 1770 : Pierre Périnet, Antoine Mazel et Jean Petit. Qui dit paroisse dit église et qui dit église dit sacristain. Notre faubourg n'échappe pas à la règle et a son sacristain nommé Jean Pinaudeau en 1778.

Dans le journal – l'un des plus anciens de France – « Les Affiches du Poitou », en date du 11 janvier 1775, les habitants de Poitiers peuvent lire l'annonce suivante :

« Maison ou pendoir ci-devant pour enseigne « L'Image Saint Louis », faubourg Saint-Saturnin ; l'adjudication s'en fera le .. janvier 1775, (à) 2 heures de relevée, en l'étude de Maître de Labadonnière, notaire ».

Enfin, il est probable qu'un certain nombre d'hommes qui habitent le faubourg n'y travaillent sans doute pas. Ils sont maîtres artisans ou employés ailleurs, soit dans Poitiers intra-muros, soit dans d'autres faubourgs. Il est difficile de le savoir. Où exercent François Charpentier qui, comme son nom ne l'indique pas, est maçon, le chamoiseur François Couillaud, le « tixerand » Pierre Montégut, le tanneur Jacques Petit, les sergiers Pierre Tauzeau et François Dinet ? Dans notre faubourg ? Au-delà ? Comme c'est le cas de Jean Lavergne, garçon chirurgien.

Des femmes travaillent dans notre faubourg. Certes, peu exercent ce qu'il est convenu d'appeler aujourd'hui un métier d'homme. Aucune maçonne bien entendu ! Non, mais beaucoup de jeunes mères sont nourrices pour quelques rares enfants de la grande bourgeoisie qui souhaite faire respirer à ses enfants le bon air de notre faubourg « campagnard », pour des enfants naturels qu'il convient de dissimuler mais surtout pour les enfants abandonnés confiés au corps de ville. Ainsi Marie-Anne Lamoureux, épouse de Pierre, un journalier de la paroisse, accueille à son domicile la petite Marie-Jeanne, fille naturelle de Jeanne Charles, originaire de Saint-Martin-la-Rivière. Elle en devient même la marraine lorsqu'il faut baptiser l'enfant.



Photo Claudine Geron

La maison de Bacchus rue de la Pierre Levée

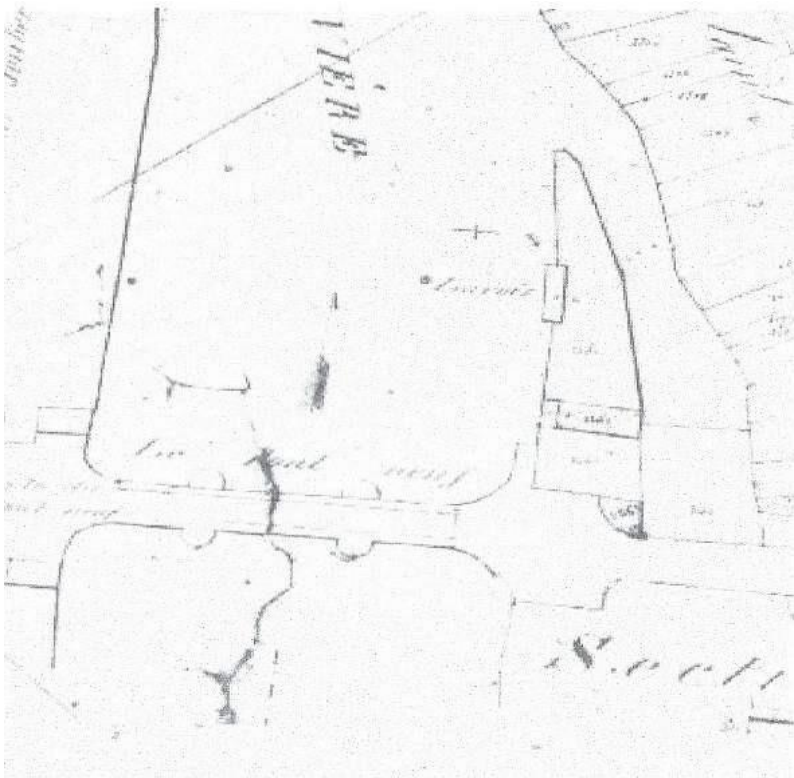


Des sages-femmes vivent dans la paroisse. L'une d'elle se nomme Catherine Pinaudeau, une autre Marie Dubois. Lorsqu'une parturiente se retrouve sur le point d'accoucher, le plus souvent Marie se déplace à son domicile. Mais il lui arrive aussi de recevoir chez elle. C'est ainsi qu'elle accueille à son domicile Thérèse Cousseau, une jeune femme célibataire de 21 ans qui, le 11 décembre 1778, met au monde un garçon qu'elle prénomme Alexis et qui est le fils naturel d'un garçon cellier, François Franchineau, de la paroisse de Notre-Dame-la-Grande. Ce dernier a reconnu être le père l'enfant devant le greffe de la châtellenie de Nouaillé le 6 octobre précédent, Thérèse ayant ce jour-là « déclaré être enceinte d'environ sept mois du fait des œuvres dudit sieur Franchineau lequel l'a abusé sous promesse de mariage » et lui-même ayant reconnu « que effectivement il a joui de la dite demoiselle sous les promesses qu'il lui a faite et qu'elle est enceinte de son fait ». Lorsque l'enfant naît de père et de mère inconnus, c'est la sage-femme qui présente au baptême l'enfant qu'elle a aidé à mettre au monde. C'est ce que fait Catherine Pinaudeau avec une petite Magdeleine en juin 1778.

Mais le faubourg Saint-Saturnin est avant tout un faubourg rural où l'activité agricole prédomine. Pierre Vachon est laboureur et il n'est pas le seul. Beaucoup d'agriculteurs sont également jardiniers comme Pierre Deméocq ou Antoine Bonnin. Le faubourg Saint-Saturnin fait en effet partie de ce que nous appellerions aujourd'hui la ceinture verte ou maraîchère de Poitiers. Ils sont aidés par de très nombreux journaliers. Parmi ces derniers, citons Louis Chemioux marié à Jeanne Soulard ou Pierre Touchard journalier en 1663 !

Les viticulteurs, comme Jean Vachon qualifié selon le terme de l'époque de « vigneron », sont très nombreux. La toponymie conserve d'ailleurs le souvenir des vignes et des vigneron : c'est dans le quartier du Pont-Neuf que se trouve la rue de Vaudouzil. A l'époque, la paroisse Saint-Saturnin s'étend bien au-delà du faubourg et englobe même le village de Flée. C'est dans ce hameau, dans la métairie du sieur Labrousse, qu'un homme âgé d'environ 70 ans, originaire de Bouresse, venu pour faire les vendanges, décède de maladie.

A l'époque, point de retraite. Il est donc fréquent de voir des hommes et des femmes encore en activité passés les soixante-dix ans à l'instar du journalier Joseph Macault. Et, puisque nous évoquons ici l'âge des habitants, précisons que l'espérance de vie des habitants n'est pas très élevée et bon nombre d'enfants décèdent avant d'avoir atteint l'âge adulte, le plus souvent dans les jours ou l'année qui suivent la naissance. Hilaire Perrinet décède à 2 ans, Louise Paquier à 1 an, Antoine Potet à 2 mois, Radegonde Durand à 1 mois. C'est pourquoi les baptêmes ont lieu au maximum dans les deux jours. Mais il arrive que l'urgence prime. La petite Renée Boucherit est baptisée le jour même de sa naissance tandis que sa jumelle a dû être ondoyée à la maison. Les deux petites sont inhumées le lendemain 2 janvier 1763. Les prénoms donnés aux bambins sont tout ce qu'il y a de plus classique : Pierre, Louis, Jean, René, Nicolas, Marie, Jeanne, Catherine. Nous sommes loin de l'éventail des prénoms donnés au Moyen Age. Néanmoins, une Eutrope Pitois vit ici au XVIIIe siècle. Et quand on parle d'une femme, dans notre faubourg, on dit « la Moutet » ou « la Petit ».



Lavoir sur le Clain

Collection Comité de Quartier

La croix de mission



Photo Isabelle Soulard

Les noyades sont fréquentes. En juin 1778, le corps d'un jeune homme est repêché dans les eaux du Clain, au-dessous du moulin de l'abbaye de Saint-Cyprien. Son corps, levé par les officiers de la justice du monastère, est identifié. Il s'agit de Jean Decouvié, garçon tailleur d'habit chez le maître tailleur Guignard, dans la paroisse Saint-Didier. Malgré un passeport des maires consuls de Sarlat retrouvé sur lui et attestant qu'il est né en Corrèze, il est inhumé dans la paroisse Saint-Saturnin.

Comme ailleurs, l'endogamie géographique et sociale prédomine. On se marie si possible dans le faubourg. De même, il est souhaitable que les époux soient bien accordés : marchand avec marchand, artisan avec artisan. Ainsi, Marie Boucherit qui épouse en premières noces mais aussi en secondes noces un maréchal. L'âge au mariage est assez précoce : Pierre Lauffrais est mineur lorsqu'il se marie avec Françoise Roy, une jeune fille également mineure de notre paroisse.

Les registres de la paroisse Saint-Saturnin ont gardé la trace d'une mission qui a eu lieu à Poitiers, au 18^e siècle, dans cette même paroisse, afin de renforcer la pratique religieuse et la foi des chrétiens implantés dans ce faubourg.

« Nous avons eu cette année 1735, dans notre paroisse, la mission par trois jésuites, les R.R.P.P. Chambre, Flezacq et Périgord. Elle finit la dernière fête de Noël. Ce fut Mgr de Foudras, notre évêque qui en fit la clôture et qui donna la communion aux hommes. M. l'abbé Guillot, son grand vicaire, donna la communion aux femmes, le vendredi d'avant, jour que la croix de mission fut plantée devant la grange de l'aumônerie de Saint-Mathurin ».

Isabelle Soulard



Le Père Grignon de Monfort



La croix élevée dans le Jardin du Clain

Photo Claudine Géron et Isabelle Soulard

UN SAINT POITEVIN : LOUIS-MARIE GRIGNION DE MONTFORT

Louis-Marie Grignon de Montfort est né à Montfort-sur-Meu, près de Rennes, le 31 janvier 1673. Il est l'aîné d'une famille de dix-huit enfants. Son père, avocat, estimant que ses gains ne lui permettent pas de nourrir sa nombreuse descendance, décide de s'installer à la campagne et devient un très modeste gentilhomme-fermier. Louis-Marie est donc élevé à la campagne, dans une famille nécessiteuse, où la pauvreté tient souvent lieu de compagnie.

Les parents de Louis-Marie sont chrétiens et, après des rudiments d'éducation dispensés par son père, le jeune garçon est envoyé en pension chez les Jésuites à Rennes. Il y acquiert de solides connaissances, choisit de devenir prêtre et est ordonné en 1700. Plusieurs possibilités s'offrent alors à lui... Il décide de se consacrer à la prédication dans les paroisses rurales de l'ouest du royaume. Ses pas le mènent à Nantes et à Poitiers.

Le jeune prêtre arrive à Poitiers en 1700 où il est nommé aumônier de l'hôpital général. Très vite, il est frappé par l'isolement et la pauvreté des malades. Pour y remédier, il réunit autour de lui un petit groupe de femmes délaissées par la vie : des non-voyantes, des femmes handicapées et, comme les habitants de notre quartier disent à l'époque, des pauvresses. Unies par la prière et par la douceur d'une vie en commun, ces femmes se mettent au service les unes des autres mais aussi au service des malades et des laissés pour compte.

Vers la fin de l'année 1702, dans le cadre de ses fonctions, le père Grignon de Montfort reçoit en confession la jeune Marie-Louise Trichet qui lui fait part de son souhait de consacrer sa vie à Dieu et aux pauvres. Le prêtre touché par la sincérité et la volonté de la jeune fille l'invite, sur le modèle de François d'Assise bien des siècles auparavant, à renoncer à sa vie bourgeoise et à revêtir la tunique grise qui sera bientôt la marque de reconnaissance des Filles de la Sagesse, la congrégation que fonde le père de Montfort en 1703. Le père confie à Marie-Louise la direction de cette nouvelle congrégation chargée d'apporter de l'aide aux plus pauvres, une aide matérielle mais aussi spirituelle.

De son côté, le père Louis-Marie prêche du côté de Montbernage et de la rue Cornet. Souvent mal accueilli à ses débuts, il séduit rapidement les populations pauvres de nos faubourgs.

Nommé missionnaire apostolique par le pape en 1706, il fonde la congrégation des Pères montfortains et s'éteint à Saint-Laurent-sur-Sèvre en avril 1716. Enfin, il est canonisé en 1947 par le pape Pie XII.

Isabelle Soulard



Collection Comité de Quartier

La rue Cornet vue du clocher de l'école Coligny-Cornet



Collection Isabelle Soulard

LA RUE CORNET ET SES MYSTERES

Je suis curieux de l'histoire de cette rue, j'y ai vécu 18 ans. Les dépendances et les caves voûtées sous les rochers m'ont toujours intrigué. Au XVII^e et au début du XVIII^e siècle, le Grand Prieur d'Aquitaine nous dit qu'en 1692 une maladie épidémique, une grande peur, s'était répandue dans la ville. Tous les malades des écrouelles et malades contagieux furent exclus de l'Hôpital général. Indésirables dans la ville, on les envoya se loger et se soigner par des personnes de piété, de charité, dans le faubourg Saint Saturnin.

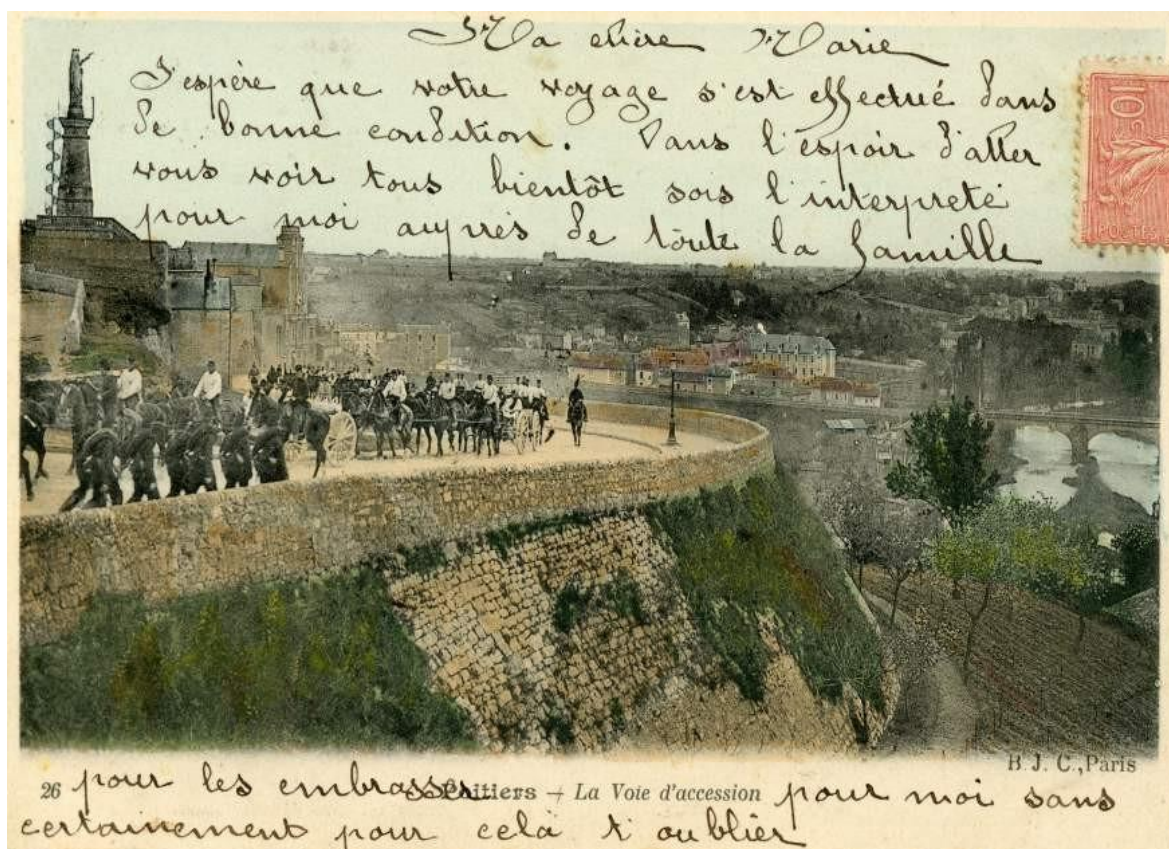
Le premier hospice des incurables, connu aux environs de 1692 à 1714, est dit « le Petit Hôpital près du pont Joubert ». Il était situé tout près du pont Joubert, rue Cornet, 50 m sur la gauche au fond de l'impasse « les communaults ». Une grotte sous les rochers, l'extraction de la pierre ayant créé un espace assez vaste où logeaient environ une petite dizaine de malades. Le deuxième hospice dit de Saint Félix, était situé au n° 63 de la rue Cornet, appellation controversée entre Saint Alexis et Saint Félix selon certains historiens locaux. Cet hospice fut d'abord un centre de soins consacré aux pauvres du faubourg de Saint Saturnin à partir de 1714 environ, c'est-à-dire à la fermeture « du Petit Hôpital des incurables près le Pont Joubert » qui devint à son tour le « Petit Hospice » réservé aux incurables de Poitiers et ses environs. L'existence de l'hôpital Saint Félix est liée aussi aux legs, par des particuliers et bienfaiteurs. Cet hospice, centre d'accueil, centre de soins va exister pendant environ 21 ans. Il pourrait être contigu à St Alexis par des souterrains ou par les caves profondes. Un autre hospice existait au n° 55 de la rue Cornet dit de Saint Alexis qui remplaçait celui de Saint Félix. Le 28 janvier 1735, cet important immeuble est acquis en faveur des incurables de la province du Poitou par le Grand Prieur d'Aquitaine de l'ordre de Malte, L'Emery d'Echoisy. A l'intérieur de cette grande maison, une sculpture existe sur le mur extérieur représentant Saint Alexis. On sait que Saint Alexis était le patron des pauvres et aussi des mendiants. D'autres sculptures existent sur ce mur, un blason, un cordier et aussi une vierge en sculpture creusée dans une niche sur le mur contigu du précédent. La durée de cet hospice fut de 13 ans, avec un effectif de 30 personnes, 24 incurables renfermés et 6 soignants. Il est agréé par les lettres patentes signées du roi Louis XV en février 1738. La date de désaffectation de l'hospice interviendra en août 1748 à la création de l'Hôpital des Incurables en juillet 1748, puis Hôpital Pasteur. Un constat : rue Cornet, côté falaise, les rochers qui forment encore aujourd'hui des cavités, servent de dépendances, voire d'habitations troglodytes sans doute des souterrains. A voir aussi, les rues de la Croix Rouge, des Quatre Roues et jusqu'au pont de Rochereuil. En 1940/1945, ces cavités ont servi d'abris pour les habitants de la rue Cornet, qui pouvaient se mettre à l'abri lors des alertes précédant les bombardements.

Jean Giraud



155 POITIERS. — Le Pont Neuf. — L.L.

Collection Comité de Quartier



Collection Gérard Simmat

ET LE PONT NEUF

ENJAMBA

LE CLAIN !



Collection Gérard Simmat

Le pont Neuf vu depuis « Petit Blossac »

LE PONT NEUF

En l'an de grâce 1777, le maire de Poitiers, Léonard-François Pallu du Parc, estime qu'il est grand temps qu'un pont relie le faubourg Saint Saturnin au centre-ville de Poitiers. Jusqu'à présent, en effet, les habitants du faubourg, comme les voyageurs venant de la route de Limoges, sont obligés d'emprunter les ponts Saint Cyprien ou Joubert. Les crues de 1770 et le versement d'un bac ayant occasionné plusieurs noyades (*dont l'une de mes ancêtres*), il fut décidé de la construction d'un pont par l'ingénieur des ponts et chaussées Barbier et par l'architecte Callet.

Les travaux commencent le 13 septembre 1778 mais, en raison des troubles provoqués par la Révolution Française, durent plus de dix ans.

Ce pont composé de trois arches en anse de panier et reposant sur deux piles, est élargi au XXe siècle pour répondre à l'augmentation de la circulation.

La création du Pont Neuf modifie profondément le paysage urbain. Deux pavillons d'octroi, encore visibles côté Petit Blossac, sont élevés de part et d'autre du pont. La rue Cornet, jusque-là très fréquentée et commerçante, est délaissée au profit de la rue du faubourg du Pont Neuf. Enfin, une nouvelle artère, dite dans un premier temps « rue mal percée » car trop « étroite et sinueuse », est ouverte en direction du plateau : c'est l'actuelle rue Jean Jaurès, dessinée dans les années 1832-1846.

Isabelle Soulard



Carrioles empruntant la rue du Faubourg du Pont-Neuf



Coiffe du faubourg voisin de Montbernage

UN FAUBOURG OUVRIER AU XIX^e SIECLE

Au XIX^e siècle, notre faubourg demeure un quartier populaire, semi-rural et accueillant de nombreux petits métiers, terme de l'époque pour désigner les métiers de l'artisanat.

Le recensement de 1836 en témoigne puisqu'il conserve le souvenir de ces cultivateurs, jardiniers et journaliers qui cultivent les terres largement agricoles de ce faubourg qui s'étend du Clain jusqu'au Pontreau, à la Ganterie, à Pimpaneau et bien au-delà de la vallée aux Loups dite aussi vallée du Déluge. Certains possèdent des terres à des encablures de chez eux. Ainsi, les Beaux-Bonnellier, habitants de l'ancienne rue Saint-Saturnin, exploitent une parcelle de terre située aux Sables.

Des boulangers, des cabaretiers, des épicières, des menuisiers, un burrelier, une blanchisseuse, un tailleur, une marchande de fromage, une lingère, une couturière et bien-sûr un employé d'octroi animent le quartier de leurs cris : « Pain chaud, grimolle, tourtisseaux !... Qui veut de bons fromages de chèvres ? ». Ici et là résonnent les coups du marteau, le bruit strident du fer et bien-sûr celui des charrois, charrettes et autres carrioles sans oublier les bêlements des moutons et les meuglements des vaches que les paysans mènent au marché. Plusieurs abreuvoirs sont d'ailleurs mentionnés : celui du Pont-Neuf de 1814 à 1850, celui du Pont-Joubert en 1830 et l'abreuvoir Cornet de 1834 à 1870.

De ce fait, pas un jour sans qu'il se passe quelque chose dans cette rue du Faubourg du Pont-Neuf, porte d'entrée de la ville (le bureau d'octroi se situait à l'angle de la rue du Pont-Neuf et de la route de Gençay), qui ne prend ce nom de rue du Faubourg du Pont-Neuf qu'à l'extrême fin du XIX^e siècle, en 1897. C'est le cas le 9 janvier 1896 sur le coup de six heures trente du soir. Pierre Dyon, charretier de son état, ressent une petite soif. Il entre dans le débit du sieur Detrai, situé à l'entrée de la rue Cornet, laissant ses deux juments devant la porte. Mal lui en prend ! Lorsqu'il ressort, les bêtes se sont sauvées !

Des maisons neuves surgissent sur les terrains vacants ou prennent la place d'anciennes bicoques. En avril 1863, une habitation flambant neuve est à vendre rue du Faubourg du Pont-Neuf en l'étude de maître Julices Maurice, notaire place Saint-Didier ; elle se compose d'un porche pavé avec porte cochère, d'un salon, d'une salle-à-manger, d'une cuisine au rez-de-chaussée, de quatre chambres et d'un grand cabinet au premier étage, de deux greniers au-dessus, d'une cave, d'un cellier, d'un serre-bois d'un grand jardin avec un puits. Pour la repérer, les indications sont les suivantes : d'un côté, elle est touchante à M. Seine, de l'autre M. Chanteau, et à l'arrière M. d'Auzay.

Toutefois, un habitat ancien perdure dans les rues adjacentes comme dans les rues de la Pierre Levée ou Cornet. En raison de la modestie des loyers, il abrite les nombreux ouvriers et journaliers qui peuplent le quartier comme le jeune Louis Chassa, tailleur de pierre.

Au XIX^e siècle, les femmes de notre quartier, comme de nombreuses Poitevines des faubourgs semi-ruraux et des alentours de Poitiers, portent le bonnet poitevin, le caillon, et lors des grandes occasions une coiffe du Poitou, le plus souvent celle de



Femmes de la rue du Petit Tour en habits « de tous les jours »

Collection Nicole Dayrose



Collection Gérard Simmat

M. Penaud, tondeur de chiens en 1913

leur lieu d'origine. Une rue de Poitiers conserve d'ailleurs le souvenir du bonnet de nos ancêtres : la rue des Caillons, de l'autre côté du Clain.

En 1901, le faubourg s'est agrandi et peuplé à mesure. Les gens de métiers se sont multipliés et diversifiés, quelques cols blancs ont rejoint le quartier et des militaires également, notamment des sous-officiers d'artillerie et même l'un des vétérinaires militaires Jean-Baptiste Rivière.

Pierre Chauvineau est alors l'un des boulangers du quartier et son fils Roger, âgé de 12 ans, est porteur de pain. Jean Massé et Paul Puisais exercent le même métier tandis que René Coudreau et Alexis Aimé sont bouchers, le second doit être à la tête d'une boucherie importante car il emploie deux garçons bouchers. Quant à Alfred Marchand, il est épicier. Parmi les marchands, citons encore Jean Brissonnet le marchand de chanvre, Florent Jaudoin le grainetier, Célestin Marchand et François Bouchaud les cocassiers.

Aujourd'hui, le Pont-Neuf s'enorgueillit de compter parmi ses habitants, le tapissier-décorateur Stéphan Hamache. En 1901, les artisans qui fabriquent des objets de la vie courante ou des œuvres d'art sont bien plus nombreux. Le recensement garde la trace du menuisier Georges Magui, des sabotiers Delphin Pelvoisin, Pierre Descamps et Pierre Bellot, du maréchal François Roy, des cordonniers Louis Bernard et Clément Allain, ce dernier ayant pour épouse Marie Bastard, elle-même cordonnière, et le vannier Emile Larochère. On compte aussi un serrurier, un charron, un tailleur de pierre, un ferblantier, un couvreur et un charbonnier.

En 1873, M. Debiard, entrepreneur en déménagement, faubourg Saint-Saturnin, acquiert une machine à vapeur à battre et propose de se rendre au domicile des agriculteurs, se faisant payer à la journée ou au double décalitre.

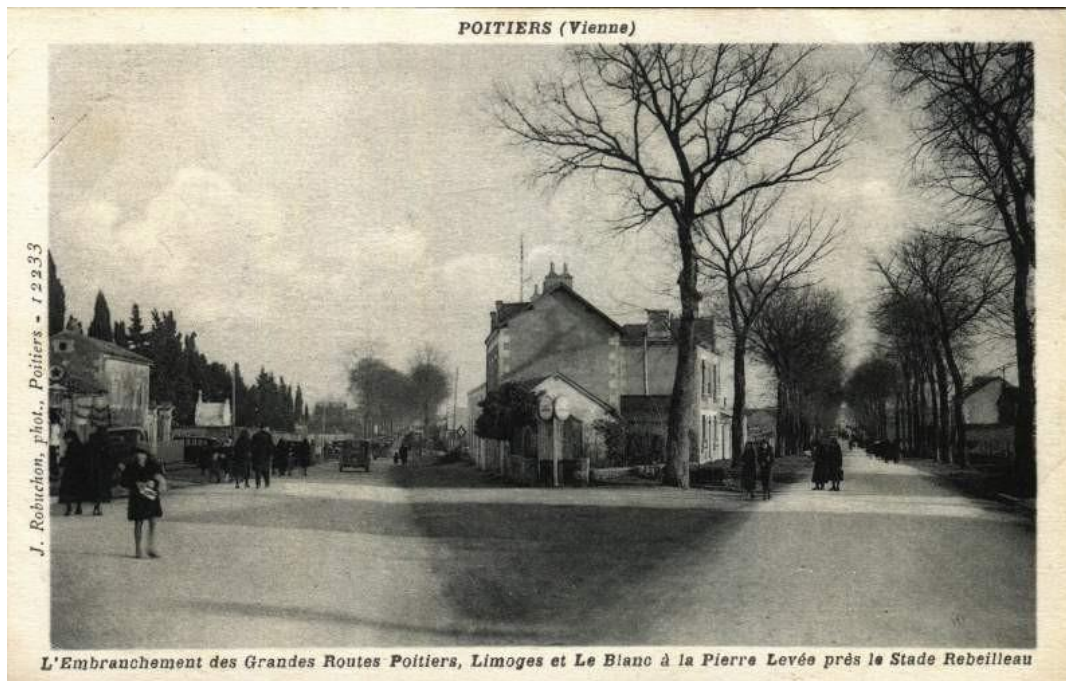
Les femmes commencent à être plus présentes dans le monde du travail. Marceline Dubroca est marchande des quatre saisons, Céline Guion est rempailleuse de chaises, Eugénie Rousseau est bonnetière, Adélaïde Martin, veuve Dabeaud, est débitante, une autre est culottière et, parmi les premières femmes « cols blancs », Marie Aigrain, âgée de 25 ans, est dite « dame employée des Postes et Télégraphe ».

La rue Basse n'est pas en 1901 un simple passage pour gagner son habitation ou pour éviter un bouchon occasionné par un bus, c'est une rue vivante, peuplée elle-aussi de nombreux commerçants et artisans comme la marchande des quatre saisons Arthémise Noël ou le maréchal Alfred Bézard ou encore le marchand de chiffons Auguste Battreau. Mais c'est aussi une rue qui héberge beaucoup d'ouvriers et d'ouvrières qui travaillent en ville comme Alida Braconnier brosière chez Moreau, Marcel Deveau typographe à l'imprimerie de l'Ouest, comme la culottière Angélique Carreau mais aussi des doreuses, une corsetière, un tourneur en cuivre, une relieuse ou une couturière pour homme de chez Cardeau.

Isabelle Soulard



Photo Claudine Géron



Collection Gérard Simmat

LE CIMETIERE DE LA PIERRE-LEVEE

Le cimetière de la Pierre-Levée a été créé en 1828 afin de remplacer celui de l'abbaye de Saint-Cyprien, saturé après un siècle d'existence.

Sa localisation s'inscrit dans la continuité historique puisque le cimetière de la Pierre-Levée est implanté dans le prolongement de la nécropole antique des Dunes située le long de la voie romaine Poitiers-Bourges (actuelle rue de la Pierre Levée).

Largement inspiré du cimetière du Père Lachaise à Paris, il est l'œuvre de l'architecte Vétault et s'organise autour d'une lanterne des morts, élément traditionnel des cimetières poitevins, destiné à guider l'âme des morts dans la nuit de l'éternité.

Cimetière paysagé, le plus élégant de Poitiers, il présente une architecture tombale variée : grandes et riches chapelles familiales, caveaux armoriés, simples pierres tombales et dépouillement du carré militaire.

La sculpture et la statuaire funéraires ne sont pas en reste : stèles, pyramides, croix de bronze des tombes anciennes rivalisent avec des cénotaphes historiés tandis que les couleurs rougeoyantes des sépultures des gens du voyage tranchent sur la sobriété des tombeaux des années soixante et font apparaître encore plus immaculée la blancheur des tombes enfantines.

Père Jérôme de la Roulière et Isabelle Soulard



*A. B. Lavielle
piété*

RENÉ AIGRAIN



SAINT PIERRE



ÉDITIONS SPES - PARIS

LE CHANOINE RENE AIGRAIN

Musicologue, organiste, historien, le chanoine Aigrain fut un savant original dont la personnalité a marqué ceux qui l'ont rencontré. Son intelligence, sa mémoire allaient de pair avec une grande indépendance d'esprit... que ses contemporains n'ont pas toujours appréciée.

Né le 3 mars 1886 à Poitiers dans une famille de condition modeste, il entre au petit séminaire de Montmorillon puis au grand séminaire de Poitiers, avant d'être ordonné prêtre en 1909. L'évêque l'envoie poursuivre ses études à Rome, mais il n'y reste qu'un an, déçu, pour revenir à Poitiers.

Très jeune, R. Aigrain commence alors ses recherches sur l'histoire de l'Eglise et publie dès 1910 une traduction de la *Vie de sainte Radegonde*, reine de France, écrite par Fortunat. Il entre à la Société des Antiquaires de l'Ouest à 25ans et écrit des articles dans leur revue. Son domaine privilégié, le haut Moyen Age, le conduit à revisiter les traditions hagiographiques. Mais il travaille également aussi pour des revues savantes et participe aux travaux du *dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Il rédige l'article sur l'Arabie... où il n'est jamais allé. Le chanoine se passionne pour l'épigraphie mais aussi la littérature contemporaine. Ses rubriques littéraires et musicales, signées de pseudonymes, paraissent régulièrement dans le Journal de l'Ouest : elles font la critique des parutions récentes...

Notre érudit devient professeur d'histoire à l'Université catholique d'Angers et correspond avec de nombreux chercheurs des sociétés savantes nationales. Malgré sa mauvaise vue, il travaille sans cesse, ce qui ne l'empêche pas de recevoir des étudiants à qui il prête des ouvrages. Son bureau, encombré de livres, le cachait presque et toute la maison était transformée en bibliothèque.

Maître de la chapelle à l'église Sainte-Radegonde, il joue de l'orgue et compose également des pièces religieuses. L'association Henri-François Clicquot, fondée à Poitiers en 1949 qui vise à promouvoir l'orgue en France, l'élit comme président.

Toute sa vie, il participe à l'édition critique des inscriptions chrétiennes grecques et latines avec passion et une compétence reconnue. Nommé chanoine honoraire en 1934, il reste un homme modeste. Il reçoit la légion d'honneur en 1948, la médaille des Antiquités Nationales en 1954 et celle de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres en 1956, peu de temps avant sa mort en 1957. Sur le 33 rue Cornet, une plaque fut commémorative fut posée le 19 octobre 2005.

Monique Béraud



Photo Claudine Geron

LA STATUE DE NOTRE-DAME DES DUNES

Depuis plus de cent trente ans, une monumentale statue de la Vierge Marie veille sur la ville de Poitiers, du haut des Dunes.

Cette statue, érigée en 1875 sur une idée de Monseigneur Pie, évêque de Poitiers, s'inscrit dans une époque où le culte catholique connaît une renaissance spectaculaire. C'est en effet l'époque où de nombreuses missions sont organisées, où des croix sont érigées aux carrefours et où Lourdes devient un lieu de pèlerinage très fréquenté.

Par ailleurs, le contexte politique est propice à la création d'œuvres religieuses monumentales, tel le Sacré Cœur de Montmartre à Paris. En effet, la défaite des Français face aux Prussiens en 1870 a laissé des traces, de même que l'épisode de la Commune de Paris et la naissance toute récente de la Troisième République. « Il convient d'expier nos fautes » tonne la hiérarchie catholique de Poitiers.

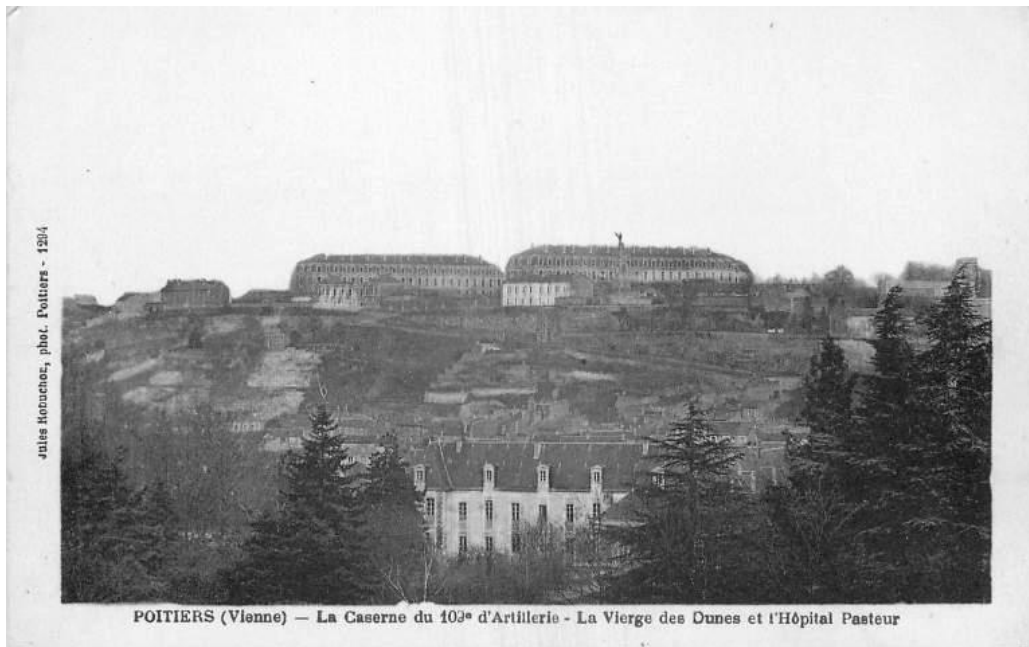
Une association, « l'œuvre Notre-Dame des Dunes », voit le jour en 1872. Composée d'environ trois cents membres, elle participe activement au financement des travaux, dirigé par l'abbé Fossin, prêtre mais également architecte et fondateur du patronage situé au pied de l'esplanade.

La statue de Notre-Dame des Dunes est inaugurée le dimanche 6 août 1876. La Vierge étend le bras en un geste de bénédiction au-dessus de la ville de Poitiers. D'aucuns ont pu dire à l'époque que certes, elle étend le bras, mais principalement en direction de l'hôtel de ville, nouvellement construit et peuplé de républicains et d'anticléricaux !

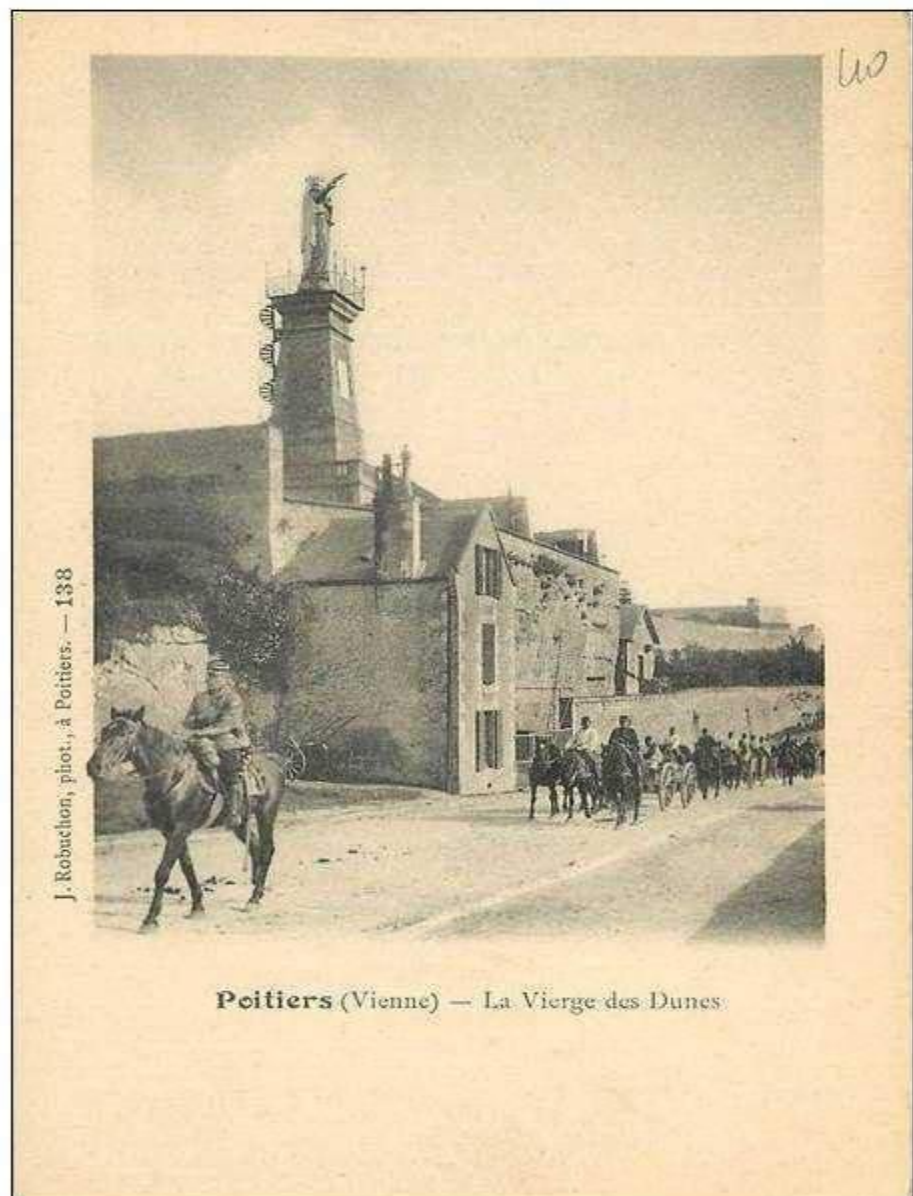
Le climat se dégrade. En 1903, nous sommes au temps des querelles qui précèdent la loi de séparation de l'Eglise et de l'Etat, et pour répondre à la construction de la statue de Notre-Dame des Dunes, les Francs-Maçons de Poitiers font ériger à leur tour, au cœur même de la ville, une statue de la liberté, copie miniature de celle élevée à New York.

De nos jours, outre les nombreux touristes qui s'arrêtent pour l'admirer, la statue de Notre-Dame des Dunes, après avoir servi de cadre à la crèche de Noël de la Légion étrangère, accueille aujourd'hui le pèlerinage des Libanais chaque mois de mai.

Isabelle Soulard



Collection Comité de Quartier



LA CASERNE ABOVILLE

La caserne Aboville, longtemps appelée par les habitants la « caserne des Dunes » et qui porte officiellement le nom militaire de « quartier Aboville » a vu la construction de ses différents bâtiments s'achever en 1878.

Elle accueille dans un premier temps le 33^e régiment d'artillerie, ceci jusqu'en 1913. Concomitamment, le 1^{er} janvier 1911, arrive en ses murs le 49^e régiment d'artillerie, commandé par le colonel Barthal, celui-là même qui a laissé son nom au boulevard qui longe la caserne. Puis, à la faveur de la guerre 1914-1918, le 109^e régiment d'artillerie s'y installe et y demeure jusqu'en 1922.

Enfin, toujours avant la seconde guerre mondiale, la caserne Aboville est choisie pour accueillir l'école d'artillerie. Celle-ci y demeure jusqu'en 1940.

« Je me souviens encore de ces militaires à cheval qui descendaient le boulevard Coligny. Certains venaient d'Afrique du Nord comme on le voit sur des cartes postales anciennes ». Yvette Mazeran

Dans les années 1940-1944, notre caserne connaît ses heures les plus sombres. Les troupes allemandes s'y installent, plongeant le quartier dans l'inquiétude : sentiment d'insécurité permanente selon certains témoignages, peur intense lorsque les riverains voient passer les camions qui, de la caserne, foncent vers la prison de la Pierre Levée, puis vers la butte de Biard, emportant vers la mort les résistants poitevins, terreur au petit matin pour quelques uns dont les proches sont engagés dans la Résistance, lorsque les soldats allemands quittent la caserne pour procéder à des arrestations, crainte d'exactions commises par certains occupants d'Aboville. Enfin, dans la nuit du 1^{er} août 1944, les bombes déferlent sur la caserne.

A la Libération, quelques bâtiments sont reconstruits et, de 1950 à 1967, un air américain se met à souffler sur notre quartier. Les G.I. débarquent, au grand plaisir des enfants du secteur. *« Lorsque nous sortions de l'école Coligny à cinq heures, notre plus grand plaisir était d'aller voir les Américains. Les gars de la Sécurité nous donnaient des chewing-gums et un camarade nommé Moizan demandait si nous pouvions monter dans les voitures. Souvent ils acceptaient et nous faisaient fait un tour en jeep. C'était dans les années 1961-1962 ».* Jean-Marie Dubourg

Enfin, l'état-major et les services de la 42^e division militaire territoriale s'y installent. Et aujourd'hui encore ce sont les bureaux de l'état-major qui donnent vie à la caserne Aboville.

Autrefois, le parc à fourrage, créé en 1878 à l'angle des rues actuelles du Père-de-la-Croix et Saint-Saturnin abritait, comme son nom l'indique, le fourrage pour les chevaux puis, lorsque ceux-ci ont été définitivement réformés, l'annexe des subsistances et, enfin, au moment du passage à l'euro, les stocks de la banque de France particulièrement bien gardés par des militaires armés.

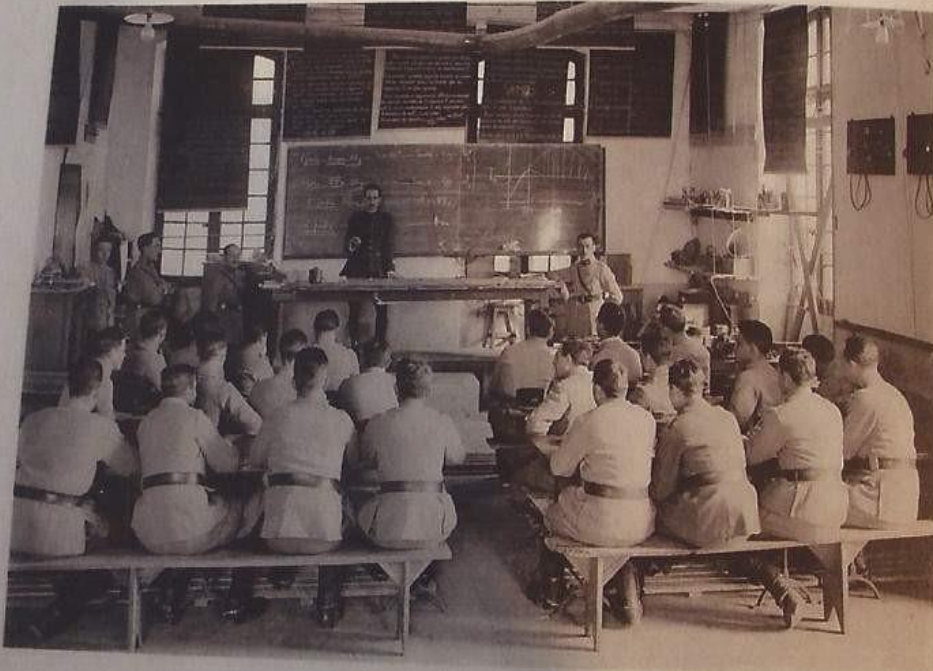
Isabelle Soulard



Une chambre d'Elèves

Collection Isabelle Soulard





TRANSMISSIONS : Salle des Transmissions - Instruction (Elèves-Officiers de Réserve, 21^{me} Brigade)

Collection Isabelle Soulard





Musée de M. Métais, garde-champêtre à la Pierre-Levée

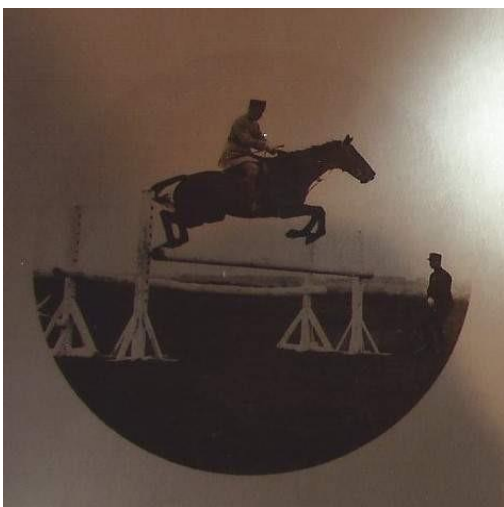
Collection Comité de Quartier



**LE FAUBOURG
DU PONT-NEUF
D'HIER ET
D'AUJOURD'HUI**



Collection Comité de Quartier



Collection Isabelle Soulard

PAGES D'HISTOIRE ET SOUVENIRS D'HABITANTS

Avant la guerre 1939-1945, la ville de Poitiers, moins étendue qu'aujourd'hui, comptait évidemment moins d'habitants. Vers 1950, entre 45000 et 55000 (environ). C'est dire que beaucoup de gens se connaissaient. Il y avait peu de moyens de transports, voitures ou bus. Donc, bien des événements se passaient dans les quartiers ; sports, fêtes, animations étaient à portée des habitants. Beaucoup de déplacements se faisaient à pied ou en vélo et pour aller par exemple du Pont-Neuf à l'avenue de Nantes, c'était une expédition.

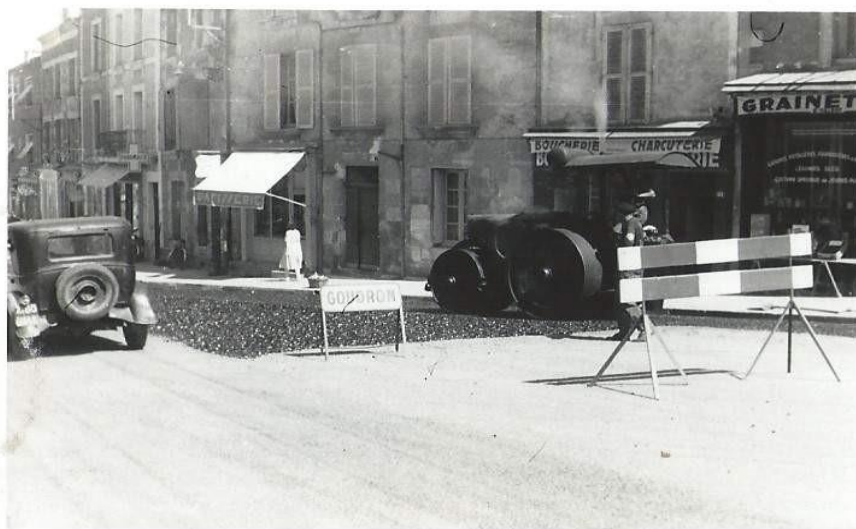
Notre quartier avait, néanmoins, la chance d'être desservi par un tramway dont la ligne allait du cimetière de la Pierre Levée à l'avenue de Bordeaux. Le long de ce trajet qui passait par la Place d'Armes, bien des rues qui débouchaient sur le parcours trouvaient un arrêt : Prison, octroi (actuellement arrêt du « Confort Moderne »), rue Cornet jusqu'à la Place d'Armes etc... De la Place d'Armes partait une autre ligne vers la gare.

Les gens marchaient bien ou utilisaient des vélos pour se rendre à leur travail, au marché ou dans les magasins nombreux remplacés maintenant par les « grandes surfaces ».

Pour moi, j'ai toujours habité ce quartier où je suis née, rue Pasteur au domicile familial, comme c'était alors l'usage, puis route de Gençay où mes parents avaient fait construire une petite maison.

Le présent chapitre comprend des récits de Poitevins ayant vécu, travaillé ou ayant été scolarisés dans ce quartier et concerne une période allant de 1930 à 1970, y compris la période de guerre 1939-1945. Il est bon que la vie quotidienne soit ainsi retracée grâce à la participation de nombreux habitants

Yvette Mazeran



Collection Elodie Renard

Cité Maître



Villa Art déco

Villa avec prénom



photos Isabelle Soulard

UNE URBANISATION GALOPANTE TOUT AU LONG DU XX^e SIECLE

Dès le début du XX^e siècle, notre faubourg semi-rural caractérisé par un habitat groupé rue Cornet, rue de la Pierre Levée et rue du Faubourg du Pont-Neuf, mais très espacé ailleurs, a vu les maisons pousser comme des champignons au gré de l'arrivée des populations rurales de la Vienne, de l'implantation de nouveaux régiments et du développement économique de la ville de Poitiers. Le XX^e siècle est donc caractérisé par la densification de l'habitat, ce qui d'ailleurs engendra la création de notre comité de quartier « Autour du Pont-Neuf » par des habitants inquiets de voir les jardins disparaître et les immeubles se multiplier.

L'urbanisation connaît plusieurs phases.

Tout d'abord, on note la construction de petites maisons et de villas cossues route de Gençay et dans la partie haute du faubourg. Certaines portent des prénoms féminins, « Chez Denise » et « Léone » rue de la Pierre Levée, « Marie-Rose » route de Gençay; d'autres trahissent la joie du propriétaire d'avoir enfin son chez lui, « Mon Eden ». Quelques maisons sont décorées de porcelaine comme ce cottage édifié par une femme d'origine américaine dans les années vingt également route de Gençay. La falaise du boulevard Coligny accueille quant à elle des villas originales, art déco pour certaines.

La rue de Vaudouzil qui s'ouvre à l'urbanisation conserve une maison typique des années trente avec son toit à quatre pans qui a ses jumelles impasse Vaudouzil et du côté de Bellejouanne. Et à l'époque, la route de Limoges ne compte que quatre maisons : celles des cultivateurs Ernest Lafa et Clément Chicard notamment.

Puis, la cité Augustre Maître voit le jour, innovant avec ses maisons jumelles.

En limite nord de notre quartier, sur un des coteaux de la vallée qui longe le boulevard de la Digue, face aux Ateliers Syrinx, s'élève une maison qui a des allures de villa marocaine. Elle a été construite en 1942 par René Latu, un maçon, qui a choisi de construire une maison à toit plat, décorée de croissants, d'étoiles et peinte à l'origine de couleurs ocres. Pourquoi ? Bien malin qui peut le dire. Peut-être parce que, parmi les militaires cantonnés à Aboville, se trouvaient de nombreux marocains. Peut-être aussi, à l'instar du peintre René Berger, s'est-il inspiré des cartes postales que de jeunes appelés envoyaient à leur famille.

Au sortir de la guerre, c'est au tour des Américains d'imprimer leur marque sur l'urbanisation de notre faubourg. Enfin, les interstices se combent peu à peu : maisons des années cinquante et soixante, avec haut pignon et sous-sol, maisons des années soixante-dix et quatre-vingt plus allongées mais toujours sur garage, maisons de plain pied au tournant du siècle et surtout construction d'immeubles de rapport composés majoritairement de T1 et de T2, tandis que les petits immeubles plus anciens se transforment en studios pour les étudiants qui apprécient la proximité du campus.

Isabelle Soulard



Collection Yvette Mazeran

Seuls les petits sont mélangés mais
dès l'école primaire
les filles vont à l'école Cornet
et les garçons à l'école Coligny.

L'ECOLE COLIGNY-CORNET

En décembre 1870, l'abbé Fossin, alors chanoine du chapitre cathédrale de Poitiers, décide de créer un patronage afin d'y accueillir de jeunes apprentis et ouvriers. Pour cela, il achète divers terrains et maisons situés entre la rue Cornet et le plateau des Dunes, plus précisément tout ce qui est disponible entre les actuelles rues Cornet, des Dunes et le Boulevard Coligny.

Et, le 26 mai 1872, a lieu la pose de la première pierre de ce qui va devenir la « Société de Persévérance des jeunes apprentis et ouvriers de la ville de Poitiers », plus communément appelé à l'époque le patronage de l'abbé Fossin.

Les travaux sont achevés en 1874 mais l'inauguration n'a lieu que près de deux ans plus tard en même temps que l'inauguration de la statue des Dunes.

Pendant quatre ans, de 1876 à 1880, le patronage accueille près de cinq cents jeunes. Tout est organisé pour faciliter la vie des apprentis et des jeunes ouvriers. Ils bénéficient d'une salle de sport, d'une salle de jeux, sont nourris, logés, blanchis et peuvent même suivre des conférences grâce à l'inlassable engagement de l'abbé Fossin qui, non seulement, est un organisateur né, mais qui sait comment attirer les donateurs car le patronage fonctionne grâce aux donations.

Malheureusement, celles-ci ne durent qu'un temps et, dès 1880, les dettes s'accumulent. Notre pauvre abbé, aussi brillant soit-il, n'est qu'un piètre gestionnaire et l'évêché de Poitiers, héritier de ses biens dès 1876, décide bientôt de renoncer à soutenir à bout de bras le patronage et démissionne le directeur. Accusé en 1886 par la presse d'avoir laissé un déficit de 400 000 francs, l'abbé Fossin obtient un droit de réponse par lequel il affirme que tout ce qu'il a réalisé sur le coteau des Dunes vaut bien les 400 000 francs, surtout avec la percée du "boulevard qui vient d'être faite". Piètre gestionnaire peut-être mais visionnaire certainement !

Le 28 juin 1888, les bâtiments sont vendus aux enchères. C'est la ville de Poitiers qui se porte acquéreuse. La municipalité conduite par Isidore Denizot a une idée : transformer le patronage en une école publique.

C'est ainsi qu'à la rentrée suivante, le 1er octobre 1888, une école de filles comptant cinq classes, ouvre rue Cornet. Il convient ici de préciser que la mixité n'est pas encore de rigueur. Filles et garçons ne peuvent se côtoyer sur les bancs de l'école. L'établissement réservé aux filles prend donc le nom d'école Cornet.

Après quelques travaux, l'école des garçons peut enfin ouvrir. Elle s'appellera l'école Coligny et comprend également cinq classes.

Au fil des ans, de multiples travaux vont avoir lieu, à commencer par la réfection du mur dès 1915.

Ce n'est qu'au cours des années soixante-dix que filles et garçons seront réunis dans un même établissement scolaire : l'école Coligny-Cornet.

Isabelle Soulard



Collection Yvette Mazeran

Qui retrouvera notre présidente d'honneur
Yvette Mazeran sur cette photo ?



TEMOIGNAGES : SOUVENIRS D'ECOLE

Les enfants allaient à l'école primaire, Cornet pour les filles, Coligny pour les garçons. Pour se rendre à l'école, pas question de prendre la voiture, il n'y en avait pas ! Les enfants se rejoignaient au fur et à mesure depuis le Petit Saint-Benoît. Parmi eux, il y avait une fille Buscat, puis les Suant, les Lacoux, enfin les Mazeran. Si bien qu'au bout de la route de Gençay une dizaine de gamins se trouvaient réunis. Là, il y avait la balance sur le sol sur laquelle les enfants ne sont jamais passés sans la faire marcher. C'était un jeu.

Par contre, un terrible accident s'est produit un soir. Un enfant, un petit Cimetière, a traversé la rue du Pont-Neuf sans regarder. Il y avait très peu de voitures à cette époque. La voiture l'a renversé et il n'a pas survécu.

Yvette Mazeran

Jeune, j'étais avec mes parents, mon frère et mes sœurs, 11 chemin de la Ganterie. On allait à l'école primaire rue Cornet ; l'école maternelle était en bas. La primaire, au-dessus. On montait les escaliers de l'extérieur et on arrivait dans la cour des grands. Je me souviens, ma maîtresse s'appelait mademoiselle Séziot.

En face de l'école, il y avait la boulangerie Méclerc qui sentait bon le pain frais ! A l'angle de la rue Cornet et du Pont-Neuf se trouvait la petite épicerie de madame Mir.

Christiane Cailleau

Je suis allée à l'école Cornet où il n'y avait que des filles.

Françoise Duez

Oui effectivement, les filles n'étaient pas mélangées avec les garçons. Moi, je suis allée à l'école Cornet puis à Sainte-Radegonde.

Marie-Louise Vandenbergue-Roy

Et moi, complète son mari, j'ai fait HEC, les Hautes Etudes de Coligny

Jean Roy

Et l'école, c'était cadré : le matin le maître inscrivait au tableau la pensée du jour, une vraie leçon de morale et on avait un livre qui nous apprenait l'instruction civique.

Jack Henry





Collection Michel Touchard

Qui retrouvera le Docteur Touchard sur la photo ?

TEMOIGNAGES : DE L'ECOLE COLIGNY AU CONSEIL GENERAL, SOUVENIRS du Dr MICHEL TOUCHARD

« Je suis né dans le quartier en 1943, dans une petite maison accolée à l'école primaire de garçons au 8 boulevard Coligny.

J'étais le 1er enfant de Georgette « femme au foyer » et de Désiré, employé de la Société des Chemins de Fer. Il avait commencé comme chauffeur sur les machines à vapeur – Travail harassant qui consistait à remplir à la pelle à charbon le foyer de la locomotive – A la maison, il ne fallait surtout pas faire de bruit pour laisser le père se reposer.

Un an après, naissait mon frère Gérard, mon presque jumeau avec qui j'allais passer toutes mes années d'enfance. Juste après la guerre, la nourriture se faisait encore rare. Notre père avait loué un petit jardin, presque en face de notre maison, sur le boulevard Coligny.

Vers 5 ans, j'ai fait quelques apparitions à l'école maternelle de la rue Cornet. En bas des « petits escaliers » (par comparaison aux « grands escaliers » des Dunes), je retrouvais mon camarade Roger et sa grande sœur Danielle qui nous convoyait jusqu'à la porte de l'école.

Puis ce fut la grande rentrée à l'école primaire de Coligny (je n'avais pas loin à aller!). Dans la « petite cour » la première maîtresse d'école était madame Flaud (orthographe incertaine), l'épouse du directeur, femme très gentille avec une voix très douce. La salle de classe était sobre, claire avec un tableau noir, une grande carte de géographie accrochée au mur et un poêle à bois dans le coin près de la maîtresse. Apparaissent alors les premières difficultés pour maîtriser l'écriture avec pleins et déliés à l'aide d'une plume Sergent Major ! Un an plus tard, on passait dans la « grande cour » avec madame Charles puis messieurs Marsaudon, Allard et Ribrac qui fut pour moi le dernier maître avant l'entrée en 6e. A la récré, ponctuée par une cloche, on s'empressait de jouer aux billes, aux 4 coins ou aux gendarmes et aux voleurs.

Je suis revenu à l'école Coligny pour passer mon Certificat d'Etudes Primaires ; le maître m'a alors demandé de chanter la Marseillaise. Je chante tellement faux que les murs s'en souviennent encore.

A cette époque, nous allions acheter à manger avec notre mère à l'épicerie de M. Mir (réfugié Espagnol installé au coin de la rue Cornet et de la rue du Faubourg du Pont-Neuf), le pain chez M. Moinard (boulangier enrobé et toujours plaisant) et la viande parfois à la boucherie chevaline (c'était moins cher) même si l'autre boucher me paraissait « plus gentil ».

En remontant le Pont-Neuf, un petit bonjour à la pharmacienne Mme Zikoff toujours impeccablement peignée et chez qui nous étions intrigués par le bocal de sangsues qui trônait sur son comptoir. Le voyage se terminait par le bidon de lait chez la marchande de lait, une maîtresse femme pleine d'énergie. Le plus pénible était le rendez-vous chez le coiffeur, rue Cornet, en bas des « petits escaliers », où l'attente était interminable pendant qu'il écoutait les résultats des courses de chevaux sur son vieil appareil radio.



Collection Yvette Mazeran

Filles et garçons sont séparés.
Ici les filles portent le bonnet ou des coiffes poitevines,
probablement celles de leurs grands-mères

Heureusement, nous étions en bonne santé et le docteur Etienne se déplaçait rarement pour nous consulter. Mais comment oublier la coqueluche traitée par un sirop fabriqué maison et qui comme goût n'avait rien à envier à la cuillère d'huile de foie de morue absorbée tous les matins pour lutter contre le rachitisme.

A Noël, nous avons chacun une grosse et belle orange et des petits jouets en bois fabriqués par notre père (et qui sont toujours au grenier).

L'arrivée des Américains dans les années 50 à la caserne des Dunes attisait bien-sûr notre curiosité et l'interdiction par les parents de quémander des chewing-gums était parfois difficile à respecter.

A 8 ans, nous déménageons pour aller habiter au 31 boulevard Aboville (devenu depuis 23 boulevard de la Digue). Grande maison, grand jardin, une autre vie commençait. Le père était devenu conducteur électricien, après des études au sein de la SNCF, et ses journées étaient rythmées par un cheminot, « la navette », qui sonnait à la porte pour lui apporter ses horaires de travail. Ce fut l'époque des années de collège Moderne et Technique (actuellement, Espace Mendès France) où nous étions demi-pensionnaires pour nous éviter de monter trop souvent les 217 marches des escaliers des Dunes. Puis le bac « Maths élem » au lycée Henri IV avant d'intégrer l'école de Médecine de Poitiers (qui deviendra faculté en 1968) toujours en compagnie de Roger, le copain de l'école maternelle.

En 1966, mariage avec Viviane, professeur de mathématiques (décédée d'un cancer en 1998) et naissance de nos deux filles Fabienne et Séverine dans notre petit appartement de la Côte de Montbernage.

Après 18 mois de service militaire dont 12 comme médecin dans la marine, je m'installe médecin généraliste à la Gibauderie en 1971. Militant de « Médecin du Monde », j'essaye d'apporter une aide aux plus démunis en France et à travers le monde.

Avec quelques amis, nous créons à Poitiers le centre médical Georges Charbonnier ouvert à tous les « sans droits ».

Plus tard, la création d'une association et d'un cabinet médical pluridisciplinaire me donne plus de temps libre et en 1995 j'accepte la proposition d'un ami, le maire Jacques Santrot, de me présenter sur sa liste et de participer à son équipe municipale comme adjoint aux relations publiques et internationales. Je vécus alors 13 années d'un mandat passionnant au sein d'une équipe municipale sympathique et enthousiaste.

J'ai ensuite quitté la mairie pour me présenter aux élections départementales où j'ai été élu Conseiller Général en mars 2008 puis Conseiller Départemental en 2015 dans un canton (Pont-Neuf, La Gibauderie, Montbernage) que je connais bien... »

Michel Touchard

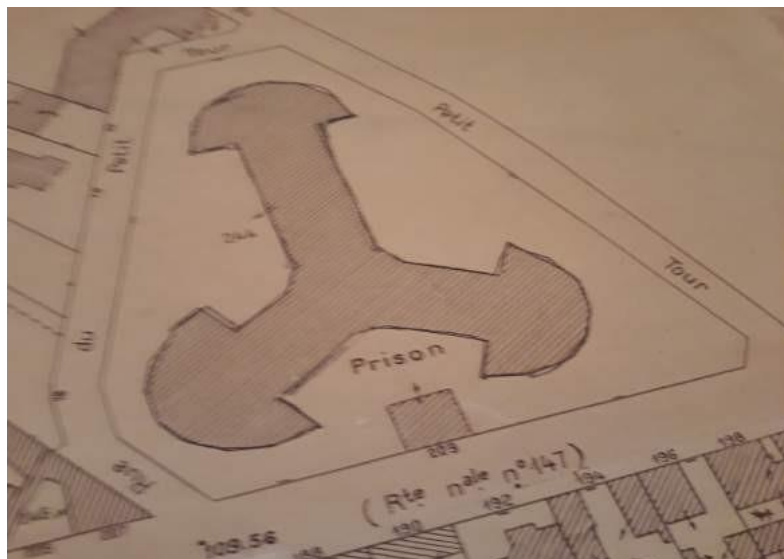


Photo Nicole Bahuau et Collection Comité de Quartier

LA PRISON DE LA PIERRE-LEVEE

La première pierre de la prison de la Pierre-Levée a été posée en 1896, elle est entrée en fonction en 1906. Entourée de hauts murs – elle occupe une surface de 4280 m² – ses bâtiments forment un Y de deux étages comportant en son centre une rotonde. Destinée à accueillir les prisonniers de droit commun, elle remplit cet office jusqu'à la Seconde Guerre mondiale.

Dès l'été 1940, à ces prisonniers s'ajoutent désormais les personnes arrêtées par les Allemands puis condamnés par le tribunal pour avoir franchi illégalement la ligne de démarcation, transporter des armes ou des messages et fait acte de résistance.

Puis, à partir du 10 septembre 1942, ce sont principalement des résistants qui y sont incarcérés et torturés.

A l'issue de la guerre, le 25 octobre 1944, une fosse est fouillée dans le cimetière de la Pierre-Levée ; 16 corps de Résistants y sont découverts, décédés sous les tortures infligées par la Gestapo. 4 ne seront pas identifiés. Les 12 résistants retrouvés étaient René Baillargeon, Ezilda Barreau, Marcel Bourumeau, Marcel Chassagne, Hubert Delavault, Maurice Girard, Alphonse Guignet, Clovis Hérault, Robert Lesourd, Pierre Madelrieu, Octave Renaud, Camille Thébault.

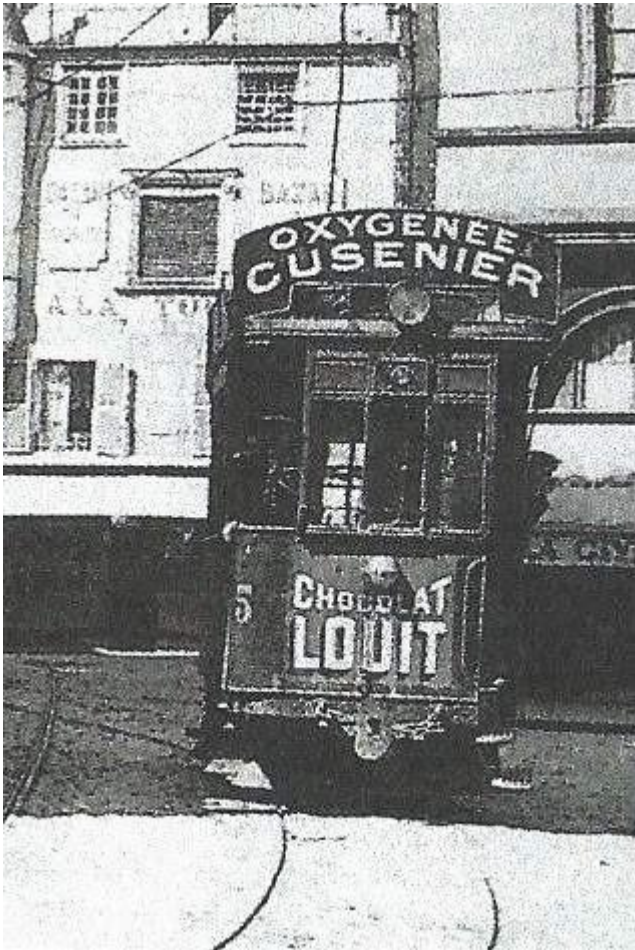
Une stèle sculptée en leur mémoire par Jean Goupy, lui-même résistant, leur rend hommage.

Pour ceux qui survivent, la prison de la Pierre-Levée est l'antichambre des camps de la mort ou la dernière demeure de ceux qui vont être fusillés sur la butte de Biard.

Au terme de plus d'un siècle d'existence, la prison est vétuste et surpeuplée. C'est pourquoi, à l'aube du XXI^e siècle, le transfèrement des 115 derniers prisonniers a lieu vers le nouveau Centre Pénitentiaire qui a ouvert ses portes à Vivonne au sud de Poitiers le 11 octobre 2009.

Aujourd'hui, l'ancienne prison abrite un QSL ou quartier de semi-liberté et le SPIP, service pénitentiaire d'insertion et de probation.

Isabelle Soulard



Collection Isabelle Soulard

LE TRAMWAY DANS LE PONT-NEUF

Quand ma famille est arrivée à Poitiers, en janvier 1944, le tramway existait depuis la fin du siècle précédent ; le matériel n'était donc pas flambant neuf.

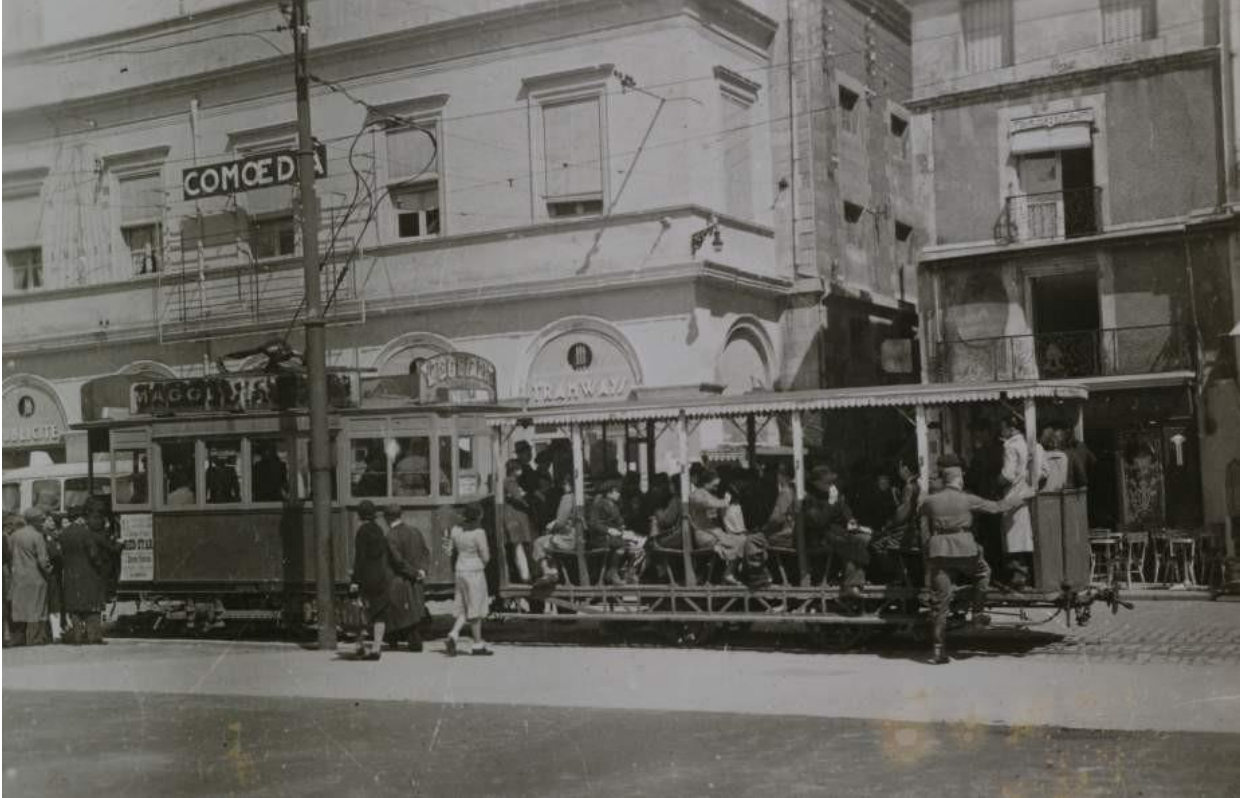
Les motrices portaient un numéro à plusieurs chiffres, ce qui pouvait donner à penser que le parc des véhicules était considérable ; en fait, leur nombre s'élevait à dix ou quinze et les habitués du parcours les avaient vite repérées, car il n'y en avait pas deux semblables ! A croire qu'elles avaient été rachetées à différentes villes cherchant à s'en débarrasser.

Les remorques étaient variées elles aussi dans leur genre : certaines étaient assorties à la motrice, d'autres pas ; les plus originales étaient les « baladeuses » qui ne comportaient ni cloison ni paroi extérieure et dans lesquelles on se pelait de froid en hiver. Elles étaient par contre très appréciées aux beaux jours ; elles provenaient probablement de quelque station balnéaire. De chaque côté de la voiture, courait un marchepied sur lequel le receveur se déplaçait pour aller d'une rangée de bancs à l'autre ; quand le nombre de voyageurs était trop important pour lui permettre d'accéder au niveau du plancher il abandonnait l'idée de poinçonner les tickets... et l'on voyageait gratis. C'est dans l'une de ces remorques que j'ai failli avoir les deux jambes coupées, la fois où un camion ayant bloqué la voie, le tram ne s'est arrêté qu'après le choc !

Il existait un arrêt en bas de la rue Jean Jaurès, au « petit Blossac » ; mais quelquefois, le tram ne s'immobilisait qu'une fois arrivé sur le pont, les freins n'ayant pas bien fonctionné !

Un dimanche matin – ce devait être le 14 juillet 1946 – nous marchions, le papa et ses trois fils, en direction de la place d'Armes où devait avoir lieu une cérémonie pour la Fête Nationale (après la guerre, on avait la fibre patriotique). Une fois au Pont-Neuf, nous vîmes arriver, descendant vivement la rue Jean Jaurès, un tramway qui semblait entraîné par la pente, alors que plus bas, un cheval tirant une charrette éprouvait quelques difficultés à progresser sur les pavés dans la montée au beau milieu des rails ; à la dernière seconde la pauvre bête, dirigée par son maître, réussit à se mettre un peu à côté, mais le choc était inévitable : la charrette fut mise à mal et le cheval s'affala sur les pavés.

Tout le long de la ligne, la voie était unique mais à double sens, exception faite de quelques zones de croisement. Entre la place d'Armes et la Pierre-Levée, il n'y en avait que deux, l'une au niveau du baptistère Saint-Jean, l'autre dans la montée du Faubourg du Pont-Neuf. Lorsqu'on atteignait l'une de ces zones, si le tram en sens contraire n'était pas arrivé il fallait alors l'attendre, ce qui pouvait demander un temps parfois désespérément long ; dans ce cas, le conducteur se plongeait dans la lecture de son journal, et les voyageurs, les uns après les autres, finissaient par quitter la place et continuaient le trajet à pied.



Collection Gérard Simmat

Le tramway et sa « baladeuse » sous l'Occupation

Le passage dans le quartier commerçant du Faubourg du Pont-Neuf était assez pittoresque. Lorsque le tram arrivait à l'arrêt de la rue Cornet, la voiture se vidait brusquement d'une bonne quinzaine de voyageurs qui se précipitaient vers la boulangerie située un peu plus haut. Le tram repartait alors tout doucement vers l'arrêt de « la Croix », à moins de 100 mètres, et là, le wattman – c'est ainsi qu'on appelait le conducteur – attendait patiemment que tout le monde soit remonté, avant de lâcher la bête... ce qui est beaucoup dire car, dans la montée, l'excès de vitesse n'était pas à craindre.

Cette boulangerie ne devait son succès qu'à son emplacement privilégié sur la ligne du tram, car par ailleurs, l'habitude qu'avait prise le patron d'aller rincer dans le caniveau, non exempt d'eaux usées, la serpillière avec laquelle il nettoyait son four, n'était pas faite pour attirer la clientèle !

Nous descendions à l'arrêt... de la maison d'arrêt ! Mais il fallait, auparavant, tirer la sonnette car c'était un arrêt facultatif. Si nous avions oublié de la faire, nous devions aller jusqu'au terminus ou bien descendre en marche à partir du marchepied en se penchant très en arrière avant de sauter ; c'était un jeu plutôt dangereux mais nous ne le pratiquions que lorsque le conducteur était un père tranquille ou si la machine, un peu poussive, n'avait pas encore retrouvé sa vitesse de croisière après la grande montée.

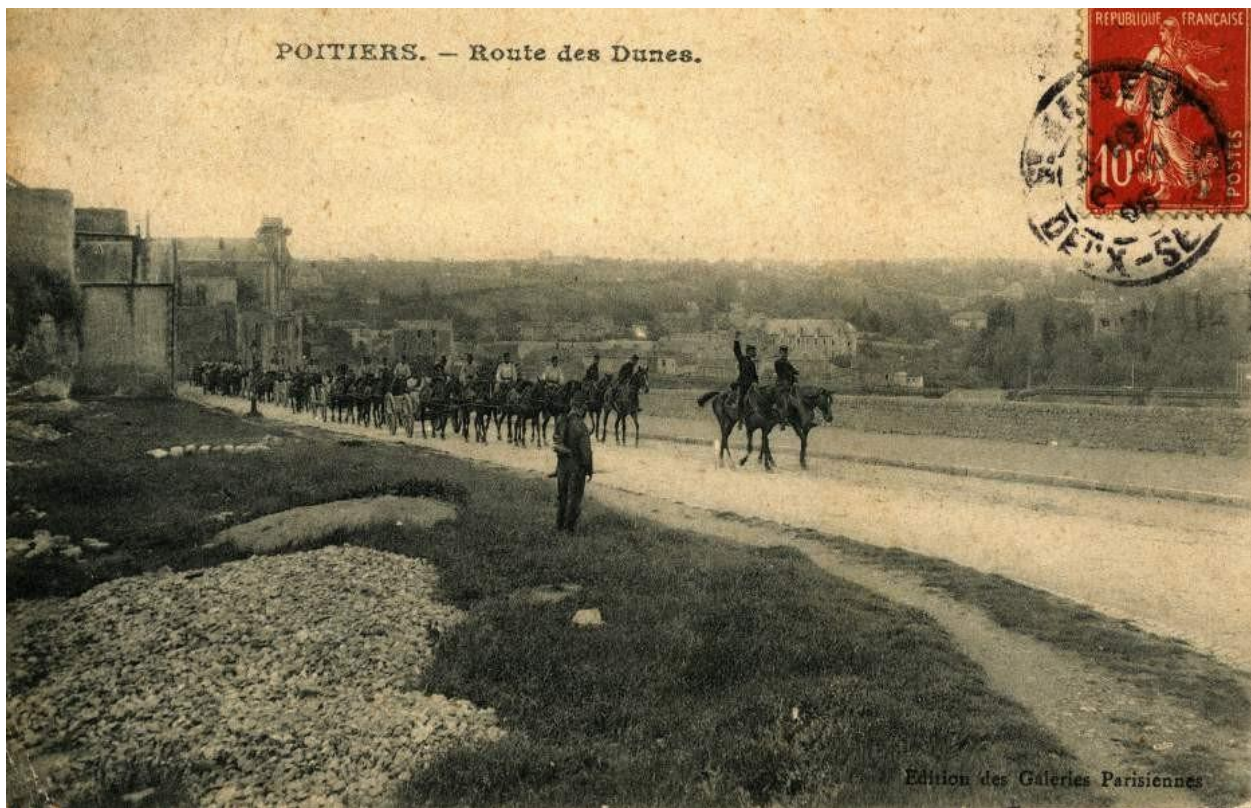
Au terminus, le wattman devait changer l'orientation du « trolley », c'est-à-dire la perche en contact avec le câble d'alimentation électrique, pour permettre à la motrice de repartir dans l'autre sens et pour cela, il tirait de toutes ses forces sur une corde, faisant ainsi remonter le câble, jusqu'à ce que la perche retombe brutalement de l'autre côté. Bien sûr, il arrivait quelquefois que cette manœuvre peu délicate occasionne la rupture du trolley ; le véhicule était alors immobilisé, et tout le réseau se trouvait paralysé, chaque tramway en service attendant dans une zone de croisement le tramway prévu dans l'autre sens.

Et comme il n'y avait à l'époque, ni cabine téléphonique ni téléphone mobile, la situation pouvait rester bloquée quelques longues heures.

Les habitués de la ligne, employés et passagers, constituaient un véritable microcosme où tout le monde finissait par se connaître. On savait que tel conducteur était grognon que tel autre était volontiers bavard ; on plaisantait entre clients ou avec les receveurs les plus aimables ; l'un d'eux, qu'on appelait Monsieur Pierre, passait le plus clair de son temps le nez plongé dans une petite bible ; il ne devait pas faire entrer beaucoup d'argent dans la caisse de la compagnie des transports Pictaves.

Le tramway de Poitiers a pris sa retraite en 1947. Le trolleybus lui a succédé pour une quinzaine d'années, laissant ensuite la place au bus.

M. Chagne



Collection Gérard Simmat



Photo Isabelle Soulard

La plus ancienne pompe incendie à bras conservée à Poitiers

TEMOIGNAGES : A PIED, A CHEVAL, EN TRAMWAY

Avant-guerre, il y avait très peu de voitures dans le faubourg du Pont-Neuf. D'abord, parce que très peu d'habitants en possédaient. Et puis, parce que ça ne circulait pas beaucoup : peut-être dix à vingt voitures par jour dans la rue du Faubourg du Pont-Neuf. Il faut dire qu'à l'époque beaucoup d'autos descendaient par Montbernage. Néanmoins, il y avait quelques rares camions : les camions Bachelier, quelques Saviem.

Jean-Marie Dubourg, Dominique Lacoux, Marie-Lou Roy

Par contre, les chevaux étaient nombreux à emprunter la rue du Pont-Neuf. D'abord, il y avait les chevaux des militaires qui descendaient ou remontaient le boulevard Coligny. C'était une vraie joie de les voir passer quand on était gamin. Il y en avait beaucoup. Ils passaient le pont, s'en allaient vers la Chauvinerie ou au contraire partaient vers la route de Limoges. D'autres faisaient des exercices sur l'esplanade des Dunes. Et pour les nourrir, le fourrage était entreposé dans des bâtiments au Parc à Fourrage, entre la rue du Père de la Croix et la rue de la Pierre Levée. Mon père, le capitaine Soulard, avait un cheval qu'il avait baptisé Socrate.

Michel Soulard

A l'époque, des commerçants avaient aussi des chevaux. Le sculpteur Soyer faisait monter son marbre dans une carriole tirée par un cheval. Beaucoup de chevaux venaient de Saint-Eloi où il devait y avoir un élevage ou une ferme pour eux. Et il y avait un maréchal-ferrant à Montbernage. Et un charron là où se trouve aujourd'hui Fortin le fleuriste. Du coup, les pères de Jack et de Marie-Thérèse ramassaient le crottin qui s'accumulait sur la rue et s'en servaient pour leur jardin.

Marie-Thérèse Fleury, Jacques Laurin

Par contre, pour aller à l'école, c'était à pied. Même pour aller à la Providence en centre-ville, je marchais et, comme mon père avait un jardin vers l'avenue de Nantes, c'était pareil pour aller ramasser les haricots verts, on marchait.

Le jeudi après-midi, il n'y avait pas classe et avec la paroisse Saint-Paul, nous allions jusqu'à Fontarnault à pied. Et ça c'était dans les années soixante.

Marie-Thérèse Fleury

Les plus jeunes n'ont pas connu le tramway, rappelle Jacques Laurin aux anciens présents chez les sœurs Jolly, en ce jour d'interview. Par moment, il ralentissait et comme il était ouvert sur l'arrière, on montait en marche. Le jour des rameaux, même la remorque était pleine et le tram était complet jusqu'au cimetière. Parfois, le froid était tel que le tramway ne pouvait circuler. Ce fut le cas au cours de l'hiver 1939-1940. Impossible de rentrer à la maison pour le petit Jacques. Son père lui offrit le restaurant. Un souvenir gravé à jamais : c'était son premier restaurant.

Après est venu le trolley. En 1943, la première ligne a relié la gare à la Place d'Armes puis en 1948 une seconde ligne a été ouverte entre la Pierre Levée et les Trois Bourdons. Il a cessé de fonctionner en 1948. On voit encore les supports des caténaires dans la rue du Pont-Neuf. Il y avait un arrêt devant le garage Fombeure, près de chez Gaufreteau. Et en hiver, quand la rue était glissante, on mettait de la cendre sous les roues. Pour nous remercier, le directeur des trolleys venait nous saluer.

Jacques Laurin



Collection Laurent dit Loupinge Allinge

Tickets de tramway

TEMOIGNAGES : LE TRAMWAY VU PAR YVETTE MAZERAN

Dans un bruit de ferraille énorme le tramway dévalait le faubourg vers le Pont-Neuf et grimpait dans l'autre sens de toute la force de sa motrice.

Pendant une période, un conducteur avec sa casquette et sa veste de cuir s'activait au volant de son tramway. Cet homme, à cause de sa silhouette et de sa pipe, avait une allure particulière qui évoquait « Popeye ». C'est d'ailleurs ainsi que quelques jeunes du quartier l'avait surnommé.

« Popeye » était sympathique et plaisantait avec les voyageurs. Ce n'était pas interdit de parler au conducteur à cette époque.

Un jour, deux jeunes du quartier, mon frère et un copain, devaient se rendre à la gare pour participer à un match de rugby dans un département voisin.

A l'arrêt de l'octroi, devenu arrêt « Confort Moderne », le tramway démarrait. Ils grimpèrent en vitesse. « Popeye » conduisait. Ils étaient en retard et inquiets à l'idée de rater le train et de ne pouvoir rejoindre l'équipe.

Ils expliquèrent la situation au dit « Popeye ». Celui-ci, très compréhensif, se lança « à fond la caisse », s'arrêtant à peine aux stations, actionnant la sonnette à tour de bras, les conduisant Place d'Armes dans un bruit assourdissant et dans un temps record.

Mon frère et son copain purent arriver à temps à la gare et participer à leur match.

Depuis cet exploit, ils ont toujours gardé une grande considération pour « Popeye », devenu leur copain.

Yvette Mazeran

Marie-Jo Tartarin et sa fameuse veste en peaux de lapins



Collection Marie-Jo Tartarin



Collection Comité de Quartier

TEMOIGNAGES : UN FAUBOURG TRES PASSANT

Dans le faubourg du Pont-Neuf, beaucoup de jeunes se retrouvaient pour prendre le tramway avec sa « baladeuse » pour aller au travail. Parfois, on arrivait à l'arrêt de l'octroi (devant le lavoir) et le tram nous démarrait sous le nez. Comme on était jeunes on courait derrière et il y avait toujours des copains ou copines pour nous attraper et nous faire monter en voltige avant l'arrêt du « croisement » devant la rue de la Chatonnerie. C'était beaucoup de fous rires !

A cette époque, guerre et après-guerre, tout le monde prenait le tramway, marchait à pied ou se déplaçait en vélo.

Le lundi de Pâques, un nombre important de Poitevins, à pied évidemment, grimpaient le faubourg du Pont-Neuf pour aller à Saint-Benoît, manger la salade aux œufs durs une tradition et après la guerre, pour les plus jeunes pour faire la fête et danser. De la route de Nouaillé ou de Gençay, on allait danser au fleuve Léthé, avenue de la Libération, cela faisait pas mal de kilomètres.

Au travail pendant toutes ces périodes, on avait deux heures pour déjeuner et on rentrait manger chez soi.

Quand on ratait un tramway, on faisait le chemin à pied en faisant une petite halte en bas de la rue de la Pierre-Levée chez le pâtissier qui faisait de très bons gâteaux. Cela nous donnait des jambes pour monter la côte après avoir dégusté un ou deux éclairs au chocolat. Heureux temps...

Cela, c'était après la guerre, car, pendant, ce n'était pas du tout la même chose. Il y avait pénurie pour tout et il fallait être ingénieux. Pour moi, pour braver le froid, on avait fait confectionner une veste de fourrure blanche qui fit bien des envieuses, grâce aux lapins élevés en grand nombre.

Les peaux étaient collectées par un marchand de peaux de lapins qui passait dans les rues de temps en temps. En l'attendant, on gardait ces peaux retournées avec de la paille dedans pour les conserver. Pendant cette période, beaucoup de gens, qui avaient un jardin, ont élevé poules, lapins et autres animaux, pour nourrir leurs familles, en raison des restrictions

Marie-Jo Tartarin

Car des Rapides du Poitou



Collection Françoise Berté



Collection Gérard Simmat

LES RAPIDES DU POITOU

Mon rapprochement avec le « Pont-Neuf » est dû à la photo « Bourreterre entrepôt de vin » que j'avais apportée et laissée lors d'une rencontre avec quelques personnes réunies dans la salle de votre Comité. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle je viens d'être contactée afin de vous apporter quelques souvenirs de ces lieux du Pont-Neuf et je vous en remercie.

C'est en 1933 que monsieur Gaston Morin, garagiste en centre-ville, a créé la Société des « Rapides du Poitou » pour le transport des voyageurs en autocars. 42 cars assuraient les lignes régulières dans cinq départements reliant toutes les préfectures et sous-préfectures de la Vienne, des Deux-Sèvres, Charente, Haute-Vienne et du Centre, trois fois par jour, y compris les dimanches et fêtes !!! Dans ces années trente, peu de circulation automobile et les cars étaient les bienvenus.

Les Rapides du Poitou se situaient au 132 faubourg du Pont-Neuf. Edith Parnaudeau, excellente secrétaire des Rapides du Poitou qui habitait rue Cornet, n'hésitait pas à se rendre à pied, matin, midi et soir au 132, retournant déjeuner chez elle. Le Pont- Neuf, elle le connaissait.

Cette adresse était également celle de l'ébénisterie Poinaud qui se situait sur la gauche de l'allée des cars. Restant sur la rue, à droite de cette entrée se trouvait une petite épicerie, un peu plus loin un magasin de cycles et d'armes tenu par monsieur Gatelier, armurier.

Restant toujours de ce côté, nous trouvions à nos pieds la « bascule » devant le jardinet de la maison devenue la MAAF de nos jours (Quel enfant n'a pas essayé de la remuer en passant dessus ?). Cette bascule a disparu en même temps que l'octroi, situé de l'autre côté, au pied du lavoir. L'octroi était un petit bâtiment blanc que j'ai vu construire dans ma jeunesse ; à sa place, il y a eu la station de tramway et de nos jours l'abri bus. Le lavoir... entendre les lavandières et leurs battoirs, c'était plutôt folklorique !!!

Une minute pour ne pas oublier qu'au n°7 route de Nouaillé était l'adresse de la maison Charpentier dont la fromagerie s'étendait vers le Pont-Neuf ; c'est la petite-fille de madame Charpentier, Madeleine Ursault, qui entreprend de réaliser le plan de la future église Saint-Paul qui sera construite sur les anciens lieux de la fromagerie.

Si je garde bien des souvenirs du « Pont-Neuf », c'est que mes parents possédant une maison de campagne sur la commune de Saint-Benoît, enfants nous allions à vélo faire quelques courses dans le Pont-Neuf durant les vacances d'été. Bien souvent maman nous emmenait en promenade le jeudi prenant le tramway jusqu'à la route de Gençay et à pied le plus souvent.



La route de Gençay, plus un chemin qu'une avenue.
Quelques maisons isolées, des champs...
Pas de trottoirs, des arbres...



Gaston Morin, directeur,
devant un des cars Citroën
des Rapides du Poitou

Durant ces « grandes vacances » j'avais plaisir à monter dans le char à bancs avec la fermière qui tous les matins partait livrer le lait de vache et les fromages de chèvre dans le Pont-Neuf où elle s'arrêtait à la pharmacie Zikof.

Avec ma mère nous descendions aussi à vélo depuis la route de Gençay vers le centre-ville. Malgré toutes les « attentions » aux rails du tramway, maman s'engage fort mal à l'aiguillage de « la Croix » – en fait cet aiguillage se trouvait à l'époque à la hauteur actuelle du magasin Hamache – et part sur la gauche pour « atterrir » dans le croque-mort qui précédait un enterrement montant vers le cimetière. Le fou rire a été plus rapide que l'émotion, l'accident se terminant sans trop de mal et le croque-mort gardant son sérieux...

Lorsque nous revenions de la campagne les soirs d'été, le faubourg du Pont-Neuf était attractif car la TV n'existait pas à cette époque des années trente, les habitants des lieux étaient tous assis sur les trottoirs bavardant entre voisins. Désormais c'est un passage de l'histoire... que nos jeunes ne comprennent pas.

Dans les années 42-43, qui se souvient du passage de Notre-Dame de Boulogne ? Nous étions allées au devant du cortège, route de Limoges. Ensuite, elle a poursuivi sa route dans toute la France.

Pour terminer ce récit en beauté, il me restera toujours un très émouvant et heureux souvenir du Pont-Neuf : le jour de la Libération de Poitiers.

Je descendais à vélo le Pont-Neuf (oubliant les rails) admirant avec une telle émotion tous les drapeaux tricolores sortant de toutes les fenêtres. Ce décor (tant attendu) rendait le Pont-Neuf plus ensoleillé et surtout joyeux.

Le Pont-Neuf c'est aussi cela !

Françoise Berté



Collection Nicole Dayrose

Un tracteur et sa charrette de foin devant la prison de la Pierre Levée,
une réalité d'antan que nous avons peine à imaginer aujourd'hui !



Collection Elodie Renard

TEMOIGNAGES : LA RUE DU PONT-NEUF AVANT-GUERRE

Le haut de la rue du Pont-Neuf

Le « Pont Neuf » était un endroit très agréable, c'était la campagne depuis le Pont Neuf jusqu'au cimetière.

J'habitais devant la prison que ma grand'mère avait vu construire.

Nous étions entourés de fermiers : Rouet, Raymond, Deshoullières.

A longueur de journée, les vaches, chevaux, chèvres, passaient devant chez nous. Le samedi, c'étaient les fermiers des villages alentour qui venaient vendre leurs produits. Ils étaient en charrette et venaient s'arrêter à l'octroi, devant le lavoir, pour payer un droit d'entrée. Leurs provisions étaient pesées sur la bascule en face.

Derrière l'octroi, il y avait le lavoir. Là, se réunissaient les femmes qui n'avaient pas l'eau ou qui préféraient laver au lavoir.

Il y en avait qui chantaient, Mme Joyeux, par exemple, avait une très belle voix. Son fils Jean-Claude a chanté à la maîtrise de la cathédrale.

Pour les enfants il y avait l'école Cornet pour les filles, Coligny pour les garçons. Moi, j'allais à la Providence. Le jeudi, c'était le patronage avec les sœurs de St Vincent de Paul.

Les distractions étaient rares. On était heureux de tout ce qui se passait. Pour le Mardi Gras, il y avait une cavalcade de chars aménagés avec les commerçants, c'était la grande rigolade. Tout le monde se connaissait.

Avec mon père sculpteur, encore plus. Les gens étaient attentifs aux autres pour demander des nouvelles ou rendre services.

Marie-Thérèse Fleury

Au milieu de la rue du Faubourg du Pont-Neuf

Au n°98 de la rue du Faubourg du Pont-Neuf, il existe encore un atelier inoccupé depuis longtemps. Il a été la propriété de Maxime Bertrand. Celui-ci était bourrelier, garnisseur d'autos et tapissier. C'était un atelier sans magasin mais avec un appartement où M. Bertrand habitait avec sa famille.

M. Bertrand avait auparavant exercé son activité chemin de Mezeaux puis était venu dans notre faubourg. C'est là que Claude Hamache aurait commencé à apprendre son métier.

Yvette Mazeran



Collection Yvette Mazeran

Et oui, ce champ est bien situé au bord de la route de Gençay !
Aujourd'hui, il est occupé par des immeubles
et se situe peu après Encre'éco et Bulle de Bien Naître

TEMOIGNAGES : LA ROUTE DE GENÇAY AVANT-GUERRE

La route de Gençay était elle aussi non seulement une entrée de ville pour les habitants du sud-est de la Vienne venant de Charroux, Civray, Sommières, Gençay ou La Villedieu mais également un territoire mêlant ruralité et activités artisanales et commerciales.

Avant la guerre de 1939-45 et pendant les années suivantes, route de Gençay, une famille possédait de très beaux chevaux et tenait une boucherie chevaline au Marché Notre Dame. C'était la famille Oudin qui habitait une belle propriété. En bordure de la route, il y avait des fleurs magnifiques, des Canas d'une taille et de couleurs superbes. Dans la cour, il y avait une volière avec des faisans et des paons. De la rue on les voyait faire la roue. À gauche, dans cette cour, c'étaient les écuries. Les jours de marché Mme Oudin, très élégante allait en ville dans un petit attelage, genre Sulky. C'était un spectacle peu commun. Sur le trajet, il y avait peu de voitures et seuls le tramway et les vélos pouvaient poser problème.

Yvette Mazeran et Renée Ferron

Au tout début de la route de la route de Gençay, la scierie Mégnien occupait un espace important sur lequel fut construit un Prisunic qui disparut avec l'implantation de Leclerc, c'est le siège actuel de « Picard surgelés ». En face, du côté pair : un garagiste M. Fièvre, puis « Fiot vidanges » et le petit café de Mme Giraud, à l'emplacement du bâtiment H.L.M.

Les gens se rencontraient souvent au café. Autour du rond-point qui, à l'époque, n'existait pas, trois cafés se partageaient une bonne clientèle : les sœurs Marthe, Ferron à l'emplacement du Figuig et Mme Giraud route de Gençay.

Sur cette route, sans doute en raison de la proximité des casernes proches, bien des familles de militaires s'étaient installées : messieurs Oriol, David, Moreau et Gadebois notamment.

A partir du n°23 de la route, une dizaine de belles demeures embellissent encore cette rue, malgré l'implantation anarchique d'immeubles peu assortis à cet environnement remarquable.

Il existe encore d'autres belles maisons. L'une d'elles, au n°28, fut occupée par M. et Mme Guilhem dont les deux fils furent de très bons joueurs de rugby au Stade Poitevin.

Une autre, au n°61, était habitée par M. Noquet dont le fils, commissaire de police, eut les honneurs de la presse car il s'occupa de l'affaire Marie Besnard qui fit couler beaucoup d'encre.



Collection Gérard Simmat

La voiture des pompiers
et les soldats du feu
si utiles dans notre faubourg,
par exemple lors de l'incendie dans les années 1930
de la bonneterie route de Gençay,
sauvée des flammes et qui put reprendre son activité

Plus loin, vers le Grand Large, la rue du Pontreau actuelle n'était que terres agricoles. A droite, il y avait la ferme de Maître Masteau, avocat, qui fut maire de Poitiers.

Cette ferme était exploitée par M. Neveu et, en face, Mme Moine était horticultrice.

Pendant la guerre, il y eut des réfugiés de la Moselle aux numéros 42 et 57 de la route de Gençay.

(Note des auteurs : Mme Tondeur, M. et Mme Sommen faisaient partie de ces réfugiés mosellans. Lucien Sommen au cours de la Seconde Guerre mondiale fut le fondateur du Réseau Eleuthère en Poitou et un membre actif des Forces Françaises Libres).

Sur cette route, bien des commerçants étaient établis, M. Suant vendait des œufs. M. Buscat des volailles. Un poissonnier du Marché Notre Dame habitait par là. A la fin du marché, ce M. Chaumier faisait une tournée et on pouvait avoir du poisson à bon prix.

Au n° 42, pendant une période, il y eut la famille Poinaud, fabrique et commerce de meubles. M. Poinaud était l'oncle de Jean Denis chanteur qui eut son heure de célébrité au plan national.

Côté impair, au n° 55 où sont actuellement des commerces, habitait la famille Guillon dont le fils Francis a eu un orchestre très connu dans la région. Leur jardin, très fleuri de rosiers a été remplacé par des garages « dépôts » appartenant alors à M. Pontu commerçant non sédentaire. Avant ces constructions, il y avait un petit chemin, seul moyen de relier la route de Gençay à la route de Nouaillé. À cet endroit se sont succédé différentes enseignes : Cottineau télévision, Hamache, tapissier et aujourd'hui Bulle de bien Naître pour les bébés et jeunes enfants et Encre Eco le magasin de photocopies de Laurent.

Rue de la Plaine, à part deux ou trois maisons au début, ce n'était que champs d'avoine et de blé. À l'angle de la route de Gençay, il y eut deux petites usines dont un chaudronnier à côté de M. Coussieu remplacé par M. Michel Jeanneau qui fut champion de France d'escrime et vice-champion du monde.

Déjà, au bout de la route de Gençay, près du carrefour du Pont-Neuf, il y avait la balance sur le sol qui servait à peser les denrées et autres marchandises qui entraient dans la ville.

En face, à l'arrêt actuel du bus, il y avait une guérite « Octroi » avec un employé qui après le pesage faisait payer une taxe selon le poids transporté.



Route de Gençay, à gauche vers l'emplacement du Leclerc, il y avait un élevage de bovins dans les années 1936-1940 : la ferme Boutifard.

Lorsque ces animaux étaient amenés, probablement sur les marchés (ou à l'abattoir), ils passaient sur la route. Le fils des éleveurs marchait derrière avec un long bâton pour les diriger. C'était assez impressionnant. A ce moment-là, on ne mettait pas trop le nez sur la rue.

Avant la guerre 39-45 une marchande de lait passait route de Gençay et dans le quartier. Elle circulait dans un petit char à banc léger à l'abri des intempéries sous un petit chapeau en cuir.

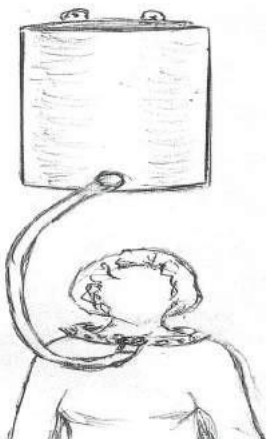
On accrochait son pot à lait à la grille, elle y mettait la quantité habituelle et on payait à la semaine. Tout était bien, sauf l'été, lors des grosses chaleurs. Le lait rentré seulement à midi « tournait ». Il fallait le faire bouillir très vite.

J'habitais déjà route de Gençay, dans la petite maison où je vis toujours aujourd'hui. Mon père avant la guerre, 39/45 avait acheté une machine à laver le linge (assez rare à l'époque) Le jeudi, jour de repos pour les écoliers, nous tournions la manivelle à tour de rôle. L'appareil brassait et lavait le linge qui était dans le tambour, puis on le rinçait à la main.

Nous avions également une douche, chose peu courante à l'époque. L'été, l'eau était chauffée au soleil ! C'était un peu compliqué à utiliser. L'appareil s'appelait un « Tub », je crois.

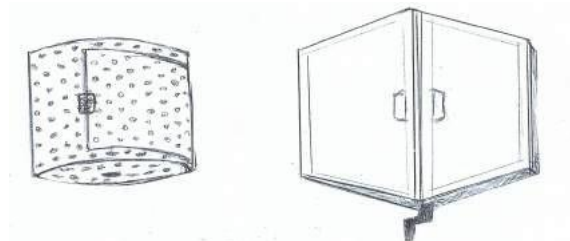
Toujours pendant la période d'avant-guerre, il existait de nombreuses épiceries dans le quartier mais il y avait aussi la possibilité de se faire livrer des denrées à domicile. C'est ainsi que la Maison Rochas, grande épicerie rue Gambetta, effectuait des livraisons aux particuliers. On passait commande et un employé, à pied, poussait un petit véhicule pour la livraison des denrées nécessaires aux familles.

tub



Renée Ferron et Yvette Mazeran

machine à laver manuelle





TEMOIGNAGES : LA RUE DU PETIT-TOUR AVANT-GUERRE

Je suis née dans le quartier, d'une vieille famille Poitevine qui a eu des liens « historiques » remontant aux recherches du Père de la Croix : découverte de l'hypogée des Dunes, dite également de Mellebaude.

Les deux frères Gatellier, maçons de métier, ont beaucoup participé au chantier.

Le Père de la Croix les a dégourdis au point de vue écriture et bon français... Ils habitaient route de Nouaillé, la maison existe toujours avec un grand jardin très long et bifurquant sur une sortie rue du Petit Tour (côté de la maternelle), chemin à peine carrossable où avec mon père et ma petite brouette on bouchait les nids de poule avec les herbes et les pierres du jardin.

Avec ce jardin on pouvait vivre en autarcie : poules, lapins, canards, oies, pintades. Elles s'en allaient dormir assez loin dans les grands arbres des demoiselles Bouzat, route de Nouaillé, au carrefour de la rue de la Gibauderie. Une chèvre complétait l'ensemble (lait et fromages)

Le jardin avait des légumes pour les chrétiens et les animaux : luzerne, carottes, choux. Il y avait une treille de Noah, des arbres fruitiers pour la « gnôle », groseilliers, cassis, framboisiers qui existent encore. Route de Nouaillé, il y avait la maison de Mme Magnan, entreprise de battages, maison très accueillante, entre-autre, l'Abbé Bigozinski, après chaque enterrement à la Pierre Levée venait avec ses deux enfants de chœur boire un café avec petits gâteaux.

Parmi les animaux, il y a eu aussi une lapine qui a eu de l'eczéma dans les oreilles. Ne voulant pas contaminer les autres lapins on a lâché la « malade » dans la nature. Elle est revenue guérie et pleine !

Les voisins avaient la même conception des jardins. Ce qui a bien servi pendant la guerre 39-45, avec une grande entraide.

Au bout des jardins, il y avait un grand champ avec des vaches et du bon air conseillé par le médecin. Le chemin du Petit Tour était à peine carrossable. On y jouait au « Jokari » avec les garçons du coin.

Au fond du jardin, il y avait un abri dans un grand champ, bien aménagé avec tables, chaises etc... Il y avait beaucoup de monde, content de se retrouver au moment des alertes. Maman arrivait toujours très en retard, car il fallait aller chercher M. et Mme Barraud très âgés.

Dans notre chemin il y avait l'alambic. Il était tenu par M. Rouet qui offrait la « gnôle » à tout le monde.



Jour de
moisson

Jean Raffarin



Cheval de trait et Prison



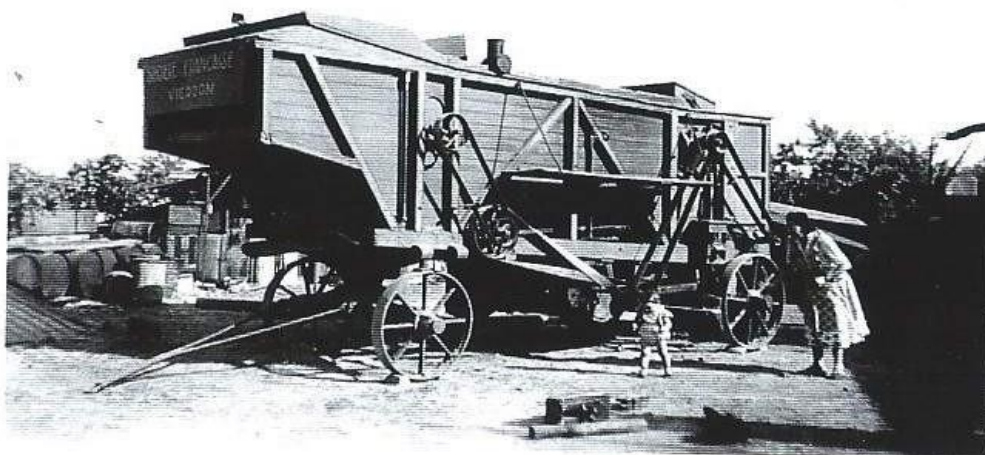
Un peu plus loin, à l'angle de la rue de la Ganterie, habitaient M. et Mme Raffarin parents de Jean-Pierre Raffarin. Yvette Mazeran se rappelle que Jean Raffarin prenait le tramway pour aller travailler à la Chambre d'Agriculture rue Scheurer-Kestner le matin mais aussi à l'heure du déjeuner et Marie-Thérèse Fleury se souvient avoir, en compagnie de Jacqueline, promené Françoise Raffarin alors bébé dans un landau chemin de la Ganterie, Françoise qui est devenue la directrice de la Chambre de Commerce et d'Industrie de la Vienne et qui a fondé Futurallia, forum international de B2B ou rencontres de PME/PMI françaises et francophones.

À l'angle avec le faubourg du Pont-Neuf, il y avait un cabanon où Mme Moran lavait son linge. Elle avait un fils qui jouait au rugby.

À côté, un certain M. Sanier tenait une marbrerie. Il est parti à la retraite à Nice regrettant la verdure du Poitou, il avait du mal avec le soleil de la côte d'Azur.

Route de Nouaillé, une dame avait ouvert une crèche pour bébés. Cette pouponnière s'appelait « Le Nid Bleu ». La maison existe encore.

Nicole Dayroze



Collection Nicole Dayroze



Collection Nicole Dayroze



Photo Claudine Geron

TEMOIGNAGES : QUAND MOISSONS ET VENDANGES AVAIENT LIEU DANS LE PONT-NEUF

Si avant la Révolution, notre faubourg était encore très rural, des fermes ont subsisté jusqu'au milieu du XXe siècle. Encore aujourd'hui, les anciens évoquent « la Ferme aux Fraises », pour désigner le croisement des rues du Dolmen et de la Pierre Levée. Marie-Thérèse Fleury se souvient avoir promené sa chèvre, au milieu de champs cultivés, en passant par le chemin qui porte aujourd'hui le nom de rue de la Ganterie et Nicole Dayroze, nous venons de le lire, évoque avec nostalgie les cultivateurs de la rue du Petit Tour.

Beaucoup d'habitants du quartier ont trouvé, dans leur cave ou dépendances, des barriques pour la raison suivante : dans le quartier, dans les jardins, il y avait des treilles ou pieds de vigne, même après la guerre 39/45. Le raisin, à maturité, était cueilli mis dans une barrique et brassé. On ajoutait parfois du « moût », venant de propriétaires qui faisaient leur vin, puis du sucre et de l'eau et pendant quelque temps on laissait bouillir. Cela donnait de la « piquette », plus ou moins bonne, boisson usuelle à l'époque dans beaucoup de familles. Dans la nôtre, j'ai le souvenir de cette « piquette » fraîche.

Yvette Mazeran

Une anecdote du quartier Pimpaneau : un homme de 80 ans m'a évoqué « le vin de lune » de Montbernage. Très jolie appellation qui se réfère en fait aux coteaux plantés de vigne dans les années 1940-1950, qui attiraient la nuit la communauté gitane qui, selon cet homme, vendangeait tranquillement et en cachette les vignes privées endormies...

Dominique Simon-Hiernard



Collection Nicole Dayroze

Alambic rue du Petit Tour



Collection Nicole Dayroze

LES VIGNERONS DU PONT-NEUF aux XIXe et XXe siècles

C'était, chaque année, les premiers dimanches d'octobre, un spectacle insolite : des charrettes chargées de barriques débordant de raisins arrivaient, en fin d'après-midi, en haut du Faubourg, des vignes disséminées route de Limoges, chemin de la Gibauderie, rue de la Chatonnerie. Ces charrettes étaient suivies de vendangeurs qui allaient encaver la récolte après une rude journée de travail. Bruit caractéristique des roues ferrées qui rompaient le silence habituel du Faubourg, silence uniquement troublé par le passage des tramways ou de quelques voitures égarées.

La journée avait commencé très tôt, chaque équipe scrutant le ciel, un soleil automnal annonçant une agréable journée, un ciel parfois menaçant précédant une journée difficile. Et c'est ainsi, lorsqu'on avait « dépoté », c'est-à-dire rentré la vendange dans les fûts de la cave, que se concrétisait une année de travail, avec ses espérances de bonne récolte, ou ses incertitudes : gelées de mai, grêle de juin, brûlures d'août, pourrissement de septembre... Nos vigneron amateurs vivaient avec les mêmes angoisses que les viticulteurs d'aujourd'hui.

Quels étaient donc ces vigneron du Pont-Neuf, aujourd'hui disparus ? De petits employés, de modestes retraités qui possédaient un peu de terre à la périphérie du faubourg, avant que l'anarchie du déferlement des constructions d'après-guerre ait fait disparaître la campagne jadis si proche. Une « bosselée » de vigne - environ 7 ares 60 centiares - permettait de récolter bon an mal an une centaine de litres de vin de qualité très modeste sans doute (9 à 10 degrés). Je n'ai pas retrouvé trace dans les répertoires classiques des deux cépages principaux : « noah » blanc qui s'égrenait malicieusement et « othello » noir.

Je passe sur les péripéties de la vinification, sur le débordement des fûts quand le raisin « bouillait » lorsque la « bernache » se transformait en vin, sur la fabrication avec une partie des « râpes » d'une piquette plus ou moins acide, plus ou moins sucrée. Restait alors la dernière étape, au printemps : en distillant des râpes dans un alambic qui s'installait pendant plusieurs jours sur la place du lavoir. Là, à raison de deux « chauffés » par jour, se fabriquait la « gnole » sous l'œil vigilant et intéressé des vieux du quartier, qui attendaient avec gourmandise la sortie des premières gouttes d'alcool. On avait droit à mille degrés, soit 20 l à 50°, et il fallait ruser avec les « rats de cave » pour tricher un peu sur la quantité. Je laisse deviner l'odeur et l'état de la place après chaque vidange de l'alambic. L'aventure annuelle de la culture de la vigne était terminée. Mais lorsqu'on voulait rentrer les sarments, il fallait payer un droit à l'octroi de la route de Gençay. Ainsi allait paisiblement, dans les années d'avant-guerre, rythmée par les saisons, une activité aujourd'hui complètement disparue.

Se préparaient alors de grands bouleversements irréversibles. Nous étions à la veille du Front Populaire, mais aussi hélas, à la veille du début de la guerre d'Espagne.

Henri Charriau

Camille Thébault,
résistant,
mort sous la torture
à la prison de la Pierre Levée
en mai 1943



Collection Comité de Quartier



Butte de Biard

TEMOIGNAGES : LE PONT-NEUF SOUS L'OCCUPATION

Pendant la période de guerre

Les bons moments ont une fin avec la guerre 39-45. Je vois encore le premier allemand sur sa moto monter le Pont-Neuf. Je sortais de la boulangerie Maille (du faubourg). Jamais je n'ai couru aussi vite jusqu'à la maison. Mon père a été mobilisé et ma mère a trouvé du travail pour nous élever. Il y avait des tickets pour tout. Il n'y avait pas grand-chose. J'allais faire la chine partout. Les hivers de guerre ont été très froids. Il n'y avait pas de personnes obèses pendant la guerre.

Nous avons un petit jardin, mais juste des légumes, 3 ou 4 poules et 1 lapin, ça rendait bien service. Par la suite nous avons eu une chèvre qui avait toujours 2 chevreaux d'un coup. Puis mon père est rentré et nous avons vendu des choses ou produits à la prison qui reste un souvenir affreux. Mes parents se sont occupés, au début, d'apporter la soupe aux Moines de Ligugé. Mais les allemands ont fait arrêter ça.

Pendant un temps maman lavait le linge des détenus qui ont été ensuite déportés. Les allemands ont également arrêté ça car des prisonniers faisaient passer de messages en même temps. On a même dû quitter Poitiers car ça devenait dangereux pour mes parents. Nous avons vu emmener les 3 derniers fusillés à Biard car, avant de partir en nous apercevant de leur fenêtre, ils nous faisaient chanter la Marseillaise, inconscients de ce que l'on faisait ; ça n'a pas tardé, un allemand est venu dans la cour nous faire taire.

Marie-Thérèse Fleury

Dès que j'ai eu 17 ans, j'ai fait partie de la Défense Passive. Je m'y suis engagé sur les conseils de Maître Longeville : c'était le seul moyen d'éviter le STO. Moi, ma mère m'a conduit dans une ferme à Rouillé, de façon à ce que j'échappe au STO

M. Bonnet et Jacques Laurin

J'habitais près de la prison. Je me souviens avoir vu des camions allemands emmener des prisonniers français vers la butte de Biard. Et, juste après la guerre, d'une exécution capitale. Des gens ont demandé à ma mère l'autorisation de regarder le « spectacle » depuis nos fenêtres. Ma mère a refusé et pourtant elle avait besoin d'argent.

Jacques Laurin

Pendant l'Occupation, j'ai vécu plusieurs moments très perturbants qui restent dans mes souvenirs. Par exemple, quand un avion allemand s'est abattu à Saint-Benoît donc très près de notre maison. Tous les habitants qui dînaient tranquillement non loin du point d'impact ne sont pas prêts d'oublier ce moment et le bruit effrayant d'un avion qui s'abat et explose au sol. L'avion n'avait heureusement touché aucune habitation en s'écrasant. Seul le pilote s'était tué dans le crash.



Collection Marie-Thérèse Fleury

Plaque en souvenir des résistants qui ont été torturés et ont été tués
à la prison de la Pierre Levée
sculptée par Jean Goupy

Autre fait mémorable : quand les Allemands se sont repliés dans les derniers jours de l'Occupation, j'ai connu un moment de grande frayeur. C'était l'été, entre midi et une heure. Pas de tramway en vue. Je rentre déjeuner et remonte le faubourg du Pont Neuf. Là, entre « la Croix » et la rue de la Chatonnerie, au bout de la rue Basse dans le renfoncement, des Allemands s'activaient autour d'un véhicule en panne, tapant dessus et tirant à la mitraille – je crois – sans doute pour le rendre inutilisable. J'entends encore ces tirs très proches. J'étais seule dans la rue. Avec la chaleur, tous volets fermés, les gens déjeunaient ou se calfeutraient chez eux. Je n'ai pas demandé l'argent de mon reste craignant que leur colère se retourne contre moi. Quelle frousse !

Il y eut aussi l'épisode des hindous. Ceux-ci, paraît-il, avaient fait partie de l'armée anglaise, avaient été faits prisonniers puis avaient été incorporés dans l'armée allemande. Ces hindous, qui n'obéissaient qu'à leurs officiers, se retrouvèrent lâchés dans la nature, se conduisirent très mal et commirent de nombreuses exactions : vols, viols, etc. Un jour de l'été 1944, ils apparurent au bout de la route de Gençay, rentrant dans les maisons, volant les vélos, les montres, semant la panique dans le quartier. De notre maison, on les voyait progresser avec l'appréhension que l'on peut imaginer. Que faire ? Heureusement, ce jour-là, ils s'arrêtèrent au niveau de l'intersection de la rue de la Plaine et firent demi-tour.

Yvette Mazeran

Les bombardements

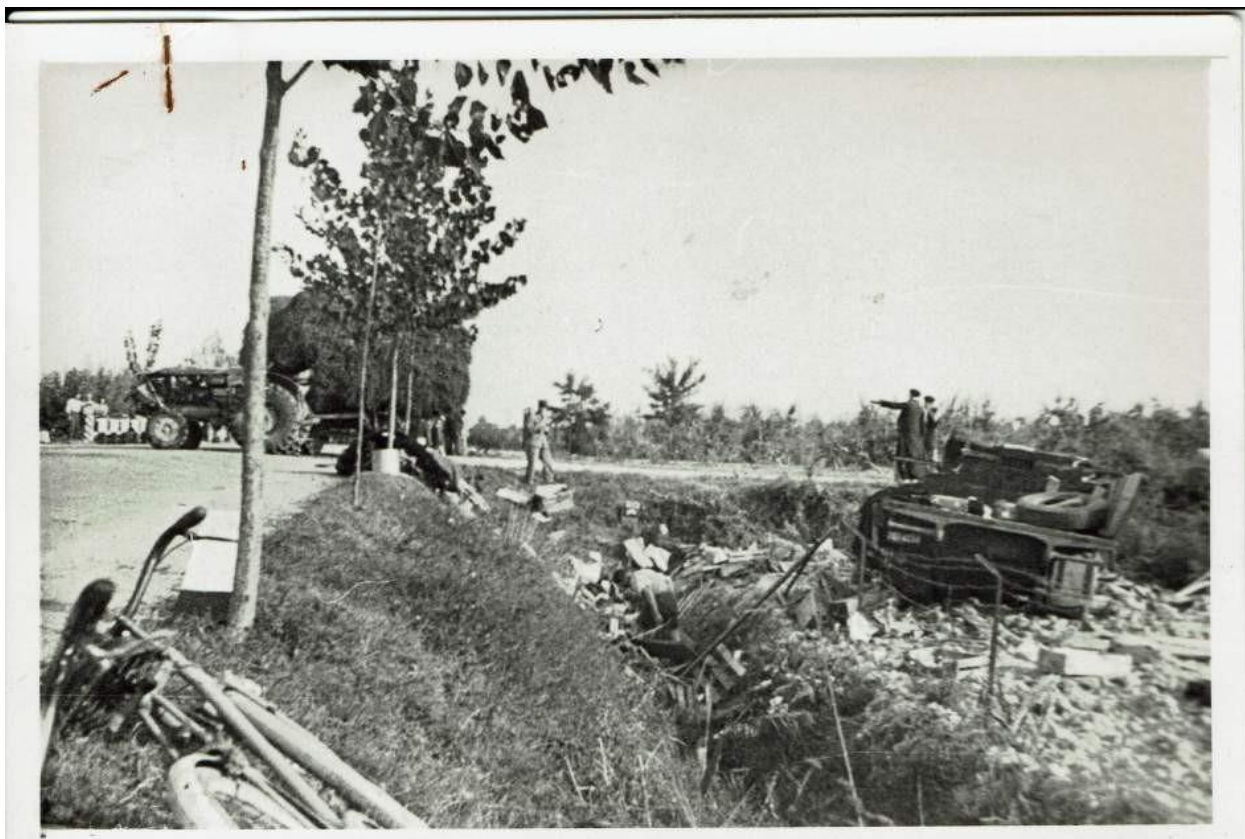
Le 1er août 1944, vers 21h15, 24 mosquitos - des avions anglais de la Royal Air Force - survolent la caserne des Dunes. En l'espace de cinq minutes, ils larguent cinquante bombes incendiaires sur Aboville. Les dégâts sont considérables : un des bâtiments de la caserne est complètement détruit, les deux autres sont endommagés tandis que des hangars sont réduits à l'état de ruines. Les autorités allemandes n'ont jamais donné le nombre exact de tués ; néanmoins, il est à peu près certain que 9 miliciens ont perdu la vie ainsi que des membres de leur famille et que les Allemands décédés sont entre 37 et 40. Certains témoins dans le quartier ont évoqué la présence d'Hindous au moment du bombardement. Aucune source officielle ne le confirme.

Les frappes, grâce aux indications transmises par Jean Goupy et Lucien Sommen, ont été « chirurgicales » et n'ont entraîné que peu de dégâts collatéraux. Deux maisons sont touchées, l'une d'elles étant même pulvérisée. Trois blessés civils sont à déplorer parmi les habitants : Odette et Alexandre Charbonneau et Jacques Chemineau.

Je me souviens avoir vu les avions arriver en rase-mottes.

Jean Roy

Lorsque les bombardements ont éclaté, je dormais avec ma mère et ma grand-mère. On est sorti lorsqu'on a entendu la sirène et on s'est réfugié dans le poulailler. Je me souviens des fusées éclairantes et du bruit des bombes et de dizaines d'avions qui tournicotaient. Un bruit a couru : ils reviennent demain soir. Alors on a fait 1 km et on a dormi dans un champ. Le lendemain, y'avait deux militaires allemands avec un



Collection Marie-Thérèse Fleury

Bombardement route de Limoges

chien berger. Quand ils nous ont vu revenir, ils se sont foutus de notre gueule.

Jacques Laurin

Le lendemain, avec la Défense Passive, on a été obligé d'aller déblayer avec une pelle. Un allemand faisait des photos.

M. Bonnet

Guerre et Libération

Pendant la guerre 39-45, certains hivers ont été très froids. Pas de vêtements chauds. Pas de chaussettes épaisses, seulement des socquettes. Beaucoup de filles ont eu des engelures. Pas possible d'avoir des bons d'achat de vêtements ou de chaussures. On avait quand même réussi à avoir de la laine de mouton filée à l'ancienne pour faire des gilets chauds. Il fallait se débrouiller.

Beaucoup de jeunes filles ou d'enfants étaient habillés dans de vieux habits des parents. On retournait le col des chemises d'hommes pour cacher la misère.

Après la Libération, par contre, certaines femmes avaient pu se procurer du tissu de parachute pour faire des corsages.

Lors de la Libération en 1944, des maquisards sont arrivés à Poitiers par la route de Gençay venant d'Usson-du-Poitou. C'était le groupe Anatole, des FTP (Francs-Tireurs Partisans). Sur les camions était inscrit « Anatole pour tous, tous pour Anatole ».

En septembre 1944, quand Poitiers a été libéré, c'était la grande joie attendue. On a dansé avec les maquisards dans un bal improvisé dans le garage Citroën, actuellement les Rapides du Poitou. C'était l'orchestre Thévenet qui animait ce bal. L'air le plus connu était bien-sûr « Fleur de Paris ». Les parents accompagnaient les jeunes mais ne dansaient pas.

Toujours lors de la Libération, on a dansé pendant trois nuits de suite sur le rond-point Pont-Neuf, route de Gençay, route de Nouaillé. A la fin des trois nuits, on voyait comme des étoiles filantes.

Reine Mazeran

La Libération

Enfin, la fin de la guerre est venue. Les portes de la prison se sont ouvertes. L'intérieur des caves était innommable. Le soir on faisait un grand feu au carrefour des routes de Nouaillé et de Gençay, on dessinait des têtes d'allemands qui étaient ensuite brûlées. On dansait autour, on chantait, on riait, on était libres ! On avait peine à y croire. Nous avons eu encore longtemps des tickets. La vie n'est pas revenue vite. Il a fallu reconstruire. Quand peu à peu les déportés et les prisonniers sont rentrés, nous allions avec mes parents les accueillir et les fêter à l'hôtel devant la gare. Certains retrouvaient leurs familles, d'autre restaient seuls.

Marie Thérèse Fleury

Les baraquements. (A.D. 86).



Collection Archives Départementales de la Vienne

LE CAMP DE LA ROUTE DE LIMOGES

Il s'appelait **Jean-Louis**, elles s'appelaient **Félicia et Paulette**. Jean-Louis était tsigane, Félicia, juive et Paulette, résistante. Il et elles ont été tous les trois internés au camp de la route de Limoges à Poitiers. J'ai bien connu Félicia. Louis-Charles (membre de l'association VRID – Vienne, Résistance, Internement, Déportation) dont la maman était Paulette, compte parmi mes amis.

Les informations ci-dessous sont empruntées au document édité par l'ONAC, Office National des Anciens Combattants de la Vienne : « les camps d'internement de la Vienne »

Ce camp « camp de séjour surveillé » a été ouvert en 1939 pour héberger les réfugiés espagnols, il y en avait 800 en février. En décembre 1940, l'administration française y interne les tziganes (plus de 500) dans des conditions inhumaines d'insalubrité. Après le recensement des juifs fait par les autorités françaises, ordre fut donné de les arrêter et à la mi-juillet 1941, 151 adultes et 158 enfants furent internés dans ce camp (ils seront 1800 au total) où ils partagent les affres du camp avec les tziganes. En décembre 1941, 27 espagnols, 452 « nomades », 322 « israélites » s'entassaient dans 15 baraques de 50 m sur 6 m, séparés les uns des autres par des clôtures. Un grand nombre furent déportés vers les camps de la mort en Allemagne. Les tziganes qui restaient (beaucoup de femmes et d'enfants) furent transférés au camp de Montreuil-Bellay en décembre 1943 et furent remplacés par des femmes communistes, internées politiques, résistantes, femmes ou mères de résistants prises comme otages (200 à 300 jusqu'en 1944). Il faut signaler le dévouement d'un grand nombre de poitevins pour venir en aide à ces internés, parmi lesquels, le rabbin Bloch, le père Fleury, aumônier des tziganes, des anonymes et même des gendarmes. Le camp s'est appelé alors : « camp de concentration ».

Jean-Louis avait dix ans et avec sa famille voyageait en roulotte à cheval, au cours de l'été quarante. « *Un beau jour, on nous a ramassés, on ne savait même pas pourquoi. On nous a mis dans un grand champ, comme ça, avec interdiction de circuler. Toujours, les français, la gendarmerie, du côté de la Gironde. Et là, on a laissé toutes nos caravanes, nos chevaux et tout, on n'en a jamais entendu parler* » Vichy appliquait à la lettre le décret signé le 6 avril 40. Et Jean-Louis explique (*dans la NR de février 84, dans ses prises de paroles, chaque année pour la commémoration du camp le 18 juillet, dans un film réalisé en 2003 par Raphaël Pilloso, dans le Picton en 2010*), le camp de Mérignac, puis le transfert au camp de Poitiers en décembre 40, puis le départ de son père et de son oncle, en janvier 43, avec 68 autres internés, sur ordre de la préfecture de la Vienne vers l'Allemagne, dans le cadre de la « Relève forcée », d'où ils ne sont jamais revenus. En janvier 43, nouveau transfert vers Montreuil-Bellay, puis à nouveau en janvier 45 vers Jargeau dans le Loiret pour, enfin, être libérés à Noël 45, mais « jetés » sur les routes pour un retour à pied à Poitiers, porteurs de maladies qui les ont handicapés toute leur vie. Jean-Louis est mort en 2007, une allée de terre, dans le quartier de la Gibauderie, porte son nom depuis le 18 juillet 2010. Comme il se plaisait à le dire et à le redire :



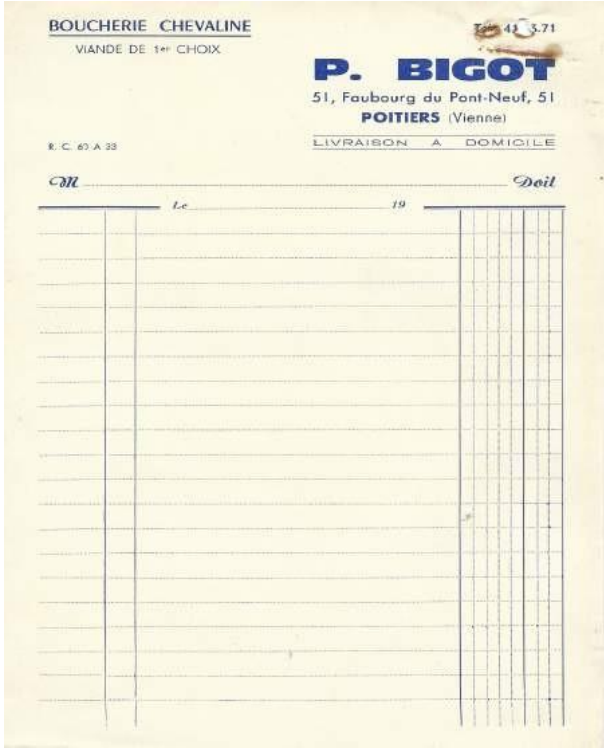
EN CE LIEU SE TROUVAIT LE
"CAMP d'INTERNEMENT de la ROUTE de LIMOGES"
DU MOIS DE DÉCEMBRE 1940 A LA LIBÉRATION,
LE 5 SEPTEMBRE 1944 PLUSIEURS MILLIERS D'HOMMES
DE FEMMES, D'ENFANTS JUIFS OU TSIANES
ET DES RÉSISTANTS Y FURENT ENTASSÉS DANS DES
CONDITIONS INHUMAINES, AVANT D'ÊTRE DÉPORTÉS
VERS DES CAMPS DE CONCENTRATION
ET D'EXTERMINATION NAZIS.

« On n'a pas quitté les camps, une vie c'est rien sur la terre, je me revois toujours dans le camp, je suis toujours prisonnier, c'est toujours dans notre esprit. Avant, dans la roulotte, dans les bois, sur le bord des routes, ah c'était beau... la liberté ».

Félicia raconte dans l'interview qu'elle a accordé à Raphaël Pillosio, dans le film « Route de Limoges » (2003), qu'elle avait 12 ans, en juillet 1939, lorsque la mairie de Nancy a ordonné aux juifs, dont sa famille, habitant la ville, de se réfugier en Gironde. En décembre 1940, les allemands qui ne voulaient pas d'alsaciens lorrains au bord de la mer, les envoient dans la vienne, à Berthegon, rejoindre 70 juifs (hommes, femmes et enfants). Le 15 juillet 1941, tous les juifs sont arrêtés par la gendarmerie allemande (la Feldkommandantur) et emmenés au camp de la route de Limoges. Ils étaient dans 3 baraques, pas de lits, pas de tables, pas de chaises. Manque d'hygiène, tous ont attrapé, la gale, les poux. Il y avait déjà les tsiganes qui ont été formidables pour les juifs, ils faisaient de la musique, parlaient à travers les barbelés et les jeunes, juifs ou non, dansaient et chantaient. Dans la cuisine, les femmes faisaient les « pluches » ensemble. Les tsiganes ont aidé quelques juifs qui tentaient de s'évader, ils se réunissaient, faisaient la bagarre et détournaient l'attention des gardiens. Le 18 juillet 42, un train est parti de Poitiers vers Auschwitz, avec sa mère (convoi n°8). Vraisemblablement, envoyée immédiatement au four crématoire, elle n'est jamais revenue. Félicia, seule rescapée de la famille avec ses 2 sœurs, après avoir été sauvée par des « justes », est revenue à Poitiers, s'y est mariée et comble d'ironie, est venue vivre dans un appartement, acheté sur plan, construit à l'endroit même du camp. Félicia nous a quittés elle aussi mais son nom reste attaché à l'allée qui passe devant la maison de la Gibauderie et qui a été inaugurée le 18 juillet 2011.

Paulette et son mari, bien qu'ils ne fussent pas communistes, étaient engagés dans un réseau de résistance communiste de Paris à Talence. Leur maison route de Chauvigny (aujourd'hui 25 avenue du Recteur-Pineau) servait de point d'accueil. Elle avait 26 ans lorsqu'elle fut arrêtée par Rousselet le 18 février 1943 et, après être restée une nuit dans les locaux de la SAP, elle fut conduite à la prison de la Pierre levée le 19 février pour les formalités d'écrou (**1567 W11 registre d'arrêt case N° 676**) et dirigée vers le camp de la route de Limoges. Après sa mise en liberté provisoire et malgré la surveillance étroite dont elle faisait l'objet, elle réussit à fuir Poitiers en mai 1943 pour se rendre en Normandie. Paulette et son mari condamnés par contumace le 24 août 1943 par la « section spéciale » du tribunal de Poitiers à un an d'emprisonnement et recherchés par la police française et la gestapo, connurent la clandestinité, comme tous ceux qui s'étaient engagés à cette époque.

Claudine Géron



Collection Alain Philipponneau

Mme Zikoff
pharmacienne
emblématique
du Pont-Neuf



LA GUERRE EST FINIE. EN 1950, NOTRE FAUBOURG DEMEURE UN QUARTIER DE COMMERCANTS ET D'ARTISANS

Si aujourd'hui, grâce à la pugnacité de nos commerçants, mais aussi du Comité de Quartier et de l'Association des Commerçants, le Pont-Neuf demeure le quartier le plus vivant de Poitiers, c'est peut-être aussi parce qu'il est l'héritier d'une tradition séculaire. Depuis le Moyen Age, commerçants et artisans se succèdent dans ses rues mêlant cris, bruits de charrois, salutations et bonnes odeurs.

Dans les années cinquante, les commerces sont légion dans la rue du faubourg du Pont-Neuf : pas moins de cinq boulangeries tenues par Alexandre Gatellier, Jean Moinard, Alfred Moinard, Charles Maille et Claude Chargelègue. Dès potron minet une bonne odeur de pain chaud envahit le quartier.

Tout près les pâtisseries sont à l'œuvre. Ils se nomment Léon Poupard et Georges Cornuault.

Point de problème pour acheter une demi livre de beurre ou un paquet de pâtes car les épiceries ne manquent pas. Dans le bas du Pont-Neuf, se trouve celle de Raoul Baligant, puis en remontant celles de Gilberte Dubois, d'Henri Liguault. Au carrefour de la route de Gençay, le café de Charles Barrault a un rayon épicerie. Celui d'Albert Guérineau également, tout comme, bien plus haut dans la rue, celui d'Henri Boulbès. Ajoutons encore les épiceries de Roland Ligaud et de François Guillemain.

Mais, à l'époque, pas question d'acheter de la viande chez l'épicier. Chacun et chacune se rendent donc chez le boucher ou le charcutier. Notre faubourg en compte plusieurs : Raoul Chesnier, René Hénault, Paul Dubois, bouchers de leur état Placide Rousseau, charcutier et le cousin Rémy Jallais, précurseur puisqu'il allie les deux métiers.

Citons encore dans la rue du Faubourg du Pont-Neuf, Robert Faucher marchand de tabac, Madame Charpentier marchande de fromages, Pierre Guérin quincailler, Elisabeth Capdegelle mercière-bonnetière, Alphonse Ferrond vendeur de carburants, René Talbot grainetier, Yvonne Jean-Louis droguiste et bien-sûr madame Zikoff la pharmacienne.

Enfin, les cafetiers rythment le Pont-Neuf, chaque habitant ayant son ou ses préférés : Jean Berger pour les uns, Eugène Savalle, Charles Barrault, Albert Guérineau, Jules Guéraud, Pierre Rivaud (prédécesseur de M. Dorlac) ou Henri

LA MÈRE ÉTIENNE
à l'extrême pointe du Marché des Produits Frais présente
Unique à Poitiers

FROMAGE FRAIS PASTEURISÉ
45% M.G
Le Triomphe de la Mère Étienne
Le triomphe de la mère Étienne
FABRIQUE A POITIERS .T. 411804

Toujours fabriqués à POITIERS, tous les produits extra-frais de la marque fameuse
“ LA MÈRE ÉTIENNE ”

YAOURT
YAOURT aux fruits frais, fabrication suisse
TRIOMPHE DE LA MERE ETIENNE, demi-sel
L'extraordinaire FONTAINEBLEAU
PETITS SUISSES
SAVOUREUX
CREMES Caramel et Chocolat

92, rue de la Pierre-Levée, P O I T I E R S **Tél. 41.18.04**
I. M. P. 86 - GENÇAY 42-30-07

Collection Jacques Laurin dit Jack Henry

Insigne du 125^e Régiment d'Infanterie



Photo Isabelle Soulard

Boulbès pour les autres. Deux femmes tiennent également un café : Raymonde Jallais et Fernande Lacombe, tandis qu'un hôtel, l'Hôtel du Pont-Neuf, accueille les visiteurs d'un soir.

Et bien-sûr d'autres commerçants tiennent boutique ailleurs dans le faubourg comme Madame Prost, épicière, rue Saint-Saturnin ou le mère Etienne qui vend son lait et ses yaourts rue de la Pierre-Levée.

Aujourd'hui, Fabrice et Zoé de "Jackline Coiffure", Stéphan Hamache, le tapissier, et bien d'autres perpétuent la tradition de l'artisanat dans notre faubourg.

Mais, dans les années cinquante, nos artisans étaient bien plus nombreux. Du menuisier de la rue de Vaudouzil au bonnetier de la route de Gencay, tous les corps de métiers étaient représentés.

Dans la rue du faubourg du Pont-Neuf, on comptait ainsi, entre autres, plusieurs plombiers dont Louis Labruyère ou René et Marc Fichet, un maçon Pierre Bombard, une modiste Madeleine Moreau, un horloger Robert Jallais, un bourrelier Fernand Berger, des coiffeurs pour hommes et pour femmes comme André Marot ou Alice Abonneau, un peintre Jean Labarrusias, un menuisier Raymond Gautron, un maréchal-ferrant Arthur Penaud, les cordonniers Paul Baribeau et Léon Gagnon, un garagiste Paul Penaud, une couturière Geneviève Charriau, un électricien Albert Pailler, un mécanicien vélo André Voyer, un marbrier Jean Goupy, une repasseuse Louise Bourriaud, un carrossier Théodore Buchet et un carrossier-charron fabricant de caravanes Paul Tessereau.

Isabelle Soulard

Les habitants du boulevard Aboville dans les années 1950

Du côté de la caserne Aboville, vers les Dunes, la population est fort différente. L'armée est omniprésente et les commerces de proximité se font rares.

Déjà, dans le quartier Aboville, derrière les hauts murs de la caserne, vivent quelques officiers et sous-officiers comme messieurs Muratet, Dautriat, Marfaing et Peyras, tous officiers, messieurs Périvier, Prono, Minault, Bonardeau, Raffier, Vaudois, Boisseleau et Delabrousse, sous-officiers, ainsi que deux employés messieurs Desbordes et Dubois.

Autour habitent des employés, des journaliers, mais également des militaires.

Michel Soulard

Les Américains à Poitiers

Je me souviens parfaitement de la présence américaine à la caserne des Dunes et dans le quartier. Par exemple, par grands froids, ils glissaient de la cendre sous les roues de leurs voitures ; c'est grâce à eux aussi que nous avons bu notre premier Coca, mangé notre premier chewing-gum. Mais attention à ne pas en mâcher en classe. Le père Sablé, notre instit' dans les années 1958-1959, s'il nous prenait avec un chewing-gum nous le collait entre le tympan de l'oreille et les cheveux.

Pierre-Marie Chauvière



N° 001268 Date 28.12.61

NOM Chébault ADRESSE 203, Rue du Fg du P.N.
 DÉSIGNATION 5000 fiches "Chéist"

Format _____ Délai _____ Imp. _____

Carnets { _____ X50 Folioté { de _____
 { _____ X100 { à _____

	QUANTITÉS	PRIX UNITAIRE	MONTANT
Composition et distribution.....	<u>30</u>	<u>10</u>	<u>30.00</u>
Coupe du papier.....			<u>1.00</u>
Papier. <u>hors de devant</u>	<u>625</u>	<u>0,035</u>	<u>22.00</u>
1 ^{ère} Imp.-Perf.-Fol. <u>à l'état de</u>			
2 ^{ème} Imp.-Perf.-Fol. <u>de je me</u>			
3 ^{ème} Imp.-Perf.-Fol. <u>mets</u>			
4 ^{ème} Imp.-Perf.-Fol. <u>trouve m</u>			
Dossier <u>sur tout le papier</u>			
Enveloppes.....			
Mise en train.....			<u>10.00</u>
Lavage.....			
Fonctions.....			
Tirage.....	<u>5</u>	<u>5</u>	<u>25.00</u>
Façonnage.....			
Pliage.....			
Encartage.....			
Agrafage.....			
Clichés.....			
Emballage-livraison.....			<u>2.00</u>
TOTAL...			<u>90.00</u>
Taxe %			<u>3.00</u>
PRIX TOTAL			<u>93.00</u>

TEMOIGNAGES : LES ACTIVITES DE LA RUE DU FAUBOURG DU PONT-NEUF VUES PAR LES HABITANTS

Remontons la rue du faubourg du Pont-Neuf en égrainant les souvenirs de ses habitants :

Nos parents nous envoyaient souvent faire des courses à l'épicerie Mir situé dans le bas de la rue du Faubourg du Pont-Neuf, et aussi à la boucherie chevaline. A l'époque, on mangeait tous du cheval, c'était censé nous donner de la force.

Face à la pharmacie se trouvait la boutique de la mère Sapin, la droguiste où l'on trouvait de tout et tout près le marchand de charbon Auzanneau.

Puis la petite épicerie de monsieur Joulain où l'on pouvait acheter des caramels à un centime. Certains, comme Jacques Laurin, utilisaient même l'argent que lui donnaient ses parents pour le tramway pour acheter du chewing-gum.

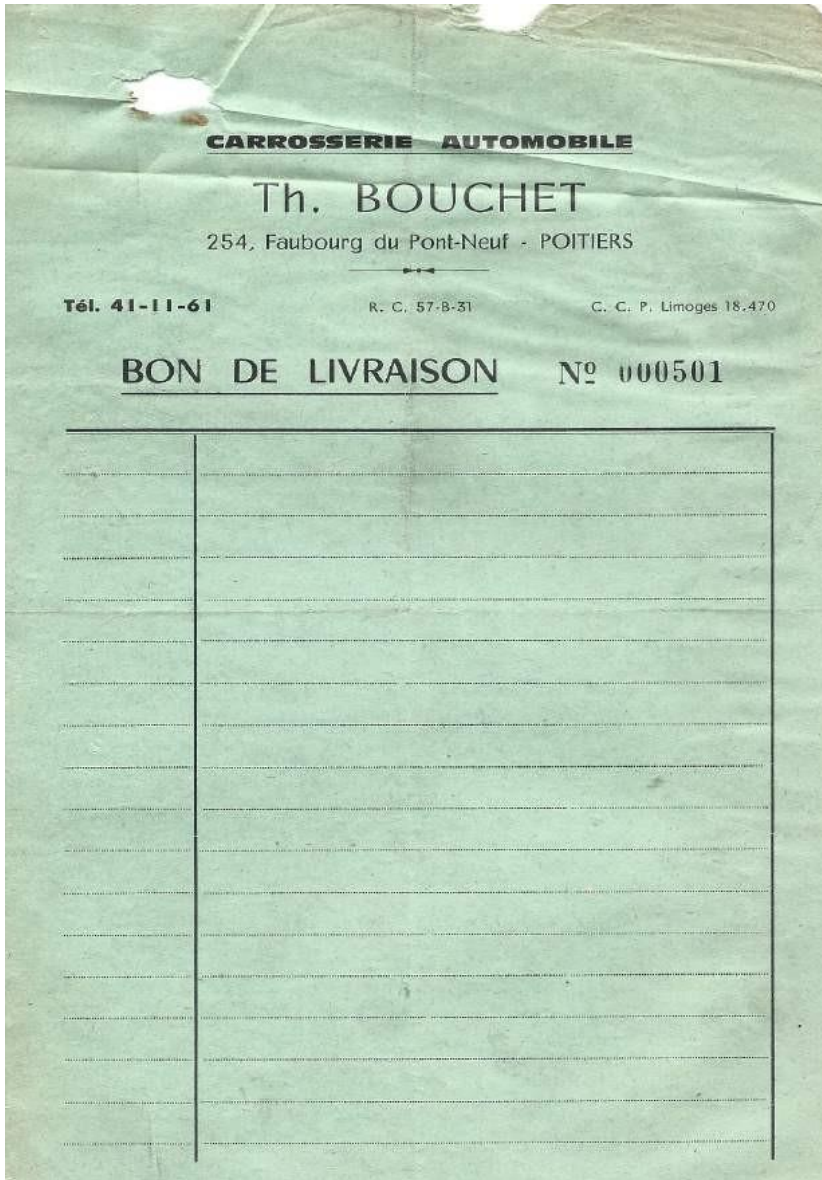
Avant la guerre 39-45, donc dans les années 30, les enfants allaient à l'école Cornet pour les filles, Coligny pour les garçons. Le matériel scolaire cahiers, crayons plumes, compas, porte-plumes était acheté dans un petit magasin situé en bas du faubourg, chez mademoiselle CAPDEGEL. Elle vendait de tout. Son magasin sentait le papier neuf. Il se situait un peu avant la rue Cornet. A côté il y avait monsieur Laussat marchand de charbon, bien connu également comme rugbyman.

Dans notre quartier, on comptait cinq ou six coiffeurs, de nombreux boulangers. A l'époque, on pesait le pain et s'il manquait 50g, le boulanger rajoutait un morceau pour que le pain vendu fasse bien quatre livres.

Autre bon souvenir : l'épicerie Grosdenier possédait un billard qui faisait la joie des adolescents de tout le quartier.

Le patron du café Berger avait un fils. L'anniversaire de ses dix-huit ans est resté dans les mémoires. Pas moins de dix-huit digestifs différents ! Jacques eut beaucoup de mal à remonter le Pont-Neuf en vélo ce jour-là...

Le SPAR reste aussi un excellent souvenir pour Dominique qui aidait l'épicière à déballer ses marchandises en échange d'une pièce rose et d'un chewing-gum et qui, ensuite, vendait les cartons et se faisait ainsi un peu d'argent. Le système D avait bien cours dans le Pont-Neuf.



Collection Laurent dit Loupinge Allinge et Gilbert Durand (expo. coll. Henri IV années 2000)

Au niveau de l'actuel rond-point de la route de Gençay, les femmes du quartier allaient laver leur linge au lavoir. Il comportait deux bassins alimentés par l'eau de la ville. Il était encore utilisé dans les années 1955-1956.

A côté, près de l'ancien octroi, une femme vendait du lait.

A la place de l'église Saint-Paul se trouvait une fromagerie où étaient produits des chabichous qui vieillissaient dans la cave. D'ailleurs, quand les premières messes ont eu lieu dans l'ancienne fromagerie, l'odeur du fromage persistait.

Tout en haut de la rue du Faubourg du Pont-Neuf, face au café Prenant, le garage Martin répare les voitures qui peu à peu investissent le quartier et face au cimetière les Foucteau, entreprise funéraire, sont déjà là et le resteront jusque dans les années 2010.

*Yvette Mazeran, Marie-Thérèse Fleury, Nicole Dayroze,
Dominique Lacoux, Jacques Laurin, Jean Roy,
Pierre-Marie Chauvière, Jean-Marie Dubourg, Michel Bonnet,
Marie-Lou Roy,*



- BEURRES & ŒUFS -
TOUS LES FROMAGES

LA PLUS ANCIENNE
FABRIQUE de CHABICHOUS

LES PLUS HAUTES
RÉCOMPENSES
AUX EXPOSITIONS

MAISON
G. CHARPENTIER

AU MARCHÉ NOTRE-DAME - TÉL : 11-43
7. ROUTE DE NOUAILLE. 7 - TEL : 2-39

Collection Isabelle Soulard



<p>Toute la Marée fine, Crustacés et Coquillages</p> <p>MAURICE - POISSONNIER</p> <p>Poissons sur glace toute l'année... Arrivages Journaliers... Double Garantie de Fraîcheur</p> <p>170, Faubourg du Pont-Neuf — POITIERS (dans la cour pendant les travaux d'installation) Egalement à CIVRAY - Tél. 341 & à MONTMORILLON - Tél. 391</p>	<p>ENTREPRISE GENERALE DE SERRURERIE</p> <p>TRAVAUX D'ART ET DE BATIMENT - MENUISERIE METALLIQUE</p> <p>R. THEBAULT</p> <p>203, faubourg du Pont-Neuf POITIERS Tél. 41.29.45</p>
---	--

Collection Comité de Quartier et Jacques Laurin dit Jack Henry

TEMOIGNAGE DE MICHEL SOULARD RECUEILLI LE 13 MAI 2009

Des commerçants ont marqué les rues notamment celle de la Pierre Levée avec la mère Etienne qui s'est délocalisée ensuite rue Saint-Saturnin et où, à 5 heures du matin, se lavaient les pots de yaourts en verre réutilisés.

Je me souviens de quelques patronymes de personnes habitant le quartier vers 1953 : Fleury, Goupy, Soulard, Miot, Lebeau, Prost (épicerie rue Saint-Saturnin), Montaufier (épicerie également rue Saint-Saturnin, Courtois, Delhomme, Barreau (café du lavoir), Bouchaud, Paillet, Ragoneau, Mery, Champalou, de Guerny, Dejambouillé, Urbéro, Karolewicz et sa salle de gym (Monsieur Univers), Demarconnay, Couranteau, Laurent...

A cette époque il était possible, en passant par la rue Saint-Saturnin (Chiron des Martyrs, Chemin des Martyrs) et la Vallée aux Loups, d'aller à Montbernage, la pénétrante de M. Vertadier n'existant pas.

Les premiers curés de Saint-Paul s'appelaient Emile Chatellier, Pierre Pipet et l'abbé Gauffreteau. Certains quittèrent les ordres pour se marier (1er et 3e). Avant la construction de Saint-Paul, les cathos du quartier allaient à Sainte-Radegonde par le Pont-Neuf ou l'escalier des Dunes.

Le lieu de rencontre principal était le café-dancing Prenant, route de Limoges.

Après la guerre, les Américains s'étaient implantés aux Dunes et essaïmaient tous les soirs dans les cafés comme « La ferme aux fraises » rue de la Pierre Levée et le « bar des Villas », route de Nouaillé où de charmantes hôtesse les attendaient. Le trafic de cigarettes était courant dans ce quartier marqué par l'armée où avant 1939 avait été implanté le 20e régiment d'artillerie ainsi que le 109e RA.

Il y a aussi l'entreprise Ruel, dirigée par Antoine Bourin, qui est installée route de Nouaillé et qui, depuis 1854, fabrique des étiquettes pour les plus grandes marques de vin, de champagne ou de produits alimentaires : Cointreau, Moët et Chandon, Cusenier, Piper Heidsieck, Courvoisier, Pernod, Ricard et bien d'autres.

(note de l'auteur : l'imprimerie Ruel emploie 68 salariés, produit 750 millions d'étiquettes et appartient aujourd'hui au groupe Firopa).

Michel Soulard





Collection Nicole Dayroze

TEMOIGNAGES : LA ROUTE DE NOUAILLE

Le 112 route de Nouaillé a été acheté par mes grands-parents en mars 1921. Ma mère Simone est née dans cette maison familiale édiflée au milieu des champs qui entouraient cette ferme.

Née à Poitiers en 1953, j'ai été élevée entre vaches, poules, lapins... et tous les bons produits bio du jardin.

Enfant unique, j'ai vu sur cette route de Nouaillé le passage quotidien du boulanger (M. Moinard et M. Piton), le passage hebdomadaire de l'épicier (M. Puaud). Le vendredi matin, avec mon père, militaire, j'allais chez « Mimile » chercher le poisson... et 2 fois/an, ma mère me conduisait chez Jeannette la coiffeuse (face au magasin Picard).

Plus tard, adolescente, je m'arrêtais à la sortie du « trolley » et du bus, à Prisunic, acheter des carambars, des vinyles avec les tubes de l'époque, et quelques courses... pour le dîner.

Poitiers était alors une ville centrée sur les axes principaux. A cette époque pas de cités, pas d'immeubles, pas de commerces. Seulement la nature, des prés, des champs, des arbres, des fleurs sauvages... la bonne odeur des foins en juin, puis des moissons en août... Le chant des alouettes et leurs nids dans le foin. Les vignes, la cueillette des champignons, les châtaignes, les fruits... Peu de voitures, peu de bruit.

Dans la vallée, les serres à Timothée, inondées l'hiver, le marchand de charbon qui nous livrait pour nous chauffer, l'entreprise Mergault (vidangeur) et sa fosse (à l'emplacement de Jardiland).

Je me souviens aussi des militaires américains basés aux Dunes et de leurs impressionnantes voitures, blanches, roses ou bleues...

St-Paul, à la fin des années 50, la kermesse ! Quelle fête ! Tous les paroissiens étaient là.

Puis ce fut les premières tours à St-Cyprien dans les années 60. L'arrivée des bus, la construction des églises modernes, mon Dieu, que de commentaires ! Les terrassements de la rocade. Quel chantier énorme ! Du jamais vu ! Les bulls, les camions, de jour comme de nuit... Impressionnant !

Le quartier de la Gibauderie n'existait pas. Seules 4 fermes familiales (1890) étaient les piliers repères entre la route de Limoges, la route de Nouaillé et la route de Gençay.

L'évolution fut rapide dans les années 60-70 : les écoles, le lycée Camille-Guérin, le Studel, le CHU, puis les supermarchés, la patinoire, la piscine, et tout le secteur du Grand-Large, Jardiland, l'Espace Rabelais, la Polyclinique, les EHPAD... et toutes les entreprises et cabinets médicaux.

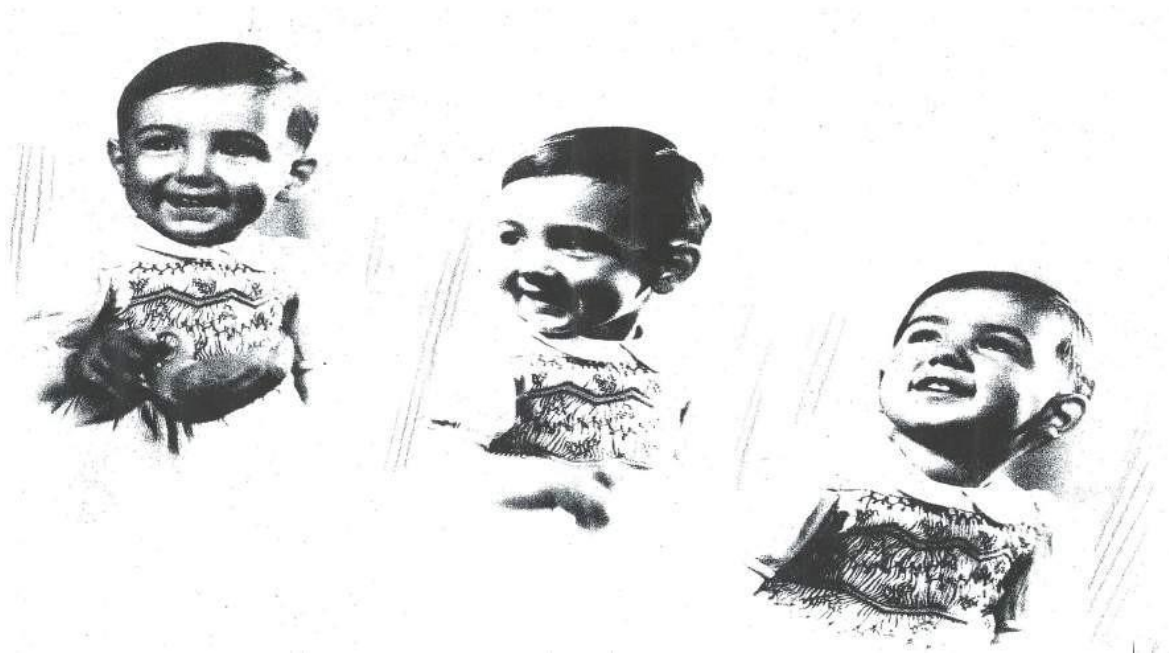
Agnès ROUSSEAU-SANZILLON

Guy Andrault

« Jour de communion »



Collection Guy Andrault



TEMOIGNAGES : GUY ANDRAULT, UN ENFANT DU QUARTIER

Que le monde change

Ce quartier du Pont Neuf et de la Pierre Levée, c'est toute mon enfance.

Né à Poitiers, j'ai tout d'abord habité dans le Pont Neuf.

Ma première maison était située au carrefour de la route de Gençay et du Pont Neuf, confort sommaire, chambre éclairée seulement d'une lucarne pour contempler la lune.

Puis le grand luxe, le jour où mes parents ont fait construire, chemin du Lavoir, un jardin, un sous-sol pour jouer, une chambre avec fenêtre donnant sur le jardin, une salle de bain, j'y suis resté jusqu'à mon mariage. Ensuite j'ai habité cité de l'Hypogée.

Mes souvenirs du Pont Neuf sont ceux du tramway très bruyant, d'une circulation de véhicules très fluide, du bâtiment de l'octroi et du lavoir pour laver le linge.

Ses commerçants, le garage Pré avec son odeur de cambouis, Mimile le poissonnier et la coopérative qui venait juste d'ouvrir avec ses timbres de fidélité que l'on collait sur des feuilles pour récolter quelques francs, les premiers yaourts que l'on devait commander...

Puis arriva le temps de la mobilité, Solex, mobylettes chez Gauffreteau, on contemplait la vitrine...

Mon plus mauvais souvenir est celui du coiffeur situé dans le bas de la Pierre Levée. Certes, je devais être un peu turbulent, mais pour me couper les cheveux en brosse, il avait une technique un peu barbare qui consistait à me mettre ma tête entre ses jambes, quelle corvée !

L'école, mes débuts m'ont permis de tester la maternelle du Petit Tour qui venait de se construire, les pedibus existaient déjà organisés souvent par les grands-mères.

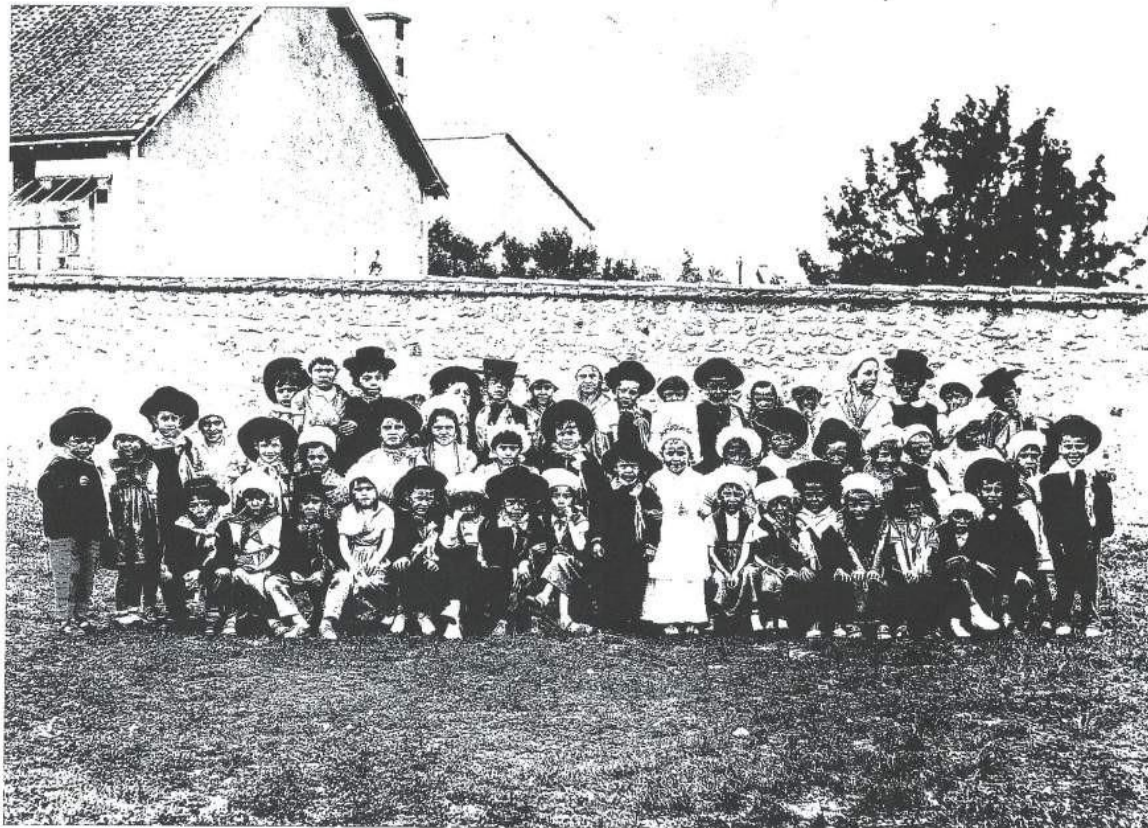
Puis la grande école Coligny-Cornet, avec ses vieilles tables en bois ayant déjà bien servi, leur encrier et la plume sergent major.

L'autorité régnait en maître avec le redoutable père Gazeaux et son petit bambou de 3 mètres pour éviter de se déplacer.

Les bavards comme moi avaient droit à une pince à linge sur la langue pendant toute la récréation, je l'ai bien connue. Les turbulents qui se déplaçaient étaient attachés sur leur chaise avec une ceinture.

Il n'était pas question de se plaindre auprès des parents, sinon c'était la double peine.

Le Pont Neuf avait une église moderne et nous nous y retrouvions tous au catéchisme, un grand moment de détente mais pas pour le prêtre.



Collection Guy Andrault

Fête d'école dans le Pont-Neuf

Je fréquentais assidûment l'église, ma grand-mère me gratifiait d'1 franc pour aller à la messe et 1 franc pour communier.

Je n'ai jamais eu l'honneur d'être enfant de cœur, juste celui de faire ma communion avec un an d'avance, je n'étais pourtant pas surdoué mais il y avait certainement une autre raison.

Et puis, le lycée, le quartier s'est peuplé, l'urbanisme et ses immeubles envahissent le verger de la rue du Lavoir, les bandes des blousons noirs, la violence arrivent avec la modernité.

La télévision était à l'époque un lien social, la piste aux étoiles rassemblait tous les voisins chez mes parents, aujourd'hui elle isole.

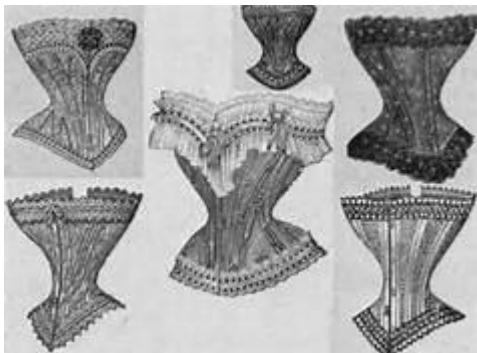
Le Pont Neuf, le chemin du lavoir et l'Hypogée c'est 30 ans de ma vie avant de migrer à la campagne dans le petit village de Savigny l'Evescault avec ses 400 habitants et aujourd'hui 1 200 habitants.

Je suis aujourd'hui au service de cette commune depuis 28 ans.

Guy Andrault

(Note : Aujourd'hui Guy Andrault est maire de la commune de Savigny-l'Evescault)





Collection Comité de Quartier

METIERS DE FEMMES

Beaucoup de femmes ont exercé des activités professionnelles dans le quartier avant et après la dernière guerre et souvent à leur domicile.

C'est ainsi que des couturières travaillaient chez elles. Certaines faisaient de la couture pour hommes (culottières, giletières), certaines pour la Maison Mathias bien connue en centre-ville.

Dans le bas du faubourg, on voyait Mme Moulin, couturière, qui travaillait derrière sa fenêtre. L'été, fenêtre ouverte, elle faisait la conversation avec les passants.

Il y a eu deux manufactures de bonneterie dans le quartier, l'une à droite en montant le faubourg, un peu après la rue de la Chatonnerie, c'était celle de Mme Morceau, et l'autre route de Gençay tenue tout d'abord par M. Rateau - qui avait été marchand de tissus et avait également tenu en ces lieux un hôtel et une salle de bal implantée jusqu'à la rue de la Plaine - puis reprise par M. Bejon. L'immeuble existe toujours. On y fabriquait notamment des chaussettes et divers éléments qui, une fois faits, étaient emportés par des dames qui, tout en s'occupant de leur foyer, effectuaient les finitions chez elles. Une fois ces finitions terminées, le travail était rapporté à la fabrique. L'immeuble fut touché par un violent incendie vers les années 1930-1935 et faillit disparaître.

La fonderie Lucet, actuel Confort Moderne, employait de nombreux ouvriers. La sirène rythmait la vie du quartier lors des entrées et sorties de l'usine. Les gens se connaissaient, s'entraidaient, parlaient ensemble et aimaient se rencontrer dans les cafés, les commerces, le tramway ou simplement dans la rue. Tout ceci participait à l'animation intense de ce faubourg très vivant, difficile à imaginer aujourd'hui.

Yvette Mazeran

Je travaillais à l'Imprimerie Basile, rue Cornet.

Mme Audouin





Collection Gérard Simmat



Photo Isabelle Soulard

LE CAFE DES SOEURS JOLLY

Tout en haut du Pont-Neuf, à l'intersection des rues de la Pierre-Levée, du recteur Pineau et Jacques Cœur se tient un café plus que centenaire, qui porte le nom historique de Martel 732 mais que tous les habitants du quartier et bien au-delà connaissent sous le nom de café des Sœurs Jolly.

L'établissement qui fait aujourd'hui bar, hôtel, restaurant et dépôt de presse, a été ouvert en 1904 par ma grand-mère : Léontine Jolly. C'est donc la 3^e génération.

Et depuis 1904, le café est resté dans la famille. En effet, c'est d'abord mon père qui a repris le café familial. Il s'appelait alors le « Vélodrome » car autrefois il y avait un vélodrome sur le stade. L'hôtel a été ouvert à la fin des années 1940, vers 1948. Mon père jouait au rugby. Il a été dans l'équipe de Chauvigny et de Poitiers. Et c'était un fidèle supporter du Stade Poitevin Rugby. Le dimanche, on proposait un casse-croûte d'après match : du pain, du pâté, du vin. Il y avait beaucoup de monde le dimanche. Ça a duré jusqu'à l'ouverture du club-house du stade ; après, on a fermé le dimanche, ce n'était plus la peine.

Puis, en 1973, il est devenu le café des Sœurs Jolly car au départ nous étions trois sœurs : Yvette, Michèle et Madeleine, puis Madeleine a quitté Poitiers.

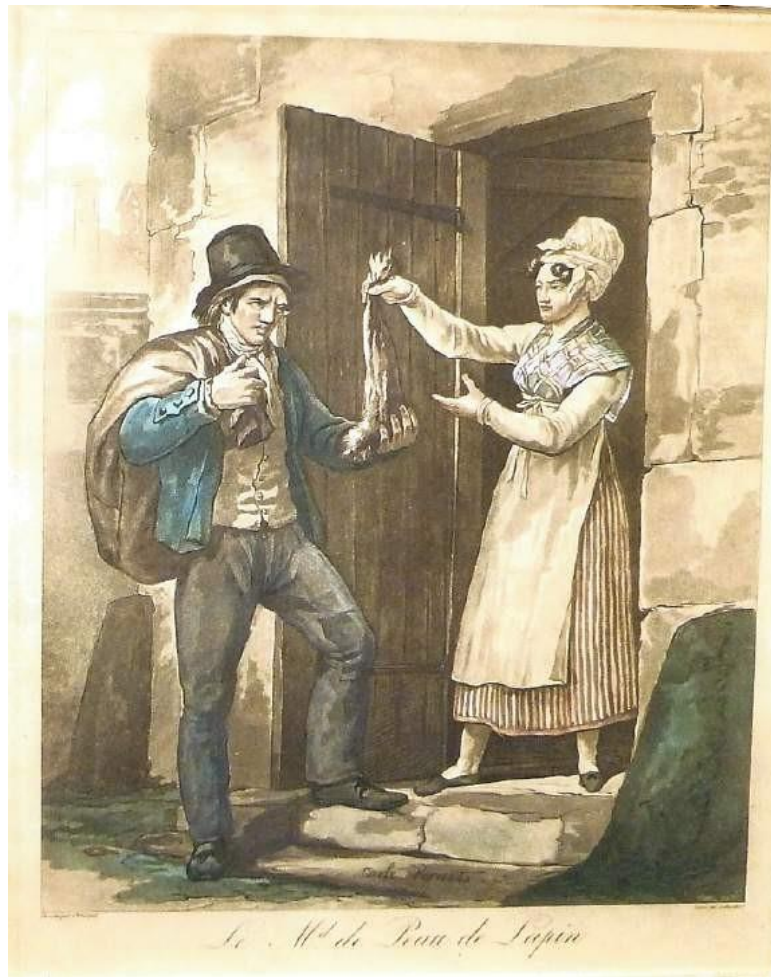
Yvette Jolly

Michèle vient de temps à autre mais Yvette est toujours présente, aidée de Brigitte sa collaboratrice depuis plus de trente ans mais aussi par deux autres femmes que j'ai toujours connues.

Aujourd'hui, le café des Sœurs Jolly est avant tout un lieu de tradition : un hôtel agréable, une cuisine traditionnelle succulente, un menu chaque jour différent cuisiné avec de bons produits, un bar où les habitués aiment à se retrouver, un accueil immuablement chaleureux et cette sérénité que l'on retrouve toujours dans ces établissements centenaires.

Isabelle Soulard





Collection Yvette Mazeran

« Peaux de lapins ! Peaux ! »

TEMOIGNAGES : LA « LOULOUTE »

La « Louloute », marchande de peaux de lapins de son état, marqua mon enfance de façon indélébile.

C'était une femme longiligne, froissée, desséchée, usée. Le visage haut perché se présentait toujours ensanglanté. Les ecchymoses violettes côtoyaient les plaies sanguinolentes, mais il y avait les yeux, le regard et ça !!!

La « Louloute » : un personnage.

A l'aube de ses trente ans cette femme particulière était tombée corps et âme en amour pour un ancien légionnaire prénommé Jean, un tatoué, allez donc savoir pourquoi ?

Sa bouteille à Jean, c'était son « bon génie ». Pour cet homme, la « Louloute » avait tout lâché, tout donné.

Le logis de l'ancienne institutrice et du légionnaire, situé dans la Vallée aux Loups, était une roulotte en bois peinte en bordeaux, décorée de roses.

Pour piliers de leurs existences, les brancards de leur charrette à bras, le droit pour elle, le gauche pour lui et ils s'y cramponnaient, la bouteille leur ayant définitivement fait perdre leur équilibre.

Pour les après-midis, sur le chemin, le plancher de leur carriole leur servait de couche adoucie par quelques peaux de lapins éparses.

Après quelques somnolences, surgissait parfois le pathétique, l'insoutenable. S'extrayant à grand peine de cette couche improvisée, « Louloute » se mettait debout et de sa bouche craquelée mais toujours « embellie » par un rouge très vif, sortait comme une plainte rauque : des poèmes. Victor Hugo, Rimbaud, José Maria de Heredia. Je me souviens... *Les Conquérants* !!!

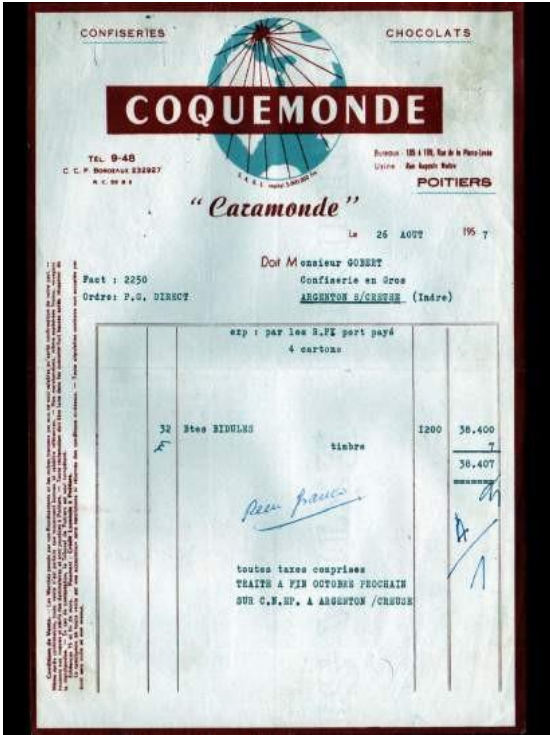
Pour point final à cet ailleurs, la chute terrible sur le trottoir si dur, le retour à l'implacable misère.

« Louloute » et Jean s'arrimaient alors aux brancards : le même joug. L'attelage infernal démarrait suivi du

« Peaux de lapins ! Peaux »

jailli à l'unisson de leurs deux voix synchro, indication de leur raison sociale lancée aux quatre vents.

Michelle Souchaud



BOIS D'INDUSTRIE
ENTREPRISE DE BATTAGES
PLANCHES ET VOLIGES
SCIERIE MÉCANIQUE
MÉGNIEN-THELLIER
3, ROUTE DE GENÇAY, POITIERS

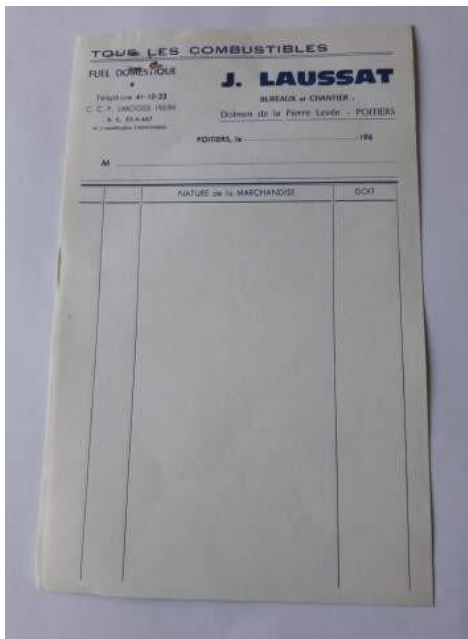
Le 29 juillet 1956

Doit Monsieur Mozeron Employé de Gençay Poitiers 1926

10	Bois Sapin 5'00 x 0.88 = 7.76	10.85	78.21
	1. traité de feu de 3.00 = 0.20	0.20	1.20
15	Bois 25 m 11 m - 10 carré	8.75	77.12
	6 traités de 2 pl au 10	1.15	1.50
29	Sapin 30 m 2 m 26 carré	10.50	21.08
30	Sapin 27 m 2 m 31 carré	9.45	21.01
Guilts 1°	6 solives de 1 m 25 = 8x18 = 25.50	9.05	125.52
	2 " de 3 m 8x18 6.00	"	30.26
	1 m de 4.50 = 11x14	"	3.77
	chêne 10 solives de 3 m 6.5x15	4.82	262.78
3	1 m 4 solives de 6 m 35 = 4x20	12.35	78.12
	Pin 36 chev de 3 m 50 = 6/8 = 119 m	1.68	179.91
	1 chevron de 3 m 00 = 8x10	2.80	8.11
11	10 paquets fûts de 15x10	11.00	110.00
	chêne 8 sol de 3 m 6.5x18 18 cm	1.82	176.88
	4 solives de 3 m 6.5x12 (12)	3.90	16.80
12	Pin 15 m dilapés 1 m 08 carré	5.25	21.42
23	Parquet chêne 3 m 4 m 23 carré à 21.71	21.71	960.90
	Total		3047.30

reçu acompte 1500 f. le 2^e Août 1956 Mégnien

Collection Laurent dit Loupinge Allinge et Comité de Quartier



UN FAUBOURG INDUSTRIEL

Le faubourg du Pont-Neuf était un faubourg industriel. De nombreuses entreprises employaient des hommes mais aussi des femmes dans les secteurs les plus divers.

L'entreprise Coquemonde fabriquait des bonbons, sorte de petites coquilles Saint-Jacques remplies d'une pâte sucrée et gélatineuse.

Une tannerie de peaux d'oies était installée à l'emplacement du cabinet des docteurs Eliane et Claude Bérard, rue de la Pierre Levée. De nombreux habitants, dont monsieur Métayer installé à l'entrée de la rue Saint-Saturnin, ramassaient des plumes.

Une bonneterie existait route de Gençay et employait une main d'œuvre féminine.

La mère Etienne dirigeait une armée de laveurs de petits pots en verre car elle concoctait des yaourts et à cette époque où l'on ne parlait pourtant ni d'écologie ni de Zéro Déchets, chacun rapportait ses pots qui étaient réutilisés à l'infini.

M. Pinson fabriquait des meubles aux Dunes et les vendait en ville.

La scierie Mégrien occupait l'angle des routes de Gençay et de Nouaillé avant de céder la place à un Prisunic, celui du centre-ville ayant brûlé. Le magasin disparut, remplacé à son tour par Bercier-électroménager, puis par Foir'Fouille et enfin par les surgelés Picard.

Et puis il y a aussi les caravanes Tesserault. Et oui, dans notre faubourg, dans les années 50, on fabrique des caravanes.

Ouvrier charron, puis carrossier, Paul Tesserault fabrique sa première caravane en 1942. Loin de ressembler à celle d'aujourd'hui, elle est en bois à l'instar des roulottes des forains, population à qui ses caravanes sont d'abord destinées. Passer ses vacances dans une caravane n'est pas encore à la mode !

Puis, en 1944, Paul Tesserault construit sa première caravane en métal. Il rencontre immédiatement le succès auprès des marchands forains.

Enfin, au début des années 1950, il lance sa première caravane destinée aux campeurs. C'est une révolution. Elles sont fabriquées en tôle électro-zinguée. Les caravanes Tesserault sont d'abord de forme ovoïde – c'est la mode – avant de devenir plus rectangulaires. Et c'est dans notre Pont-Neuf que ces premières caravanes voient le jour. Bien-sûr, faute de place, l'usine sera délocalisée « en banlieue » avant de fermer, face à la concurrence, dans les années 1980.



Photo Jacques Dupuy

La fonderie
Lucet



Collection Laurent dit Loupinge Allinge

La fonderie Lucet travaille pour l'armement. Elle est située à l'emplacement du Confort Moderne, à l'époque au 155 rue du Faubourg du Pont-Neuf. Avant-guerre, elle est dirigée par Georges Lucet qui travaille avec les frères Masteau, quincaillers en centre-ville comme l'indique une facture du 28 décembre 1935.

La fonderie continue de fonctionner pendant la guerre. Yvette Mazeran se souvient de la sirène qui rythmait l'embauche et la débauche des ouvriers mais rappelle que les habitants du quartier ignoraient ce qui se passait derrière les hauts murs.

L'adjudant Maurice Mansaud, dans son ouvrage numérique « Ma vie de prisonnier et de militaire en Allemagne », évoque en quelques lignes l'emploi à la fonderie de sa mère, obligée d'y travailler pour survivre en ces temps difficiles : *ma mère est obligée d'aller travailler... elle est embauchée à la Fonderie Lucet qui est une fabrique d'obus dans le faubourg du Pont-Neuf à Poitiers. Pauvre maman, partir à pied avec son panier à la gare prendre le tramway qui la conduit à son lieu de travail. Retour le soir tard, la figure noire. Cette usine fonctionne jour et nuit.* Après la guerre, l'usine continue un temps sa production grâce à des contrats de l'Etat, d'après l'historien Marc Bergère (cf. « L'épuration économique en France à la Libération » paru aux Presses Universitaires de Rennes).

Puis les bâtiments sont transformés en un entrepôt de matériel électroménager : Confort 2000. C'est cet établissement qui donne son nom au Confort Moderne en 1985.

Enfin, au bout de la route de Gençay se trouve La « Merdonne ».

A l'emplacement du Leclerc, construit vers 1970, il y avait un grand champ. Ce terrain était inutilisé et pour cause ! Il servait de champ d'épandage où une entreprise spécialisée de vidange déversait les matières venant des W.C. des habitants de la ville. Tout cela a bien changé et heureusement, car pour les résidents du coin, les jours d'été et de chaleur, le vent venant du sud propageait une odeur très, très, très nauséabonde. Tout le monde appelait ce champ « LA MERDONNE ».

Yvette Mazeran.

« Déposer la commande dans la boîte à lettres », telle était la consigne donnée à ses clients par le vidangeur Fiot lorsqu'il était absent. Une phrase qui prête à sourire, voire à plaisanter. Certains ne s'en privaient pas !

Et ce cloaque malodorant avait son utilité. Non seulement, il permettait d'évacuer les immondices de tout Poitiers, mais il offrait également à certains la possibilité de retrouver une bague ou une montre tombée malencontreusement dans une fosse d'aisance. Pas très ragoûtant tout cela ! Mais c'était en limite de notre quartier,

Jean-Marie Dubourg.



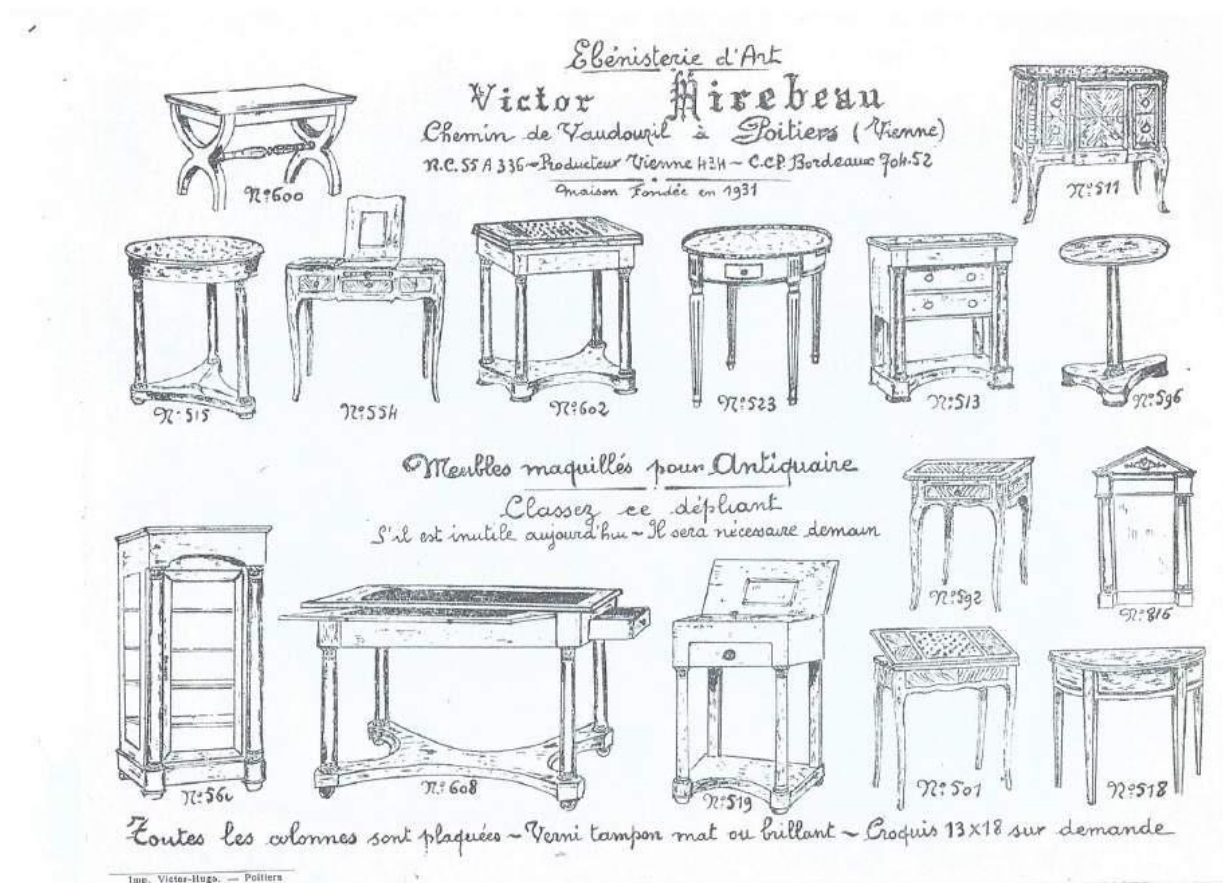
Collection Thierry Mirebeau



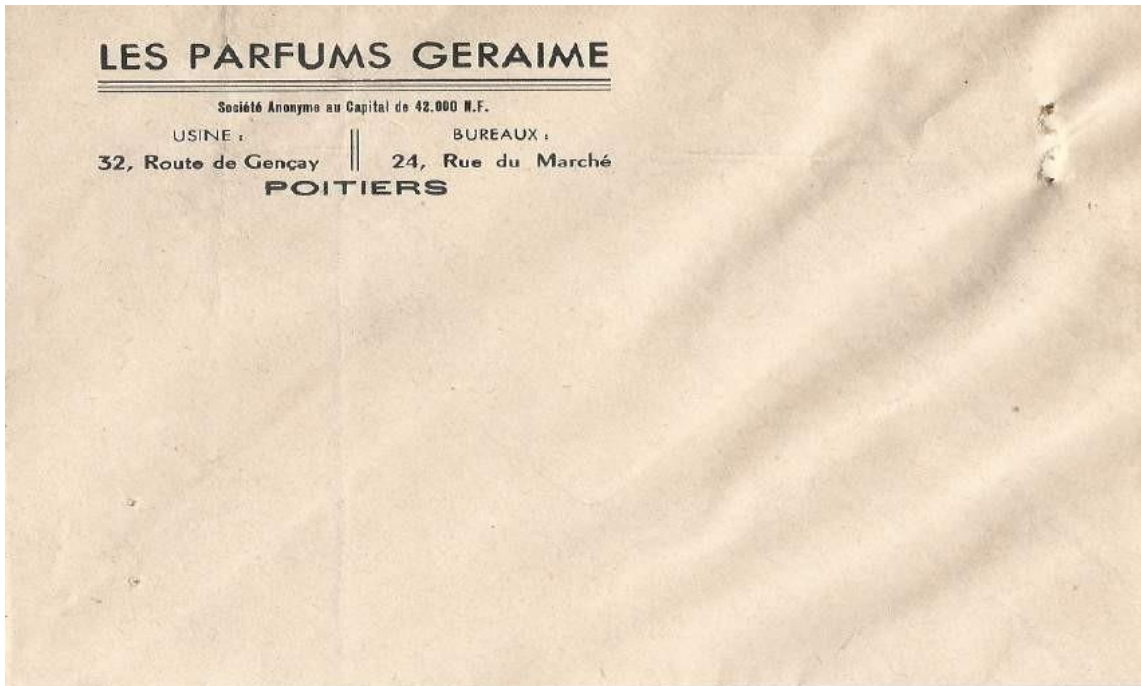
L'EBENISTERIE D'ART MIREBEAU RUE DE VAUDOUIL

L'ébénisterie d'art des Frères Mirebeau a vu le jour en 1931 au 8 place de la Liberté à Poitiers. Le succès est immédiat. Un atelier est nécessaire. Il se situe rue de Vaudouzil ; aujourd'hui encore la maison de Victor Mirebeau est toujours là, de même que l'atelier en fonds de cour. Seules des ardoises ont remplacé les tuiles. A l'origine, l'entreprise reproduit des meubles anciens, en répare et vend des trumeaux, des glaces et des dorures.

Serge Mirebeau prend la suite de son père en 1972. Aujourd'hui, c'est le petit-fils de Victor, Thierry Mirebeau, qui dirige l'entreprise, ceci depuis 1999. Le petit atelier de Vaudouzil est devenu la prospère entreprise ESSE Diffusion qui, aujourd'hui, vend en ligne aux professionnels et aux particuliers de la quincaillerie, de l'ameublement, des objets de décoration, des portails, des portillons, des portes et même du mobilier urbain.



Collection Thierry Mirebeau



Collection Josette Dousset

Bulletins de paye de Josette Dousset
1956 et 1964

BULLETIN DE PAYE établi le

Période du 3 au 30 sept. 1956

Nom : Mlle Josette Dousset

Adresse : 24, Rue du Marché

Cat. Profle : Mlle S. S.

Emploi : Bureau Sal. min. cat. _____

Salaire fixe ou journées	h. <u>du 30</u>	16045
Heures normales	h. <u>du 30</u>	11153
Heures supplées	h. à	
Heures supplées	<u>24</u> h. à <u>rapport 21/2</u>	2863 415
Salaire de base :		Salaire brut <u>15.778</u>
RETENUES	Ass. Soc.	} <u>1424</u>
	Retraite	
	Cadres	
SALAIRE NET <u>22.351</u>		
Indemnité transport		
Acomptes		
NET A PAYER <u>22.351</u>		

N° Matricule de l'employeur : _____

SALAIRE PAYÉ LE :

SÉCURITÉ SOCIALE
Cotisations versées 369.86.194.0002
SÉCURITÉ SOCIALE
21, Rue St Louis - POITIERS

Les Parfums GERAIME
Poitiers
24, rue du Marché

LOI N° 43 DU 10 JANVIER 1942 — DÉCRET DU 5 MAI 1951

Décompte	Salaire brut	Salaire de base	Retenues			Salaire net	Indemnité transp.	Total dC	Acomptes	Net à payer	Heures de présence	Période	Nom
			S.S.	Retraite	Chômage								
Norm. H. à	34.00												
Suppl. H. à	21.69												
Prime suite	21.24												
	396.93	396.93	2381	3.96	0.20	368.96				368.96		sept. 64	Dousset Josette

N° M de l'Employeur : _____ Cotisations versées à : _____ Payé le : _____

L'ETABLISSEMENT GERAIME

Lorsque j'ai demandé à Josette, habitante du quartier : « Établissement GERAIME, 32, route de Gençay », à côté de la « Bonneterie », qu'est-ce que cela t'évoque ? », elle m'a répondu :

- Du gris, du moche, du sale, du sombre, mais ça sentait bon.
- Mes mains, sans gant, massacrées par les bouteilles cassées lorsque je les déchargeais avant de les nettoyer et les étiqueter.
- Mon dos en compote après avoir mis, 10 fois par jour, des caisses de 45 kg sur des chariots.
- Nos chants, on chantait presque tout le temps en travaillant, c'était permis et c'était formidable !
- Nos escapades, lorsqu'on s'éclipsait, en passant derrière l'usine pour aller à l'épicerie s'acheter une petite gâterie.
- Un chocolat chaud offert une fois, car il faisait si froid que la patronne a eu pitié de nous.

Josette a travaillé de 1956 à 1964, dans l'usine de fabrication de parfums, shampoings, eau de Cologne, vaseline, brillantine, etc.... dirigée par M. Meunier (depuis cette usine est devenue succursale Schwarzkopf et a déménagé à la Demi-Lune). A l'époque, l'usine distribuait en priorité ses produits aux « Dames de France » de toute la France. M. Meunier était un « nez ». Il mélangeait des extraits de parfums venant de Grasse dans d'immenses cuves de 2m de haut et de 3 à 4 m de diamètre, pleines d'alcool à 90°.

Il y avait dans l'usine 8 ouvrières et 2 ouvriers spécialisés dans les shampoings, supervisés par un contremaître.

Dans l'atelier, les femmes travaillaient à la chaîne, 9h par jour (de 8h à 12h puis de 14h à 19h), 6 jours par semaine, avec congé les jours fériés et 15 jours en été.

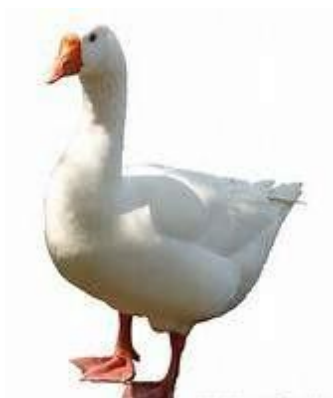
- Elles étaient deux à mettre en flacon ou en bouteille. Elles puisaient dans les cuves, juchées sur une échelle, avec des brocs de 15 litres.
- Puis deux autres bouchaient, avec des tétines ou des bouchons.
- Au troisième poste, Josette étiquetait à la machine et sa copine finissait à la main.
- Le dernier groupe mettait en carton pour envoi.

De temps en temps, elles s'occupaient d'un gros marché destiné à l'Arabie Saoudite qui nécessitait un conditionnement particulier pour supporter le voyage. Les horaires alors étaient 2 fois 8 (6h à 14 h et 14h à 22h) et celles qui n'habitaient pas le quartier, avaient le privilège de se faire ramener chez elles, en voiture par le contremaître, après 22h. Le travail était dur, sans contrat et peu rétribué, Josette gagnait en salaire net, 223,51 francs en 1956 et 394,34 francs en 1964, sans prime, avec un colis à Noël, contenant, une savonnette, une eau de Cologne, un flacon de brillantine et un shampoing. C'était peu, mais ça sentait bon...

Entretien réalisé par Claudine Géron



Collection Marthe Duranceau



L'INDUSTRIE DES PEAUX D'OIES

Peu de gens dans notre quartier du Faubourg du Pont-Neuf savent que dans le haut de notre rue de la Pierre-Levée, il y avait une usine qui travaillait les peaux d'oies. Cette usine appartenait à M. Léon Baillargeau. Une équipe d'acheteurs parcourait les campagnes pour découvrir et monnayer les oies bien duvetées et de belle couleur blanche.

Entreposées dans un terrain situé derrière l'usine, elles étaient abattues avec précaution (pour ne pas tacher le plumage), les oies étaient débarrassées de leur peau incisée sur le dos à petits traits de couteaux, comme de vulgaires lapins. Les peaux étaient ensuite retirées soigneusement jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'une nappe de duvet souple et vaporeux. Clouées sur une planche les peaux étaient séchées à l'air libre, puis déclouées, écharnées, dégraissées et blanchies.

Ce n'est qu'en 1892 que M. Greuillet-Baillargeaux découvrit un procédé spécial de préparation des peaux d'oies à la benzine. Ce procédé, breveté par la suite, permit d'obtenir des peaux duvetées d'une souplesse et d'une blancheur incomparables. Aussi, les peaux duvetées blanches furent employées à la fabrication des houppes à poudre de riz et s'étendit rapidement aux diverses industries de la mode pour la fourrure et la passementerie.

En 1923, M. Léon Baillargeau, industriel spécialisé et neveu de M. Greuillet-Baillargeau, obtint, par des moyens scientifiques, un procédé de teintures indélébiles, lui permettant de livrer aux diverses industries s'y rattachant des peaux duvetées teintées, depuis le rose le plus tendre au bleu le plus foncé, en passant par le jaune, le vert ou le mauve délicat. Les bandes de « cygne » étaient alors montées en capeline et les chutes utilisées à la confection de houppes légères, petits manteaux, cols de fourrure, garnitures de layette ainsi que les garnitures de lit, couvre-pieds, etc.

En 1926, à la foire de Lyon, M. Léon Baillargeau avait exposé ses peaux d'oies. L'arrivée des matériaux synthétiques fut en grande partie responsable de la disparition de cette industrie locale.

M. Baillargeau vendit son usine à la société Elba-Bergeron qui ne resta que très peu de temps.

Une fabrique de bonbons, « Coquemonde », vint s'installer à la place des peaux d'oies, mais elle disparut, elle aussi très rapidement.

Marthe Duranceau



Collection Marie-Thérèse Fleury



JEAN GOUPY MARBRIER ET SCULPTEUR (1906-1989)

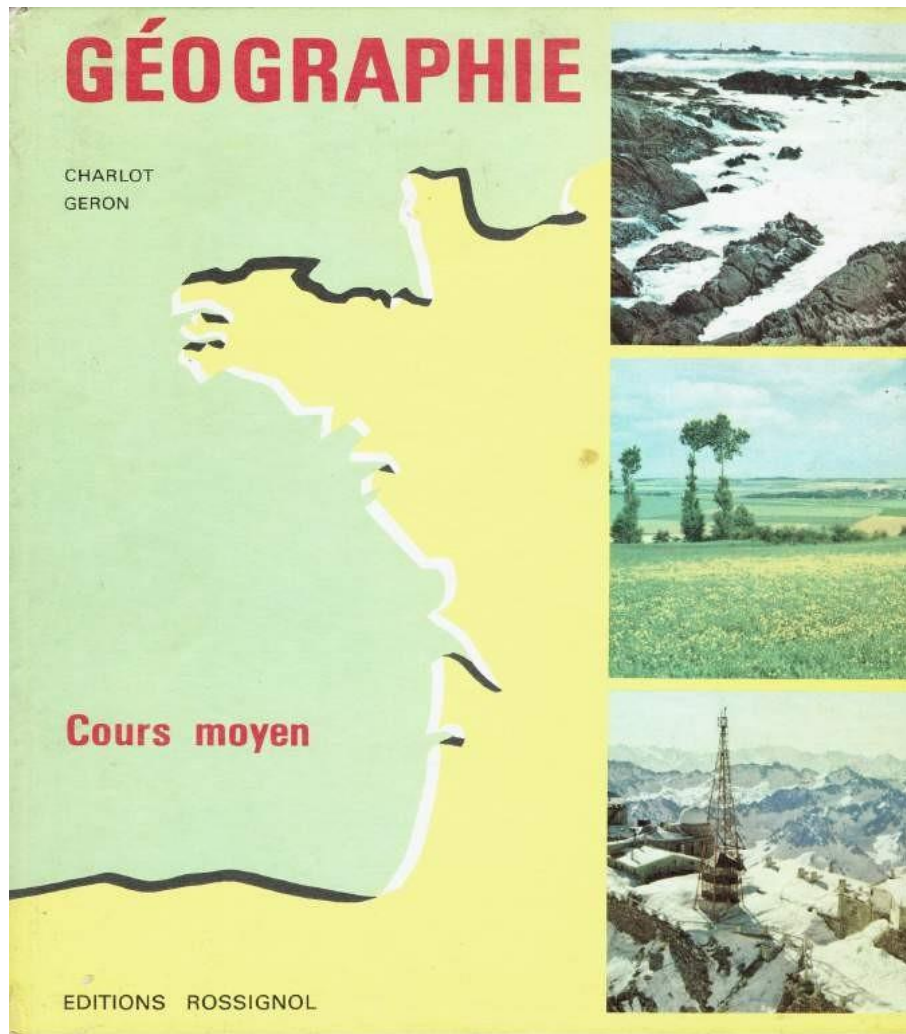
Jean Goupy, fils d'un ouvrier cierge de l'entreprise Guesdon dans la Grand'Rue et d'une couturière, commence à travailler la pierre à l'âge de 14 ans dans l'atelier de M. Deshoulières, spécialisé dans les travaux d'église et bientôt dans les monuments aux morts de l'après-guerre 14-18.

Après avoir suivi des cours de sculpture à l'Ecole des Beaux-Arts de Poitiers et notamment ceux de M. Gilbert, il devient sculpteur, succède à M. Deshoulières à la fin des années 20 et s'installe dans le haut du faubourg du Pont-Neuf.

Son œuvre est considérable. Ainsi, en 1929, il réalise les sculptures de la basilique de Pitié à La Chapelle-Saint-Laurent, dans les Deux-Sèvres. Mais la crise survient et il doit se contenter pendant un temps d'exercer son art sur des monuments funéraires. Avec la reprise économique, les commandes affluent. C'est l'époque où il sculpte une partie des chapiteaux de l'église Saint-Martial de Montmorillon. La guerre 39-45 le renvoie à la marbrerie funéraire. A la Libération, le sculpteur parisien Claude Grange fait la maquette du mémorial de Verrières et confie la réalisation de ce haut-relief en mémoire de huit jeunes maquisards tués par les SS au sculpteur et résistant Jean Goupy qui sculpte également la plaque commémorative de la prison de la Pierre Levée, haut lieu d'incarcération des résistants poitevins.

Parmi les réalisations de Jean Goupy, devenu entre-temps professeur de sculpture à l'école des Beaux Arts, citons encore les blasons de l'évêché de Poitiers, les linteaux et chapiteaux de la Maison Diocésaine, le blason de la maison aux clefs place Charles de Gaulle, des cheminées et cages d'escalier dans des maisons particulières mais aussi l'autel de Jeanne Elisabeth Bichier des Ages à La Puye, la fontaine de la place Viète à Fontenay-le-Comte et le fronton de la poste de Noirmoutier en Vendée.

Isabelle Soulard



Géographie, manuel par H. Géron et R. Charlot

Collection Jean Géron

TEMOIGNAGES : HENRI GERON ET LES EDITIONS ROSSIGNOL

André Rossignol était instituteur à Nalliers, dans la Vienne ; il souhaitait avoir une caution pédagogique, cela tombait à pic puisque son cousin, Henri Géron était directeur de l'école normale de Parthenay. Les deux cousins convinrent de travailler ensemble. André Rossignol avait créé la Coopération Pédagogique mais, juste après la guerre, l'argent était rare, et il voulait éditer, pour les instituteurs, des brochures très bon marché. C'est ainsi que mon père, sous le pseudonyme de François Henry a conçu une Histoire de France d'une trentaine de pages.

*Parmi des manuels où mon père a collaboré, je voudrais - liste non exhaustive - citer : **Poucet et son ami.***

A l'époque, deux méthodes d'apprentissage dominant le marché : depuis 1947, Rémi et Colette des Éditions Magnard, et Poucet et son ami (l'ami étant un écureuil) publié en 1956 par les Editions Rossignol. Méthode mixte, syllabique et globale, elle eut un grand succès ; elle fut élaborée avec R. Charlot, instituteur qui voulait bien tester dans sa classe la démarche pédagogique de mon père. Il sera suivi par Le Beau livre de Poucet et Poucet à Paris par les mêmes auteurs.

Ainsi, des générations d'écoliers ont appris à lire avec cette méthode.

Belles Images d'Histoire

Les auteurs étaient H. Géron et A. Rossignol.

Ce manuel, destiné au cours élémentaire, faisait, paraît-il, la part trop belle aux luttes populaires et à la misère des pauvres gens. Un député consterné a jugé bon de s'adresser à ses confrères pour demander l'interdiction du livre dans les écoles, car il fallait couper leurs ailes à ces oiseaux rouges. M^{me} A. Debray, conseillère municipale de Paris, fit de même. Elle obtint satisfaction puisqu'elle reçut du Préfet une note lui déclarant que le manuel serait interdit dans les écoles du département de la Seine (Note dans Le Monde du 1^{er} avril 1959 et ce n'était pas un canular !) Cette œuvre connut un beau succès et était accompagnée de tableaux d'élocution rangés dans deux cadres emboîtés, ce qui facilitait le rangement, permettait d'utiliser un carton moins épais et diminuait le coût.

Parmi les ouvrages de géographie :

Promenons-nous,

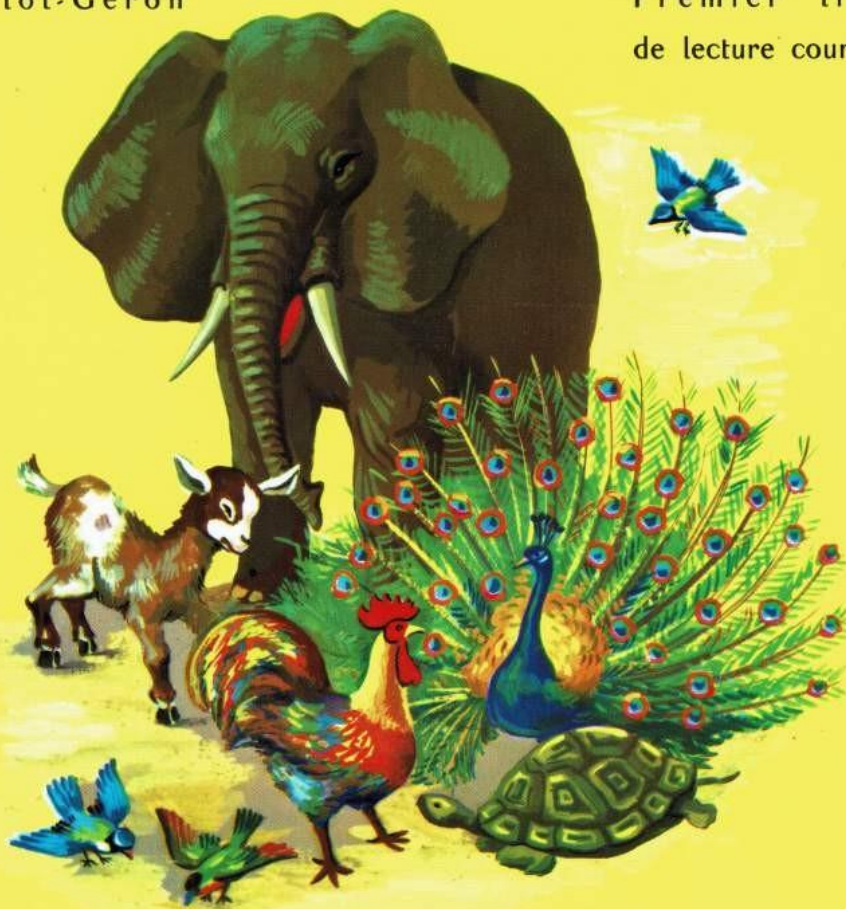
dont les auteurs étaient H. Géron et A. Rossignol, destiné au cours élémentaire et accompagné des tableaux d'élocution conçus comme expliqué ci-dessus.

Réédition après la reprise par Hachette des Editions Rossignol

le beau livre de Poucet

Charlot-Géron

Premier livre
de lecture courante



H HACHETTE
Écoles

Collection Jean Géron

Géographie

dont les auteurs étaient R. Charlot et H. Géron, accompagné de tableaux d'élocution conçu selon le même principe.

H. Géron a bien sûr participé aux tableaux d'élocution.

Ce n'est pas là, comme je l'ai suggéré, l'ensemble des productions de mon père ! Cela donne une idée de l'ampleur de son œuvre pédagogique.

Détail amusant : lorsqu'il a fait construire la maison où il comptait prendre sa retraite, dans les années 50, il a choisi le quartier du Pont-Neuf... pour ne pas être obligé de traverser Poitiers quand il irait à Montmorillon, siège des éditions Rossignol !

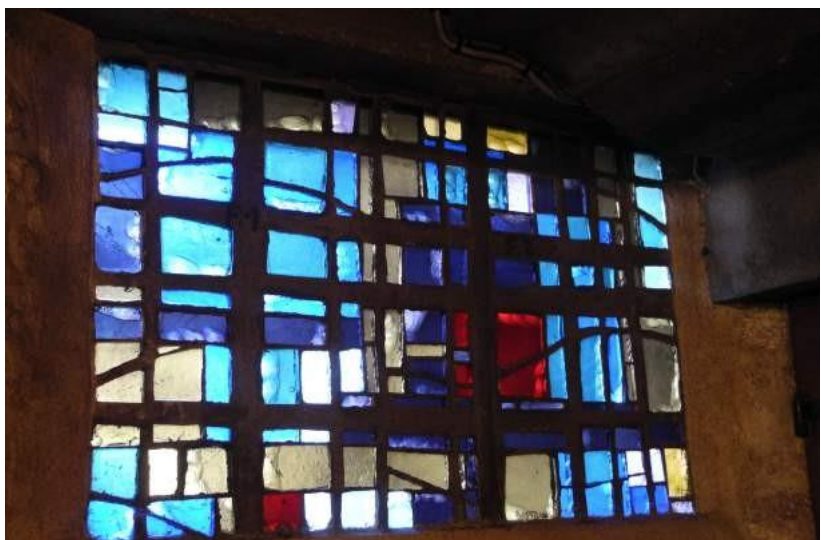
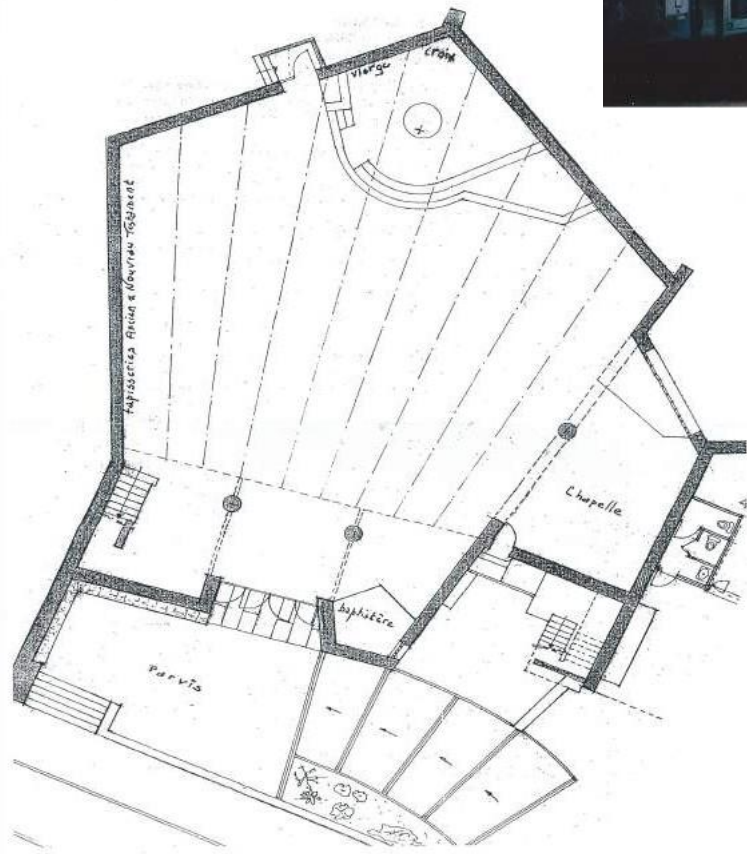
Jean Géron



Henri Géron, son épouse Antoinette et Jean, notre président, en 1938

Notre président
Jean Géron
lors de la « Fête 1900 »





Photos Claudine Géron et Nicole Bahau

L'EGLISE SAINT-PAUL

Lorsque l'on arrive dans le haut du Faubourg du Pont Neuf, deux bâtiments importants se font face : d'un côté la prison, où des âmes tourmentées ont l'occasion de se refaire une virginité (!) et de l'autre un édifice qui, que l'on soit croyant ou non, est un peu le symbole du quartier, à savoir l'église Saint-Paul. En effet, il y a maintenant plus de 60 ans, les chrétiens devaient se rendre à la cathédrale Saint-Pierre ou à l'église Sainte-Radegonde pour prier. La ferveur populaire et une solidarité très forte de tout un quartier vont se mettre en marche pour créer ici un lieu de culte ! A la manière des bâtisseurs du Moyen Âge, les habitants du quartier du Pont Neuf vont se retrousser les manches pour construire eux-mêmes leur église... Cette église est vraiment une œuvre issue d'une volonté populaire. Et, dès la fin de l'année 1953, toute la population se mit au travail, avec l'aide de nombreux autres poitevins.

Le site retenu était celui d'une fromagerie, créée par les grands-parents de celle qui devait en être l'architecte, Madeleine Ursault. A l'époque jeune étudiante en architecture, celle-ci en a dressé les plans et ce sera son sujet de diplôme, un souvenir extraordinaire. La pierre est extraite d'une carrière de Chauvigny et sa construction se marie harmonieusement avec quelques éléments structurels en béton.

La forme de l'église, un pentagone, veut être un symbole d'équilibre et de stabilité. L'intérieur, vaste et lumineux, crée une ambiance particulièrement propice à la méditation. Le grand mur nord est décoré par quatre magnifiques tapisseries, œuvres de Monique Laurenceau, qui attirent irrésistiblement le regard. L'ensemble des vitraux, enchâssés dans des pourtours fins en béton, furent exécutés par Gabriel Loire et son atelier de Chartres ; l'ensemble, ainsi qu'un éventail de baies qui s'ouvrent sur le chœur, sont du plus bel effet.

Le curé de l'époque, Emile Chatelier, motivait son monde avec enthousiasme, avec le soutien ô combien efficace d'un talentueux tailleur de pierre et sculpteur, Jean Goupy, qui rassemblait les moellons et la chaux et motivait ses troupes. Pour réunir les fonds, les habitants se démènent avec efficacité, enchaînant kermesses, spectacles, processions aux flambeaux, et même courses de lévriers ! On s'initie à la taille de pierre sous la houlette de Jean Goupy : les fidèles firent eux-mêmes les fondations et la base des murs. Les compagnons du Devoir ont apporté leur contribution en montant la charpente, avec l'aide d'habitants du quartier venus leur prêter main-forte, dans un élan extraordinaire.

La première pierre a été posée et bénie le 28 juin 1954 par monseigneur Vion, qui consacra l'édifice le 26 octobre 1956. C'est maintenant un trait d'union important pour nombre d'habitants du quartier et son fier clocher, qui se dresse nettement dans le ciel, rappelle ces moments de solidarité très forts.

A l'époque, certains penchaient pour donner le nom de Saint-Saturnin à l'église, en souvenir de celle, disparue, qui se situait dans le bas du Pont Neuf, mais finalement c'est le nom de Saint-Paul qui a été choisi par les catholiques, et à présent le monument domine le quartier comme un phare...

Alain Rudelle



Photo Claudine Geron

TROIS CLOCHES A L'EGLISE SAINT-PAUL

Trois cloches, mi bémol, sol, si bémol, donnant l'accord parfait, sont fondues (ou refondues) en 1890 à la demande du recteur H. Bougouin, pour le Grand Séminaire de Poitiers, par Georges Bollée, fondateur de cloches à Orléans. Puis l'ensemble est agencé par Lussault Frères & C, horlogers mécaniciens à Marçay, pour servir, comme l'indique une inscription gravée sur une des cloches, «à la nouvelle horloge posée par les soins de Mgr Auguste Hubert Juteau». Et la gravure précise : « Nous chantons à trois l'accord parfait : Qui regulae vivit, Deo vivit ».

Dans les années cinquante, la plus volumineuse d'entre-elles est achetée par les paroissiens de notre quartier et est installée dans le campanile de l'église Saint-Paul. Et plus personne ne songe à ses deux sœurs.

Du moins jusqu'à l'année universitaire 1992-1993 au cours de laquelle un étudiant réalise un mémoire portant sur les cloches de Poitiers ! Et là, ô surprise ! Il s'aperçoit que notre cloche a deux compagnes.

Fier de sa découverte, il s'empresse d'en faire part au curé de Saint-Paul.

Le Père Paul Gouban prévient le Conseil Pastoral de Saint-Paul qui décide qu'à l'occasion du 40^e anniversaire de l'église, les deux cloches manquantes soient rapatriées dans le Pont-Neuf.

En juin 1996, une lettre est envoyée à tous les habitants du quartier pour expliquer le projet. Une souscription est lancée.

En 1996, nos trois cloches sont enfin réunies pour l'éternité. L'une, qui sonne en mi-bémol, est d'un poids de 95 kg et décorée de la Sainte Vierge et d'un calice fleuri ; la deuxième, qui tinte en sol, d'un poids de 47 kg et ornée d'une croix et d'un bouquet de fleur ; la troisième enfin, la si bémol, accuse un poids de 26 kg, a été fondue en souvenir du Cardinal Pie, évêque de Poitiers, et est gravée d'un saint Joseph et elle-aussi d'un bouquet de fleurs.

Isabelle Soulard



Photo Nicole Bahauu

LES TAPISSERIES DE L'EGLISE SAINT-PAUL

Les tapisseries de l'église Saint-Paul, projet initié par Monique Laurenceau du temps où le Père Paul Gouband était le curé de la paroisse, représentent la Création, l'histoire du Peuple de Dieu, le vie de Jésus et les voyages de saint Paul. Moins d'une dizaine de femmes, se retrouvant un après-midi par semaine de 1992 à 1997, ont mené à bien ce projet destiné à la catéchèse mais également réalisé avec la volonté d'unir les femmes du quartier autour d'une œuvre commune originale.

Ces tapisseries sont de grandes dimensions : 5,20m sur 1,20m ; elles sont constituées d'une longue toile sur laquelle ont été cousus tous les éléments du décor ainsi que les personnages bibliques ou les animaux. Parmi ces derniers, ceux qui se souviennent de Paul noteront la présence de son fidèle compagnon, un labrador noir. Je me souviens encore de la surprise de certains paroissiens voyant que Kim avait le droit d'entrer dans l'église lorsque son maître se rendait à la sacristie.

La première représente donc la Création du Monde ou Genèse. En son centre figurent Adam et Eve.

La deuxième raconte l'histoire du Peuple de Dieu et se succèdent, entre autres, de gauche à droite Abraham, Moïse, le roi David, Isaïe, Jérémie, Jean-Baptiste et Marie. La troisième évoque quelques épisodes de la vie de Jésus : son enfance à Nazareth dans l'atelier de Joseph, le menuisier, sa rencontre avec Pierre au bord du lac de Tibériade, ses miracles, sa vie de prêcheur, les noces de Cana, la multiplication des pains, les paraboles, l'arrivée à Jérusalem, la Cène, la mort de Jésus et sa résurrection. Enfin, la quatrième retrace la vie de saint Paul, le patron de notre paroisse, représenté par les artistes vêtu d'une tunique ocre et d'une longue étole ou écharpe bleue : sa naissance à Tarse, son anti-christianisme, sa conversion sur le chemin de Damas, son œuvre missionnaire.

Isabelle Soulard



Photos Jacques Dupuy



QUAND LE CLAIN SORT DE SON LIT...

Au fil des siècles, les crues du Clain se sont succédé, noyant berges, bâtisses et emportant parfois les habitants de notre quartier dans ses flots tumultueux. L'une de mes ancêtres est ainsi morte noyée alors qu'elle empruntait le « bac » qui permettait au XVIII^e siècle de traverser la rivière non loin de l'endroit où se situe actuellement le pont neuf. Les plus récentes ont fait l'objet d'une exposition photos du photographe Jacques Courtois.

Isabelle Soulard



Photo Jacques Dupuy



Collection Isabelle Soulard



TEMOIGNAGES : QUAND ON S'AMUSAIT DANS LE PONT-NEUF

Loisirs d'enfants

Les gamins avaient des jeux simples : vélo, trottinette, patins à roulette, corde à sauter pour les filles, billes pour les garçons. Nous jouions dans la rue, sans craindre d'être écrasé car il y avait très peu de voitures.

Nous fabriquions aussi des chariots avec des roulements à bille, articulés avec des ficelles.

Jo Roy

Dans la rue Saint-Saturnin, qui s'appelait alors rue Chiron des Martyrs, nous jouions aux billes, aux petits vélos que nous faisons avancer sur un circuit creusé dans le sol à l'aide d'une bille, à des jeux de société et avec mon frère Gérard nous avons même construit un chariot avec quatre petites roues et une planche et nous dévalions la rue du Père de La Croix. Vu le nombre de voitures, ce n'était pas dangereux. En ce qui concerne les jeux de société, je me souviens qu'un de mes copains, Rousseau, qui habitait près de l'église Sainte-Radegonde, montait l'escalier des Dunes pour venir jouer avec nous le dimanche et en passant près d'Aboville il courait sa boîte de jeux sous le bras pour ne pas se la faire voler par la bande de gamins qui vivait là. Et parfois, on a fait le coup de poing. Mais globalement, on s'entendait tous bien. Il y avait les Méri, les Ragoneau, les Chauvière, les Buch et quelques filles mais on ne jouait pas ensemble, cela ne se faisait pas.

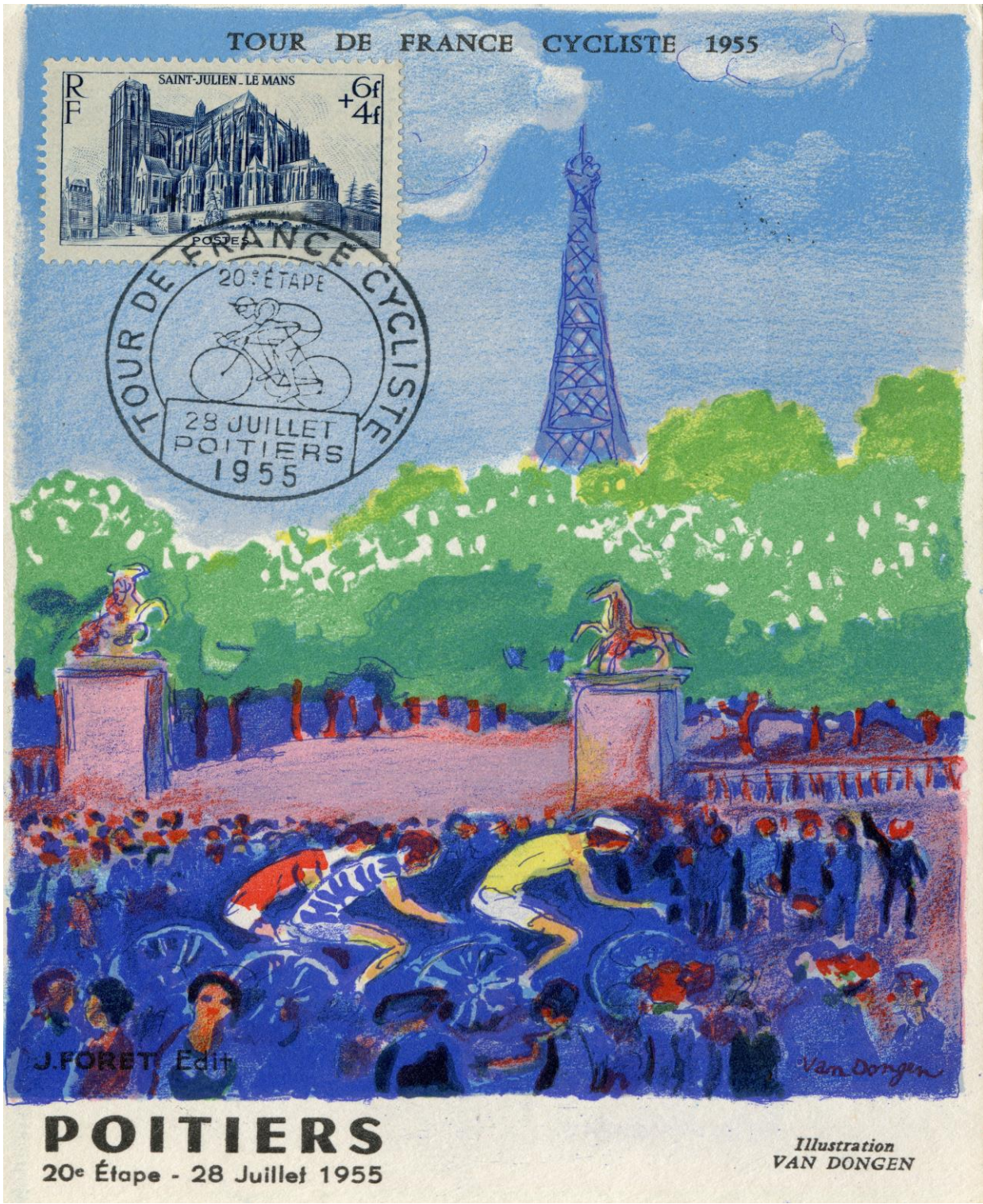
Michel Soulard

En matière de loisirs, les enfants avaient les jeux de l'époque : ballon, billes, patinette et parfois courses avec des échasses fabriquées « maison », lecture de journaux pour les jeunes ou jeux inventés avec les moyens du bord.

L'été, ils suivaient, à la radio ou sur les journaux, les étapes du tour de France qui avait déjà la cote. Chez moi, avant la guerre, vers 1935-1936, mon frère, qui dessinait un peu, avait reproduit les coureurs du Tour de France sur du carton, les avaient peints avec les vraies couleurs des coureurs et les avaient découpés. Ils étaient pliés à la base et tenaient droit. Et chaque soir, à l'arrivée de l'étape, on avançait les petits personnages en fonction de leur classement dans le Tour, avec le maillot jaune en tête.

Au cours d'une discussion, il vint aux oreilles d'un cafetier de la place du Marché, cette histoire d'une équipe en papier avec les voitures en couleur. Cette personne demanda à emprunter ce jeu qui fit, le temps du tour, les beaux jours du café «Le Cadran», il me semble. Pour remerciement, le patron du bar fit cadeau à mon frère d'un mini billard de table de 60cm sur 40cm environ, qui nous occupa pendant très longtemps. Les jouets étaient rares et chers dans notre jeunesse et donc les enfants étaient inventifs.

Yvette Mazeran



Collection Gérard Simmat

Lorsque nous étions jeunes, il n'y avait pas la télévision à la maison alors nous allions regarder les matchs de foot au café Barrault (actuel Longchamp) où nous buvions une limonade.

Gérard Sol

Loisirs d'adultes

Avec les voisins, on s'installait sur le trottoir, on parlait, on refaisait le monde. C'était un vrai loisir.

Michel Bonnet, Jean-Marie Dubourg

Avant la guerre 39/45, et même pendant la guerre, mais aussi dans les années 1950, une des rares distractions était le cinéma. Les salles étaient comblées aussi bien en centre-ville qu'au Pax rue des Feuillants. Les séances du samedi après-midi et dimanche étaient les plus choisies.

Pendant la guerre, les séances du soir étaient évitées, à cause du couvre-feu qui, en l'absence de moyens de transport, empêchait les gens qui habitaient loin de rentrer chez eux sans problème.

Les jeunes, en âge de danser, fréquentaient les bals, notamment chez Prenant, route de Limoges, dancing alors en vogue.

Yvette Mazeran

Le quartier du Pont-Neuf était plein de vie. Pêle-mêle, nous nous rappelons des bateaux fleuris sur le Clain, des courses de sulky sur les boulevards autour de Poitiers et que nous regardions depuis le pont, le feu de joie de la Saint-Jean à La Croix (arrêté pendant la guerre), les fêtes organisées dans le bas du Faubourg par M. Gagnon au cours desquelles le boulanger M. Moinard était promené dans un landeau.

Francine Moinard, Evelyne Brenier, Marie-Thérèse Fleury

En 1955 et en 1957, les coureurs du Tour de France ont emprunté le Pont-Neuf. En 1955, c'était une arrivée d'étape : Bordeaux-Poitiers. Ils sont passés deux fois route de Gençay. Le maillot jaune était Louison Bobet et le vainqueur d'étape Jean Forestier. En 1957, la 21^e étape, Libourne-Tours, 317km, est passée dans le Pont-Neuf, jusqu'en haut. Les badauds et autres aficionados ont pu voir le futur vainqueur d'étape André Darrigade, le champion des Landes qui gagnait de nombreuses étapes grâce à ses accélérations fulgurantes et Jacques Anquetil. Il faisait une chaleur épouvantable. Les femmes portaient des blouses de nylon et avec la transpiration le tissu devenait transparent. Mais nous avons eu la joie de voir Yvette Horner dans la voiture-balai.

Jean Roy, Marie-Lou Roy, Marie-Thérèse Fleury,
Jacques Laurin, Philippe Marchadier



Collection Gérard Simmat

Boules lyonnaises chez Frouin



Collection Gérard Simmat

Congrès des Caisses d'Epargne chez Prenant. A droite, on aperçoit le dancing

Les guinguettes du Pont-Neuf

Dans l'entre-deux guerre, au temps des années folles, les Poitevins aiment danser au son de l'accordéon, du violon ou de ces airs nouveaux venus d'outre-Atlantique.

Albertine Bonnet, jeune mariée qui avec Marcel habite le milieu du Pont-Neuf, au fond d'une cour en face de l'actuelle place Radio-Londres, *se souvenait attendre avec impatience le dimanche pour aller danser dans les guinguettes du faubourg du Pont-Neuf*. Elle aimait valser au son du violon mais elle apprécie surtout le charleston, *qu'elle dansait encore au soir de sa vie à près de 98 ans, la java et mazurka*.

Jacqueline Bourry se souvient de « *ce petit bal d'avant-guerre où allaient danser les jeunes du quartier du Pont-Neuf* » où elle habitait.

Le « café des Sports », tenu par M. Frouin, aujourd'hui le « Palais de la Bière », est l'un de ces établissements très fréquentés par les jeunes et moins jeunes de notre quartier. Mais qui se douterait aujourd'hui que la maison d'habitation qui borde la terrasse de l'établissement était autrefois la salle de danse de la guinguette ?

Plus connu et encore plus fréquenté peut-être, le dancing « Chez Prenant » occupe un bâtiment moderne, au fronton carré et aux baies arrondies construit dans les années 1930.

Leur succès est dû certes à la qualité de leur accueil mais aussi à leur situation en bout de la ligne de tramway, seul moyen de locomotion avec les bicyclettes pour la très grande majorité des jeunes de l'époque. Mais aussi à la présence de la route dite à l'époque « route de Limoges » qui vaut toutes les publicités et qui conduira, le modernisme aidant, l'établissement Frouin à installer une pompe à essence près de son dancing.

La présence américaine attire les prostituées

Bien-sûr il y avait les bordels officiels, en ville rue Bourcani, rue du Gaz (« Chez Lucette ») et quelques habitants mais surtout les militaires allaient y faire un tour. Certains étaient des habitués. Une fois par mois, on voyait douze à quinze filles, en défilé, qui venaient se faire examiner à l'hôpital Pasteur.

Pierre-Marie Chauvière, Jean Roy, Jacques Laurin, Dominique Lacoux

Il y avait aussi une maison mal famée dans le bas de la rue du Faubourg du Pont-Neuf, à droite en descendant. C'était un mini-bordel installé dans une maison située entre la rue Cornet et le pont.

Et plus bas, dans la première maison, je crois, là où habitait auparavant une plumeuse d'oie qui possédait un singe en laisse, ont résidé trois ou quatre filles douteuses que venaient voir des Américains.

Jacques Laurin

Le bar des Villas, route de Nouaillé, en accueillait également.

Michel Soulard



Jacques Laurin dit Jack Henri

Dario Moreno aux Roches-Prémaries dimanche

Comme nous l'avons annoncé, c'est le 5 juillet prochain, dans le magnifique cadre verdoyant et ombragé du parc du Château de la Planche, aux Roches-Prémaries-Andillé que se déroulera le grand gala de music-hall avec la participation des deux grandes vedettes de la chanson Dario Moreno et Lisette Jambel. Une grande île plantée d'arbres splendides que l'on atteint par un pont rustique sera le cadre admirable de cette fête.

Les organisateurs ne reculent devant aucun sacrifice, actuellement des tonnes de matériel sont acheminées sur les lieux. Deux ponts sont en construction, un podium géant est installé au centre de l'île, ainsi que de nombreux stands, buvettes et une immense piste de danse. Au cours de cette journée, le public poitevin aura l'occasion d'applaudir le plus sensationnel spectacle de music-hall jamais encore présenté dans la région.

Toute une pléiade d'artistes en renom participera à un spectacle ininterrompu qui sera présenté de 16 h. 30 à 23 h. 30. Afin de permettre au public d'assister à ce spectacle sans précédent, un service de cars sera assuré entre la place Leclerc, à Poitiers, et le Château de la Planche. Les horaires seront publiés dans un prochain article.

Un immense parking est aménagé à l'entrée de la fête permettant le stationnement de milliers de voitures.

Des billets d'entrée, ainsi que des tickets d'autobus sont en vente au Syndicat d'Initiative, place Leclerc, à Poitiers.



Dario MORENO

TEMOIGNAGE DE JACQUES LAURIN : FETE DES FLEURS, SOCIETE D'EDUCATION POPULAIRE ET THEATRE

Saint-Paul :

Après la guerre de 39-45, les chrétiens pratiquants, nombreux à cette époque, désirant aller à la messe, devaient se rendre à Sainte-Radegonde ou à Saint-Pierre (églises les plus proches). A cette époque les voitures étaient rares, on voyait défiler sur le Pont-Neuf des centaines de personnes se rendant à pied, le dimanche, dans ces églises.

Jean Goupy, sculpteur sur pierre, émit l'idée de la construction d'une nouvelle paroisse. Il créa l'Association des Amis de Saint-Paul, dont le premier trésorier fut mon beau-père : Georges Chabot qui me poussa à adhérer à cette œuvre. J'avais 24 ans.

Une très ancienne fromagerie (Chabichous) et son terrain étaient à vendre dans le quartier. Elle fut achetée.

La première pierre fut posée le 28 juin 1954 et en octobre 1956 l'église était consacrée par Mgr Vion. Elle fut bâtie jusqu'à hauteur des vitraux par des bénévoles, selon les plans de madame Ursault, architecte. Il fallut ensuite prendre des entreprises car cela devenait trop dangereux et trop technique.

Malgré le bénévolat et la gratuité des pierres prises dans diverses carrières de la région de Chauvigny, tout cela revenait très cher et il fallait trouver des subsides.

Ce fut d'abord des fêtes de quartier (style kermesses) qui eurent lieu chez Prenant et sur un terrain non bâti à l'époque, où se trouve actuellement une pharmacie. Des fêtes plus importantes furent également organisées : vaches landaises dans les arènes de Sanxay, courses de lévriers sur un terrain du collège Saint-Joseph et en 1959, aux Roches-Prémaries, un concert de Dario Moréno qui attira des milliers de spectateurs.

La fête des fleurs :

C'est à cette période que fut instituée la fête annuelle appelée « Fête des Fleurs » qui pendant 18 ans se déroula le second week-end de mai. Pourquoi ce nom ? Tout simplement parce que, pour la décoration des nombreux stands, des centaines de roses en papier étaient fabriquées par des bénévoles.

Elle était conçue de la manière suivante : le samedi matin, un marché était organisé à l'emplacement et plus tard autour de l'église. Le samedi soir, une retraite aux flambeaux suivie d'un concert et d'une bataille de confettis. Le dimanche une vaste

VILLE DE POITIERS

SAMEDI 9 MAI 1970

et

DIMANCHE 10 MAI

17^E FÊTE DES FLEURS

PROGRAMME

N° 0000239

TERRAIN

"Le Dolmen"

rue du Lavoir

Collection Jacques Laurin,
dit Jack Henry

17^{me} FÊTE DES FLEURS

17^{me} ! Déjà ? ... Oul.

Que de réalisations se sont produites depuis le projet d'élaboration de notre Eglise et depuis la Première Fête des Fleurs.

Mais, s'il est vrai que l'Eglise Saint-Paul est ouverte au culte depuis longtemps, il n'est pas moins vrai qu'il nous reste à terminer de rembourser l'emprunt contracté pour payer les entrepreneurs.

Il reste également à aménager l'intérieur de l'Eglise et particulièrement à meubler les côtés avec des bancs neufs et un peu plus confortables, comme ceux de la partie centrale.

Et l'entretien, et l'amélioration, et... mais, allons à la mesure de nos moyens !

Pour réaliser tout cela, sachez que la Fête des Fleurs est la principale ressource.

Soyez les bienvenus, et bonne journée.

FLEURS NATURELLES
ARTIFICIELLES

Préparation pour Fiançailles - Mariage - Deuil

FLORALIES

Maison MARTIN

67, faubourg du Pont-Neuf
86 - POITIERS Tél. 41-63-28

Ouvert le dimanche matin LIVRAISON A DOMICILE

SAMEDI 9 MAI

A partir de 7 heures

MARCHE CITE SAINT-PAUL

21 heures

RETRAITE AUX FLAMBEAUX

Départ Route de Gençay
avec

LA MUSIQUE DE SAINT-JULIEN-L'ARS

22 heures

La Musique de St-Julien-l'Ars

STANDS VARIÉS — BAR

Grande Bataille de Confetti

BOULANGERIE
PATISSERIE
CONFISERIE

SAINTE-PAUL

M. et Mme GRELIER
189, faubourg du Pont-Neuf

Sa Spécialité de Macarons !

kermesse avec 15 à 20 stands variés, concours de belote, concours de tir à la carabine, vers 19h, un repas confectionné au cours de la journée par des bénévoles et à 21h un spectacle de Music-Hall clôturait cette fête qui voyait défiler plusieurs milliers des participants.

Cette fête se déroula d'abord sur divers terrains jusqu'au jour où l'évêché acheta le terrain du lavoir qu'il loua aux Amis de Saint-Paul pour un bail emphytéotique de 99 ans.

La SEPPN, Société d'Education Populaire du Pont-Neuf

Les Amis de Saint-Paul créèrent une seconde association appelée Société d'Education Populaire du Pont-Neuf qui fut chargée d'aménager ce nouveau terrain d'une grande salle avec scène de 10m sur 7m et de petites salles pour diverses animations. Il y eut là du théâtre, du tennis de table dont une équipe atteignit en 4 ans la division nationale, un club photos, une chorale, une organisation de camps de jeunes, un club poétique et j'en oublie sans doute. Nous pûmes compter sur près de 400 adhérents.

Malheureusement, au bout de quelques années, personne ne voulant prendre la place d'un des dirigeants qui, pour raison personnelle, démissionnait. Tout s'effondra. Seul resta le théâtre.

L'évêché chercha un client pour racheter tout ça et proposa à ce qui restait de l'association – le théâtre – un dédommagement de 10 000 francs.

Le théâtre :

Retour en arrière : c'est en 1955 que Jean Goupy vint me voir. J'avais commencé à mi-temps ce qui allait devenir mon métier pendant 35 ans : le spectacle. Il me dit : « Une troupe de théâtre est en train de s'organiser à Saint-Paul, est-ce que tu pourrais t'en occuper ? » J'acceptais aussitôt et je pris la place de « metteur en scène ».

*Le nom de la troupe : **Tournée Jeune Ambiance**. Pourquoi ? Parce que mon but était d'organiser diverses représentations dans le département afin de trouver de l'argent pour Saint-Paul en dehors de Poitiers. Et le reste du nom, tout simplement parce que nous étions tous jeunes et que nous désirions faire partager notre excellente ambiance à tous nos spectateurs.*

Toute la chanson au gala de dimanche au terrain du Lavoir.

A tous spectacles, en France, il faut des chansons. Les spectateurs, présents le 16 septembre à la grande fête populaire organisée pour l'inauguration du « Terrain du Lavoir » seront satisfaits. En effet, Claudine Gary, la jeune révélation 1962, produira son tour de chant fait de fantaisie légère qu'elle détaille avec un sourire et un charme juvénile (elle a 17 ans), qui plaisent et attirent les ovations ; elle chante : « Mon chouette pépin », « Y'en avait pas beaucoup », « Leçon de twist », etc...

Jean-Claude André est un talent consacré ; de nombreuses villes françaises l'ont applaudi ; une tournée en Afrique du Nord en fit un nom puisqu'il termina celle-ci en grande vedette au casino de Marrakech. Ses succès sont : « L'enterrement de Cornélius », « Le menuet de la reine », etc...

Jean Deny sera la vedette incontestée de la journée. Il est inutile de le présenter. Il est toujours l'une des plus belles voix de la chanson et son succès ne se dément pas. Une série de galas cet été en Bretagne et sur toute la côte Atlantique fut une série de succès. Son passage à Paris, salle Pacra, fut un triomphe, et si Jean Deny reste fidèle à quelques-unes de ses grandes créations (« Granada », « Samba fantastique », etc...), des chansons toutes nouvelles telles que « La Marche des anges », « Cheveux blonds et lèvres roses » prennent par lui une saveur toute spéciale.

Rappelons que tout le programme sera accompagné par l'ensemble Jazz et Twist des Jan-Py (trois guitares, un batteur, un pianiste) et que quatre heures d'attractions ininterrompues seront offertes ce jour-là aux amateurs de beaux spectacles.

Collection Jacques Laurin,
dit Jack Henry



Jean-Marie Chauvière et Jean Roy à l'issue d'une représentation du TPP en 2017

Photo Isabelle Soulard

Vinrent s'ajouter à nous, pour nous aider dans les déplacements, des gens plus âgés, parmi lesquels M. Poquin qui fut notre trésorier en même temps que celui de Saint-Paul, M. Pontu, commerçant très connu sur les marchés du département, M. Oriol ancien résistant et militaire en retraite et M. Saboureau.

Pendant une dizaine d'années notre troupe donna une vingtaine de représentations chaque année et participa ainsi à la trésorerie paroissiale.

*Cette aide n'étant plus un besoin pour la paroisse qui s'en désintéressait aussi, la troupe changea de nom et devint le **Théâtre Populaire Pictave** qui continua et continue toujours à se produire pour son propre compte. Personnellement j'ai été présent 55 ans dans la troupe et j'ai dû faire environ 48 à 50 mises en scène, mais tout ça est une autre histoire qui n'a plus rien à voir avec le Pont-Neuf.*

Jacques Laurin, dit Jack Henri



Photo Claire Guilleux

Le quartier du Pont-Neuf sous la neige

Un nouveau Cinéma à Poitiers

Nous apprenons l'ouverture d'un nouveau Cinéma **PATHE**, sur la route de Gençay, salle **RATEAU**, coquette et récemment restaurée, dont les débuts auront lieu samedi et dimanche 4 et 5 avril en soirée, avec un programme magnifique dont nous donnerons demain le détail.

La direction informe les familles qu'elle ne reculera devant aucun sacrifice pour passer sur l'écran les plus jolis films qui paraissent, afin de procurer à sa clientèle et à votre quartier du Pont-Neuf une distraction saine, amusante et instructive.

Le prix d'entrée est fixé pour les secondes à 0 fr. 50 et pour les premières à 1 franc.

Militaires et enfants 30 centimes pour les secondes ; 50 centimes pour les premières.

Collection M. Bourguin, journal 1914

Et oui, vous avez bien lu : un cinéma existait route de Gençay !

TEMOIGNAGES : QUAND J'ALLAIS AU CINEMA, SOUVENIRS D'YVETTE MAZERAN

Avant 1939, les Français voyaient avec inquiétude les événements qui ont amené la guerre. Malgré tout, une chanson envahissait les ondes. C'était « Tout va très bien madame la Marquise » avec sa série de catastrophes en cascades, par l'orchestre de Ray Ventura.

Pendant la guerre, pour les jeunes, le cinéma a été une distraction importante. On n'allait pas forcément voir tel ou tel film, on allait « au cinéma ».

Pour ma part, j'ai noté, sur un petit carnet retrouvé par hasard, les titres des films auxquels j'ai assisté ainsi que les acteurs principaux pour chacun d'eux. Certains films ont marqué cette époque, bien que beaucoup n'étaient pas formidables, mais il y a eu de très bons acteurs.

Montmartre sur scène : Jean-Louis Barrault, Edith Piaf, Henri Vidal, Paul Meurisse

Pontcarral, colonel d'Empire : Pierre Blanchard, Annie Ducaux, Suzy Carrier

Frédérica : Charles Trénet, Elvire Popesco, Maurice Baquet

La Tosca : Michel Simon, Argentina, Jean Davy

Le comte de Monte-Christo : Pierre-Richard Wilms, Michel Alfa, Pierre Jourdan

Le Corbeau : Pierre Fresnay, Ginette Leclerc, Micheline Francey

La Bête Humaine : Jean Gabin, Simone Simon

Katia : Danièle Darrieux

Les Misérables : Harry Baur, Charles Vanel

L'Eternel Retour : Madeleine Sologne, Yvonne Debray, Jean Marais (dont le pull Jacquard a été copié à des milliers d'exemplaires. La mode a été lancée)

Sans lendemain : Edwige Feuillère

La Libération de Paris clôture mon carnet. Il y eut ensuite des films sur l'ouverture des camps de concentration. A 20 ans, j'ai vu deux de ces films.

On a vu émerger le swing avec Charles Trénet dont les chansons légères et poétiques ont « emballé » la jeunesse. Durant toutes ces périodes, on écoutait beaucoup la radio et, pendant la guerre, le soir, Radio-Londres.



Photos Isabelle Soulard

LE BITARD ET LE PONT-NEUF, SOUVENIR DU GRAND MAÎTRE JACQUES SANTROT

Régulièrement, les membres de l'Ordre du Bitard (Loué Soit-il !) se réunissent pour festoyer sur notre Pierre Levée. Pour en savoir plus sur cet ordre étudiantin, nous avons décidé d'interroger le plus célèbre des Grands Maîtres : Jacques Santrot, maire de Poitiers de 1977 à 2008, député de la Vienne de 1978 à 1993 et Conseiller régional de la Région Poitou-Charentes.

Histoire :

Après avoir interrogé plusieurs anciens, nous constatons que nous n'avons pas d'archives.

En ce qui concerne la « Pierre Levée », pas de liens connus entre elle et l'ordre actuel. Imagination totale de Rabelais ou peut-être des fêtes très anciennes d'étudiants mais sans continuité connue avec les temps présents.

L'ordre : pas de date précise sur sa création ; certains évoquent l'après deuxième guerre mondiale.

Organisation :

L'ordre est organisé un peu comme les confréries viniques d'aujourd'hui :

Un bureau composé

- d'un grand maitre*
- d'un grand argentier*
- d'un escripturier*
- d'un bitardier*

et bien-sûr les membres appelés chevaliers.

Le bitard :

Cet ordre vénère le bitard : bête mythique (un peu à l'image de la Grand-Goule) qui est le protecteur des étudiants. Ceux-ci le vénèrent et chantent ses louanges.

Il a un corps de carpe, des pattes de lapin, une queue de paon, une tête de fouine.

Selon les cas il vit dans la forêt de Ligugé ou les bois de Chanteloup.

Vie de l'Ordre :

On cherche (ou chasse) le bitard une fois par an le vendredi de la semaine étudiantine (en principe dernière semaine avant les vacances de Pâques) avec à la clef un grand pique-nique très arrosé.

A mon époque, la journée se clôturait par un bal étudiant à la Coupole devenue les Salons de Blossac par la suite.



Collection Isabelle Soulard



Pendant la semaine, le Bitard est aussi présenté aux autorités lors d'une réception organisée par celles-ci ; trois points de chute : le Rectorat, la Mairie et la Préfecture.

En cours d'année, il est organisé

- des réceptions qui intronisent des personnalités qui deviennent chevaliers honoraires et qu'en général arrosent la soirée.*
- des soirées « culturelles et festives ». A titre personnel, je me souviens très bien d'une soirée avec le chanteur-chansonnier connu des années 60-80 Bobby Lapointe.*

Comment devient-on membre de l'Ordre du Bitard ?

A mon époque, contrairement à ce que beaucoup de Poitevins croient il ne suffisait pas d'être un étudiant bon vivant et un peu fêtard, il fallait réunir 3 conditions :

- 1. Avoir servi la cause étudiante : militants syndicaux – militants mutualistes – responsables des corpo étudiantes (ex : corpo sciences – lettres – droit)*
- 2. Être un bon étudiant.*
- 3. Être un étudiant sachant faire la fête.*

Jacques Santrot



Photo Isabelle Soulard



Photo Claudine Geron



Coll Médiathèque de la Ville de Poitiers

LE BITARD, EMBLEME DE CE QUARTIER ETUDIANT, AU SOMMET DE NOTRE CHATEAU D'EAU

Depuis quelques années maintenant, le Bitard trône à 38m de hauteur, sur les flancs de la cuve de notre château d'eau situé rue Saint-Saturnin.

Œuvre de l'artiste François Lecoq, il a été peint après que Jean-Jacques Guérin, alors adjoint au maire de Poitiers, ait consulté les riverains. Certains ont suggéré de représenter la Pierre Levée, d'autres des loups puisque la Vallée aux Loups est toute proche, d'autres encore d'y peindre des vignes en souvenir des terres plantées de ceps et du val des douzils, aujourd'hui rue de Vaudouzil, toponyme qui tire son nom de la petite cheville qui sert à boucher l'ouverture pratiquée dans un tonneau pour en tirer du vin. Enfin, certains ont évoqué Rabelais. Tout ceci se souvient Jean-Jacques Guérin sans soulever beaucoup d'enthousiasme.

Finalement, le choix s'est porté sur le Bitard, symbole de l'association d'étudiants éponyme, qui organise de nombreuses agapes sur le Dolmen de la Pierre Levée toute proche et qui, en ce temps, avait son QG à l'Olympique, le bar de Fernand et Marguerite Lebeau, à l'angle de la rue du Faubourg du Pont-Neuf et de la rue Cornet. Pour compléter les fresques du château d'eau, il fut décidé d'y peindre des grappes de raisin et d'y apposer une citation extraite du Pantagruel, roy des dispodes, chap. V, de François Rabelais :

« ... Un jour print un grand rocher
qu'on nomme Passelourdin une
roche..., et la mist sur quatre pilliers
au milieu d'un champ... afin que lesdits escholiers
quand ils ne sauroiyent aultre chose faire, passassent temps
sur ladicté pierre, et là à banqueter à force flacons, jambons et
pasrés, et escrire leurs noms dessus avec un couteau, et de
présent, l'appelle on la Pierre Levée »

Isabelle Soulard



Photos Isabelle Soulard et collection Comité de Quartier

LA PISCINE DE LA GANTERIE ET LA SALLE LAWSON BODY

Au début des années soixante, la municipalité de Poitiers décide d'accéder à la demande conjointe des habitants de la ville et de l'Etat : offrir une piscine dernier cri aux Poitevins.

Le projet est approuvé en 1962. Un bassin olympique pour répondre à une volonté croissante de compétition, un bassin d'initiation pour petits et grands, un plongeur, une salle omnisports et des salles annexes d'entraînement vont être réalisées. En revanche, le bar-restaurant prévu à l'origine attend toujours. Néanmoins, le projet répond parfaitement à l'attente de la municipalité qui souhaite voir construire la piscine « la plus fonctionnelle de France ».

Les travaux de la piscine couverte sont achevés en 1965 et la salle omnisports en 1971. La première devient pour les Poitevins la Piscine de la Ganterie, du nom du lieu-dit où elle est implantée, tandis que la seconde prend le nom d'un grand joueur prématurément décédé, Lawson Body, et peut accueillir 2000 personnes.

Des générations d'enfants et d'adultes ont fait de la piscine leur terrain de jeu et on ne compte plus les titres de champions de France et même, avec Chantal Swertz et Elsa N'Guessan, des Olympiennes.

1980 voit une structure gonflable venir recouvrir le bassin olympique.

Quant à la salle Lawson-Body, elle devient le temple du volley mais le basket y a également ses heures de gloire avant d'émigrer à Saint-Eloi.

La boxe y a connu également de grands moments, avec notamment les combats livrés par Jean-Claude Buch, un enfant du quartier et, plus récemment, ceux de Mayar Monchipour, avant qu'il ne soit sacré Champion du Monde sur le site du Futuroscope. Le complexe sportif de la Ganterie sert aussi de lieu d'entraînement à de nombreuses activités sportives en salle.

Puis, après de longues années sans grands aménagements, la piscine est réhabilitée dans les années 2010. Toutefois, la structure de l'établissement demeure inchangée : une structure de béton s'ouvrant largement à la lumière grâce à d'immenses baies vitrées.

Enfin, en 2017, un nouveau projet voit le jour : transformer la piscine olympique sous bulle en bassin nordique.

Alain Rudelle et Isabelle Soulard



Collection Yvette Mazeran



TEMOIGNAGES : UN FAUBOURG SPORTIF

En effet, les habitants du faubourg du Pont-Neuf sont sportifs, peut-être en raison de la configuration du quartier, des escaliers et des côtes multiples. Eugénie Soulard, bon pied bon œil à 102 ans, estimait qu'elle devait sa longévité à ses promenades hebdomadaires vers le centre-ville. Et plusieurs habitants ont déjà atteint par le passé l'âge de 100 ans comme M. Chauvière ou M. Dugourgeot.

Et beaucoup, dès leur plus jeune âge, ont manifesté un goût prononcé pour les activités physiques.

En matière de loisirs, le choix était restreint et dans beaucoup de familles du quartier, les garçons jouaient au rugby au stade Poitevin (club fondé en 1900). On a le souvenir de matchs importants et acharnés dont nombre d'habitants furent les supporters fidèles des équipes « juniors », puis adultes et vétérans.

A différentes époques, dans la période qui nous occupe, beaucoup de jeunes du quartier ont fait partie du Stade Poitevin. Maurice Baudet, les frères Cassereau, Jacques David, les frères Joly, Georges Mazeran, les frères Tartarin, Pasquio, Laussat le fils, après le père.

Le Stade Poitevin, rugby avait une notoriété importante car en 1935 il avait été champion de France (2e division) ce qui entraîna sans doute des jeunes vers ce sport.

Le père Gagnon, célèbre cordonnier du faubourg assurait le contrôle et l'entretien des chaussures à crampons et, lors des matchs, il était muni d'une éponge et d'un seau d'eau froide pour réveiller les défaillants. C'était sommaire mais efficace. Huellou fut également joueur puis « soigneur » du Stade Poitevin et également un oncle Humeau dit « lapin » très connu.

Après les matchs quand ils eurent lieu au stade Rébeilleau, beaucoup de spectateurs allaient se désaltérer chez la « Mère Joly » mère et grand-mère de joueurs (actuellement café Charles Martel) ou au café de la « Ferme aux fraises » aujourd'hui disparu. Grenadine ou limonade pour les enfants, Suze cassis ou Picon citron pour les adultes, telles étaient les boissons autour desquelles nous célébrions défaites ou victoires.

Yvette Mazeran



Avec le temps, les dates s'estompent mais j'ai souvenir que dans notre quartier certains événements ont marqué les esprits.

En athlétisme, Marcel Hansenne, en demi-fond, et Victor Sillon à la perche ont battu des records de France sur le stade Paul Rébeilleau, inauguré après la guerre.

En rugby, un match de prestige a eu lieu au stade des Dunes derrière la caserne Aboville, opposant l'université d'Oxford (GB) au Stade Poitevin : le coup d'envoi a été donné de façon originale, devant une grande foule, le ballon de rugby ayant été lancé d'un petit avion.

En cyclo-cross, un championnat de France a eu lieu empruntant la difficile montée de la petite rue des Dunes, derrière l'école Coligny.

Michel Soulard





Jean-Claude Buch, champion de France de Boxe



SPORTIFS DU PONT-NEUF

Notre quartier du Pont-Neuf, s'il possède des lieux chargés d'Histoire, est également un endroit où sont nés ou habitent des sportifs de haut-niveau qui ont, chacun dans leur spécialité, connu leur heure de gloire ; en voici quelques-uns.

Tous les passionnés de boxe, et même de nombreux autres sportifs, connaissent **Jean-Claude BUCH**. Né en 1962 dans ce que l'on appelle la Vallée aux Loups, tout jeune il se passionne pour le « noble art » et signe une licence au club de l'ASPTT où il apprend les rudiments de la boxe avec un entraîneur compétent. Il se lance ensuite dans la compétition dans la catégorie des super-welters et s'avère rapidement comme un sujet très doué. Dans les années 1980, il a participé trois années de suite à la finale des championnats de France de boxe amateur. Repéré par des cadres de ce sport, il va passer professionnel en 1968 dans le célèbre Avia Club cher à Jean-Christophe Courrèges, celui qui deviendra le manager du futur champion du monde, Christophe Tiozzo.

Le palmarès de Jean-Claude est assez impressionnant, 23 victoires pour 27 combats et tout cela avec la manière, car je peux témoigner, pour avoir assisté à plusieurs de ses combats, dans un style impeccable. De retour d'un stage aux Etats-Unis, en 1992 il dispute de nouveau le titre de champion de France et s'incline de justesse devant le chevronné Bernard Razzano. Il mettra fin à sa carrière un an plus tard, mais restera toujours dans ce milieu où il se sent « chez lui ».

Entraîneur et animateur du Stade Poitevin Boxe qu'il a fondé avec le regretté Jacky Demazeau, diplômé d'éducateur sportif en poche, il officie également dans les prisons où il contribue ainsi à la réinsertion des détenus qui trouvent dans cette discipline difficile un exécutoire à leur peine.

Tous les sportifs poitevins, surtout les anciens, connaissent celui dont on va parler à présent, **Edmond KAROLEWICZ**, le fameux « Karo », dont la salle de sport, rue Saint-Saturnin où il habite toujours, a été longtemps le rendez-vous incontournable de nombreux sportifs désireux de parfaire leur condition physique. Mais aussi dans sa spécialité, comme on dit dans le jargon sportif, il a été une « *pointure* ». Né dans le nord de la France en 1934, adolescent il se trouve fluet et décide de s'inscrire dans un club de culturisme, sport qu'il va pratiquer dès l'âge de seize ans. Les progrès sont rapides et notre homme va se constituer un solide palmarès tout au long d'une carrière bien remplie. Il sera notamment classé six fois « Monsieur France » dans la catégorie des vétérans et deux fois 4^e des championnats d'Europe. En 1973, il va se classer 7^e lors des championnats du monde en Allemagne, championnats remportés par Arnold Schwarzenegger en personne ! En 1963, devenu professeur de culture physique, il va ouvrir à Poitiers une salle de culturisme, la première du genre, qui va largement contribuer à faire de notre homme une célébrité poitevine, et ceci dans notre quartier du Pont-Neuf.

Changeons de sport, nous allons maintenant parler foot, avec un personnage dont la popularité a été forte à la grande époque du Stade Poitevin, avec les Bonnat, Gatefaix, Atamaniuk, Nadal, Grenouillat, Delhumeau et autres. **Pierrot DIATA** a été une figure de cette grande équipe. Il a débuté au Stade en pupilles en 1961, il devient minime en 1963 puis cadet en 1965. Ses débuts ont été prolifiques en nombre de buts : 100 buts dans une saison ! Il joue en équipe première cadets 2^e année, en 1967, contre les Girondins de Bordeaux. Il est sélectionné cadet du Centre-Ouest. Passé junior en 1967, le sélectionneur de l'équipe de France juniors de l'époque, Georges Boulogne, fait appel à lui et il va disputer 4 matchs en 1968 sous le maillot tricolore. Il est alors engagé par un grand club, le Nîmes Olympique (national, 1^{ère} division), où il est titulaire au poste de stoppeur (1968-70). En 1970, il doit revenir à Poitiers pour aider sa mère qui tient un restaurant. Il revient alors au Stade Poitevin (national, 2^e division) où il jouera jusqu'en 1984, hormis une année à Châtellerauld en 1975-76. Notre homme finira sa carrière à l'US Migné-Auxances où il jouera de 1984 à 1987.

Mais indépendamment du sport, ce qui fait de lui un enfant du quartier, et beaucoup s'en souviennent, c'est qu'il a tenu pendant 24 ans « *l'Olympic bar* », précisément dans le Pont-Neuf...



Un autre footballeur de renom appartient lui aussi à la petite histoire du Pont-Neuf, quartier où il est né en 1966. Il s'agit tout simplement de **Lionel CHARBONNIER**, qui fit partie de la grande équipe de France qui a remporté la Coupe du Monde en 1998. Certes, il ne gardait pas la cage du team tricolore car il n'était que le remplaçant de Fabien Barthez, mais il a cependant participé à toute l'épopée, entraînements, stages, vie en commun et bien entendu à l'inoubliable défilé sur les Champs-Élysées. A Poitiers, l'enfant du Pont-Neuf a débuté la compétition dans le club du BAROC dont son père était l'un des fondateurs. Rapidement repéré, il entre au centre de formation d'Auxerre, le club cher à Guy Roux, à seize ans au poste de gardien de but ; il remporta deux fois la coupe Gambardella, réservée aux jeunes catégories. Puis il joue en équipe première, doublure de Martini, à l'époque le gardien de l'équipe de France. Titulaire, il remporte la Coupe de France en 1994 où l'A.J. Auxerre vient à bout de l'équipe de Montpellier. En 1996, il participe à un doublé de son club, Coupe et Championnat, un bien beau souvenir. Il sera sélectionné en 1997 face à l'Italie, puis c'est l'aventure de la Coupe du Monde...

Revenu sur terre après ces moments magiques, il jouera trois saisons dans les rangs des Glasgow Rangers, le club écossais avec lequel il remportera le championnat et la Coupe d'Ecosse. Sa carrière terminée, il deviendra entraîneur et sera en même temps manager général du Stade Poitevin Football Club, avant de partir pour quatre ans à... Tahiti. Après de nombreuses aventures footballistiques, il a pu également se consacrer à son autre passion, les chevaux. Il est aussi devenu consultant à RMC pour le football et pour une émission consacrée aux sports hippiques.

Un autre personnage incontournable du sport, habitant de notre quartier, mérite également qu'on parle de lui. Tout près du dolmen de la Pierre-Levée, dans l'impasse des Jardins du Dolmen, habite celui qui pendant tant d'années a été l'âme de l'athlétisme dans notre département et bien au-delà... **Gérard LACROIX**, c'est de lui qu'il s'agit, a hanté et il hante encore (!) les installations du stade Rébeilleau où se sont épanouis tant de talents.

Elève du Jardin des Plantes, sprinter de poche qui avait couru le 60 m en 7sec 04, il est pris en main par Alain Vouhé, un formateur d'athlètes hors pair. Licencié à Couhé-Vayrac, il opte pour le demi-fond et devient un honnête compétiteur. Mais c'est comme entraîneur qu'il va s'épanouir ; il suit tous les stages, passe tous les concours nécessaires pour faire partie des meilleurs, et on peut dire qu'il y a réussi ! Jeune retraité, Gérard a passé trente-cinq années à servir son sport sous les casques de Conseiller Technique départemental, régional, interrégional, transmettant sa passion pour l'athlétisme à un nombre impressionnant d'athlètes.

Il a supervisé et accompagné l'entraînement de nombreux athlètes jusqu'au plus haut niveau. On peut en citer quelques-uns : Ibrahim Meïté, talentueux sprinter Ivoirien étudiant à Poitiers qui participera aux J.O. de Sydney sur la distance reine du 100mètres ; Bruno Konczylo, qu'il a entraîné pendant sept ans, va quant à lui participer sur 800 mètres aux jeux d'Atlanta ; le poitevin Laurent Névo, qui parle de son entraîneur comme d'un second père, sera, pour sa part Champion en salle sur 60m en 1994 et, dans la foulée, finaliste aux championnats d'Europe disputés à Bercy ; le sprinter charentais Ben Bassaw sera également un de ses poulains et celui-ci ne tarit pas d'éloges sur son ex-entraîneur : *« il a fait de moi le 3^e performer français sur le 200m et m'a permis de réaliser un rêve de gosse, participer aux J.O. de Londres »*. La hurdleuse Nicole Ramalalanirina, originaire de Madagascar et maintenant française lui doit également beaucoup ; athlète de bon niveau lorsqu'elle arrive à Poitiers en 1991, elle devient son élève et les progrès sont fulgurants Nicole sera, entre autres résultats, finaliste et se classera 6^e du 110m haies des J.O. de Sydney en 2000 et participera également aux J.O. d'Athènes quatre ans plus tard.

Mariée et habitant à Poitiers, elle n'a jamais oublié elle non plus tout ce qu'elle doit à celui qui fut à la fois son coach et est demeuré un ami.

Dernier épisode de cette saga sportive, Gérard est maintenant entraîneur du talentueux Aymeric Lusine, champion de France du 800m à Angers, promis lui aussi à un grand avenir

Alain Rudelle



Photo Jacques
Courtois



Photo Isabelle Soulard

LE CONFORT MODERNE

1985 : une poignée d'artistes, tous membres de l'association l'Oreille est Hardie, ouvrent le Confort Moderne au 185 rue du Faubourg du Pont Neuf, dans des bâtiments industriels ayant servi de fonderie puis d'entrepôts d'électroménager. Née en 1977 sous le nom de l'Œil Ecoute, l'association l'Oreille est Hardie (OH) a construit son identité artistique, dès sa création, autour des musiques indépendantes et des arts visuels, avec des figures emblématiques qui ont largement nourri le mythe fondateur de la friche. Citons Sonic Youth qui signe son premier concert européen à Poitiers ou encore Glenn Branca, Christian Marclay, Cesaria Evora, tous accueillis à l'orée des années 80, et NTM qui donne au Confort Moderne son premier concert en dehors de la région parisienne. En 1989, l'exposition « Jardin Théâtre Bestiarium » coproduite avec le MOMA PS1, à NY, pose un jalon important dans l'histoire des expositions tout comme l'extraordinaire piscine de James Turrell en 1992. Les musiques du monde, que l'on ne nomme pas encore ainsi, occupent une place de choix dans le programme musical des débuts de la friche, comme un premier marqueur d'une volonté farouche d'ouvrir les portes du Confort Moderne à l'autre.

Pendant 32 ans, la sédimentation d'aventures humaines et artistiques, de concerts, d'expositions, d'expériences débridées, de fêtes et de rencontres n'a cessé de dessiner les contours d'une identité artistique intransigeante, généreuse, prospective et internationale au service des musiques indépendantes et de l'art d'aujourd'hui.

Le 13 février 2016, le Confort Moderne a fêté sa Dernière Nuit Avant Travaux. Signée par l'architecte Nicole Concordet de l'agence Construire à Bordeaux, la réhabilitation du Confort Moderne s'achève en septembre 2017. Lauréate du dialogue compétitif conduit par la Ville de Poitiers, Nicole Concordet est la première architecte à travailler pour le Confort Moderne : depuis son ouverture en 1985, toutes les interventions réalisées sur le bâtiment ont été conduites par les équipes successives ou sont le résultat de gestes artistiques.

La réhabilitation du site entreprise par la Ville de Poitiers poursuit un double objectif :

- construire un lieu à la mesure du projet artistique de l'association l'Oreille est Hardie, qui permette de rendre plus lisibles ses activités, notamment par la création de circulations nouvelles entre les différents espaces
- réussir un lieu agréable à fréquenter de jour comme de nuit

Après 16 mois de travaux, le 16 décembre 2017, publics et artistes sont invités à fêter la très attendue réouverture du Confort Moderne. Lors de cette journée gratuite et ouverte à tous, le Confort Moderne dévoilera, sur 8500m², une salle de concerts de 800 places, un club de 250 places, un entrepôt de 1000m², une galerie de 200m², un restaurant de 80 couverts, un bar de nuit, une Fanzinothèque, des studios de répétition, des résidences d'artistes, un disquaire, une librairie, un jardin, des bureaux, des espaces de travail, de stockage et de production.

Yann Chevallier et l'équipe du Confort Moderne



Photos Nicole Bahau

LA PLACE RADIO-LONDRES dite aussi de LA CROIX

"Le canapé est au milieu du salon"

"Il faut avoir des pipes pour trier les lentilles"

"La mélasse deviendra du Cognac"

"La vache saute par-dessus la lune"

"Les girafes ne portent pas de faux-cols"

En lettres blanches, sur fond rouge, ces phrases peintes sur le pignon des maisons de la place Radio-Londres intriguent le passant. Il s'agit de messages codés, de quatre de ces messages qui étaient diffusés sur Radio Londres, lors de la Seconde Guerre mondiale à destination des résistants français.

Ils ont été réalisés par l'artiste suisse Christian Robert-Tissot qui, à la demande de la Mairie de Poitiers, a participé à l'œuvre de réhabilitation et de mise en valeur de notre quartier.

« Jouer avec les mots » est le principe fondateur de son art et c'est le côté « sans queue ni tête » de ces messages qui l'a inspiré.

Longtemps appelé « La Croix », ce carrefour évasé a reçu en 2013, à la demande du Comité de Quartier, le nom de Place Radio-Londres, afin de rendre hommage à tous les résistants poitevins qui, un jour, ont emprunté la rue du Faubourg du Pont-Neuf, souvent dans des circonstances tragiques, alors qu'ils étaient conduits à la prison de la Pierre Levée pour y être incarcérés et souvent torturés ou alors qu'un camion les conduisait vers la Butte de Biard où les attendait un peloton d'exécution.

La plaque a été dévoilée en novembre 2013 en présence des filles de deux résistants, Marie-Thérèse Fleury et Geneviève Pacaud, et d'un maquisard, Denis Derout.

Isabelle Soulard

Pont-Neuf : un nouveau départ ?



1994

La volonté de redynamiser le quartier

Mardi 24 janvier, les commerçants du faubourg du Pont-Neuf, récemment groupés en association ont tenu leur première réunion sous la présidence de M. Patrick Millet (du Kaleïdoscope) et en présence de M. Réau, président de l'Association des commerçants de Poitiers. L'objectif était de réfléchir aux éventuels aménagements à réaliser pour redynamiser le quartier.

Une nécessité s'impose à tous les membres : réaménager l'espace de stationnement trop restreint du fait de la longueur et de l'étroitesse de la rue du faubourg du Pont-Neuf. Plusieurs propositions ont été faites : la réalisation de petits travaux (marquage des places), visant à réglementer le stationnement et à permettre un accès plus facile aux commerces ; l'idéal serait cependant d'installer un parking à l'emplacement des bâti-

ments non occupés actuellement ; ces propositions seront transmises à la mairie dans les jours prochains.

Autre problème soulevé : celui de l'animation. Là encore, un impératif : rendre le quartier plus vivant. Si l'on en juge par les nombreuses idées déjà émises, les commerçants du Pont-Neuf ne manquent pas d'esprit de créativité, tous désirent faire de ce faubourg un centre d'activités. Plus entreprenant et plus unitaire, ce qui, malheureusement, ne semble pas le cas pour l'instant puisque entre le haut et le bas du faubourg la liaison laisse à désirer.

On retiendra notamment comme activités envisagées : trois jours d'animation (lâcher de ballons, défilé de vélos, décoration des vitrines), clôturées par une soirée au Confort Moderne où tous les habitants seront conviés et l'organisation avec le concours de l'école du quartier, d'un travail sur la photographie avec récompenses pour les gagnants. Ce projet sera sponsorisé par Ilford.

Autres souhaits susceptibles d'être développés : l'organisation d'un carnaval, ou encore de défilés de voitures ou chevaux. Il reste maintenant à cette association dynamique et déterminée à répartir les tâches pour assurer une réalisation de qualité aux pro-

jets mis en œuvre. Dans cette perspective se tiendra une réunion le 7 février où tous les commerçants sont invités.

Avec vot
calculez
votre imp
36 15
IMP

Info services

Stationnement

Rue Pierre-Blanchet : le stationnement devient unilatéral, côté Impair. Toutes les dispositions antérieures relatives au stationnement dans cette voie sont abrogées.

Goûter des Anciens

Collection Comité de Quartier
Photo Claudine Géron



TEMOIGNAGES : LE COMITE DE QUARTIER « ATOUR DU PONT-NEUF »

Yvette habite le quartier depuis son enfance dans la petite mais confortable maison que son père a construite, route de Gençay. Yvette connaît tout du quartier, elle est une de ses mémoires. Yvette a participé à la création du « comité de quartier », elle en a été présidente de 1998 à 2004, depuis elle contribue à son bon fonctionnement, en particulier en classant tout le courrier et en gérant tous les adhérents. Ses fiches sont bien classées et manuscrites (ce qui est bien utile à ceux, dont je suis, qui font trop confiance à l'électronique). J'ai eu envie qu'elle me raconte l'histoire du « comité de quartier » et j'ai pensé que cela pouvait vous intéresser.

En 1994, le quartier s'est trouvé confronté à des constructions d'immeubles (environ 500 studios sur la route de Gençay), constructions qualifiées « d'anarchiques » par les habitants du quartier et qui avaient été précédées de destructions de maisons, maisons simples mais qui donnaient une âme à ce quartier.

Tout s'était passé sans concertation avec les gens du quartier (ce qui était tout à fait légal), mais devant des projets de cette envergure, les habitants ont décidé de s'impliquer et de se constituer en association régie par la loi du 1^{er} juillet 1901: « Atour du Pont-Neuf » était née, sans bureau, sans local, mais avec une centaine d'adhérents, un groupe d'animation et un « siège social » à la FOL (Fédération des Œuvres Laïques, rue de la Brouette du Vinaigrier), ainsi deux maisons ont pu être sauvées de la démolition, c'est bien peu ! (Yvette possède toutes les photos retraçant ces épisodes et ces deux maisons sont en première place), la concertation engagée n'a pas eu les résultats espérés.

Les habitants étaient tenus informés de l'activité de l'association par une « lettre d'information ».

En 1996, l'association s'est transformée en « comité de quartier », avec le même objectif : « Améliorer les conditions de vie des gens dans le quartier et organiser éventuellement des fêtes et des animations » et le même secteur qui avait été défini au départ.

En 1998, un fonctionnement démocratique s'est mis en place, un bureau a été élu par une assemblée générale, la première présidente « Yvette » a été élue par le bureau. Le « journal » a remplacé la « lettre d'information ». Yvette a assuré cette présidence jusqu'en 2004. Elle a vécu quelques événements parfois difficiles à gérer, comme l'absence de local, mais elle est restée fidèle à ce comité.

Pourquoi a-t-elle continué ?

Parce que ce quartier est plein de potentialités, avec un patrimoine, il est depuis le moyen âge une des entrées de la ville et un passage obligé, il est vivant puisqu'il possède plusieurs écoles, des commerces, des services, des professionnels de la santé, une église.

Parce qu'elle s'intéresse en priorité à son environnement, au bien vivre chez-soi, à la connaissance de son voisinage, à la nécessité de liens entre les habitants et d'intermédiaires avec divers organismes.

Parce que le comité est un lien fondamental avec les élus locaux lorsque sont

engagés des travaux de réfection et d'amélioration, comme ceux qui ont eu lieu en 1999 et 2000, enfouissement des lignes électriques, réfection des trottoirs et insonorisation de la chaussée.

Entretien
réalisé par Claudine Géron

AUTOUR DU PONT-NEUF Juin 1994 - N°9
Lettre d'information de l'association des habitants du faubourg du Pont-Neuf

FAUBOURG DU PONT-NEUF, IL FAUT REAGIR !

Depuis quelques semaines, des habitants du faubourg se réunissent régulièrement pour discuter du devenir de notre quartier. La provenance en a d'ailleurs partie dans ses colonnes à plusieurs reprises.

Lors de l'Assemblée Générale du 7 juin dernier, nous avons décidé de constituer une association intitulée "AUTOUR DU PONT-NEUF" qui a pour objectif de promouvoir un développement de qualité humaine du Faubourg du Pont-Neuf, respectant une vie de quartier et un environnement de qualité.

Vous trouverez ci-dessous un bulletin d'adhésion et un questionnaire que nous vous invitons à retourner avant le fin de mois de juin à Fagnon BRISSE - 194 bis rue de Fg du Pont-Neuf ou à CALZADOSCOP - 13 rue de Fg du Pont-Neuf.

Il vous est aussi possible de le remettre à l'un des membres du groupe d'animation : André JOYEUX - 97 rue du Centre - L'Est-Neuf PARIS - 36 rue des Dames - Marc ANTONY - 21 rue de la Pierre Levée - Annie CLAUDENBAUD - 43 rue de Fg du Pont-Neuf - Maurice ROSSARD - 50 rue du Fg du Pont-Neuf - Pierre MELLETT - 17 rue du Pont de la Croix - Yvonne PÉRES - 17 rue de la Charbonnière - Thierry JACQUIERD - 26 rue de la Charbonnière - Charles GABRIEL - 128 rue du Fg du Pont-Neuf - Patricia GUINIEF - 11 rue Paul Pouchet - Sabine JULIEN - 152 rue du Fg du Pont-Neuf - Francis BRISSE - 194 bis rue du Fg du Pont-Neuf - Jean-Louis CEZARD - 13 bis rue du Pont-Neuf - Pierre CEZARD - 117 rue du Fg du Pont-Neuf.

J'adhère à l'association "AUTOUR DU PONT-NEUF" et je joins ma contribution de 50 Frs par chaque à l'ordre de "AUTOUR DU PONT-NEUF".
 Je veux participer à la réalisation de "L'ÉTAT DES LIEUX" du quartier.

Nom : Prénoms :
Adresse : Téléphone :
Pour chacun des thèmes ci-dessous, nous vous invitons à donner votre point de vue, vos remarques et suggestions. Si vous souhaitez participer à une (ou deux) commissions, soulignez les (thèmes) choisis.

URBANSME :	COMMERCES :
CIRCULATION et ÉTAT D'AMÉNAGEMENT :	VIE ASSOCIATIVE :
ENTRETIEN et PROPRIÉTÉ :	FAISSEURS CULTURELS et NATURELS :
SÉCURITÉ :	AUTRE THÈME :

AUTOUR DU PONT-NEUF Juin 1996 - N°2
Lettre d'information du comité de quartier "Autour du Pont-Neuf"

FAUBOURG DU PONT-NEUF, INVERSONS LA TENDANCE !

Au lieu de être victimes d'événements, nous sommes aujourd'hui une centaine à soutenir l'action engagée, à l'urgence, par une poignée d'habitants mobilisés à inverser la tendance. Bien sûr, pour le moment ne s'agit pas de mesure active... et bien souvent il manque quelques fonds pour mener à bien les initiatives, mais le simple fait d'adhérer à l'association "Autour du Pont-Neuf" donne du poids à nos revendications et de la crédibilité à nos propositions. Alors, cette année, adhérez, choisissez, apprenez votre bonne volonté, vos idées... ensemble, nous pouvons faire revivre ce faubourg du Pont-Neuf qui nous tient tant à cœur !

Depuis l'été dernier, le travail n'a pas manqué urbanisme, sécurité, circulation, environnement, ouvrages, déchets ménagers, modes de vie à la prison... Chaque fois, les actions engagées des notre coalition ont été poursuivies avec fermeté. Révision du POS, projets d'un nouveau plan de circulation, soutien aux projets d'éclairage, démolition bois acides... les résultats sont bien élevés à la hauteur des enjeux, mais souvent la persévérance a porté ses fruits.

Et puis les fêtes, bon sûr ! Celle du 9 juillet, organisée sous un soleil de plomb, où une centaine de personnes ont apprécié le repas et le spectacle... après un après-midi éblouissant plus de 150 convives ! Quant à la manifestation d'été par le YPP elle-même, les adhésifs passés avant des regards ! Enfin nous avons partagé pour la deuxième fois la galerie des arts des fêtes.

Mais venez le 9 juin... pour la deuxième grande Fête du Pont-Neuf... partager un repas chaleureux et apprécier notre art d'hospitalité !

Nous invitons ci-dessous un bulletin d'adhésion pour 1996-97 que nous vous invitons à retourner avant fin juin à l'adresse BRISSE - 194 bis rue de Fg du Pont-Neuf ou à CALZADOSCOP - 13 rue de Fg du Pont-Neuf.

J'adhère à l'association "AUTOUR DU PONT-NEUF" et je joins ma contribution de 12 50 Frs à l'ordre de "AUTOUR DU PONT-NEUF".

Nom : Prénoms :
Adresse : Téléphone :

Photo Claudine Geron



LE FAUBOURG DU PONT-NEUF AUJOURD'HUI ET DEMAIN

En guise de Conclusion

Voilà, le livre s'achève ici...

Telle fut la vie du quartier du Pont-Neuf, depuis la préhistoire jusqu'à ce jour. Quartier actif, au croisement de trois axes majeurs dès l'époque gallo-romaine : la voie romaine vers Bourges (*Bituricas*), la voie vers Limoges (*Augustoritum*) et la voie vers Tours (*Turonis*), un quartier marqué par le siège de Coligny en 1569, depuis le quartier des Dunes (au Moyen âge on disait « dubs » -mot d'origine gauloise), et le bombardement de la caserne où était formée la franc-garde, le 1^{er} août 1944 à la demande de la résistance, et les passionnants souvenirs des habitants, célèbres ou anonymes qui sont évoqués dans ce livre.

A l'encontre de bien des quartiers périphériques, il a conservé de nombreux commerces ou entreprises, et nous nous faisons un devoir de leur apporter notre clientèle et c'est avec beaucoup de plaisir que nous arpentons ses rues pleines de vie et de chaleur humaine...

Jean Géron

Président du Comité de Quartier *Autour du Pont-Neuf*



